Benoît Peeters

Trois ans avec Derrida

Les carnets d'un biographe

Flammarion

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Benoît Peeters

TROIS ANS AVEC DERRIDA

Les carnets d'un biographe

Flammarion

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Présentation de l'éditeur :

En août 2007, le projet d'écrire la biographie de Jacques Derrida s'est imposé à moi comme une évidence. J'avais eu la chance de le connaître un peu ; je n'avais jamais cessé de le lire.

Pendant trois ans, j'ai consacré l'essentiel de mon temps à cette recherche, avec une constante passion. Je suis le premier à avoir pu explorer l'immense archive accumulée par Derrida tout au long de sa vie. J'ai retrouvé des milliers de lettres dispersées à travers le monde, rencontré plus de cent témoins, souvent bienveillants, quelquefois réticents. Derrida occupait ma vie, s'insinuant jusque dans mes rêves.

Parallèlement, dans de minuscules carnets, j'ai consigné les étapes de cette quête de plus en plus obsessionnelle : les rendez-vous et les lectures, les découvertes et les fausses pistes, les réflexions et les doutes. Trois ans avec Derrida est le journal de cette aventure, en même temps qu'un éloge de ce genre souvent mal aimé qu'est la biographie.

Benoît Peeters est né en 1956. Écrivain et scénariste, il a publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels Les Cités obscures avec François Schuiten (Casterman), Hergé, fils de Tintin et Nous est un autre (Flammarion). Ces Carnets d'un biographe accompagnent Derrida qui paraît chez le même éditeur.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

À Valérie, qui l’a vécu au quotidien.

Trois ans avec Derrida

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En août 2007, je me suis lancé dans l'écriture d'une biographie de Jacques Derrida. Pendant trois ans, j'ai consacré l'essentiel de mon temps à ce projet, avec une constante passion.

Parallèlement, dans de minuscules carnets, j'ai consigné les étapes de cette recherche : les rendez-vous et les lectures, les découvertes et les fausses pistes, les réflexions et les doutes que faisait naître ce travail. Cela pourrait être le journal d'un voyage ou du tournage d'un film, d'un deuil ou d'une campagne électorale ; ou le carnet d'enquête d'un sociologue.

Chronique d'une expérience, ce livre s'est écrit comme de lui-même, sans que je sache où il me conduirait. Il m'a accompagné de la première idée à la rédaction des derniers chapitres ; il pourrait se prolonger bien au-delà. Ce n'est pas un journal intime : presque rien ne transparaît dans ces pages du reste de ma vie, ou même de mes autres travaux.

Bien qu'ils puissent se lire de manière tout à fait indépendante, ces Carnets d'un biographe accompagnent Derrida qui paraît au même moment chez le même éditeur. J'ai voulu que les deux ouvrages ne se recoupent pas. Lorsque j'évoque les rencontres avec les témoins, le contenu même des entretiens n'intervient que de manière très allusive. Ce sont mes impressions que je livre, les à-côtés de la conversation, les fréquents effets d'après-coup. Ce qui se dessine peu à peu, pendant ces Trois ans avec Derrida, c'est le lien intense et étrange qui s'établit entre le biographe et son sujet.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Paris, jeudi 23 août 2007

Déjeuner avec Sophie Berlin, mon éditrice chez Flammarion, dans un restaurant à l'ancienne que je ne connaissais pas : Roger la Grenouille, rue des Grands-Augustins. Pendant le repas, nous parlons agréablement de choses et d'autres, sans discuter directement de mes projets d'écriture. Elle n'évoque qu'après le café l'idée que je me lance dans une nouvelle biographie. Il est devenu clair que je n'écrirai pas le Magritte, et Jérôme Lindon, qui m'aurait tenté, est infaisable sans l'appui d'Irène, sa fille. Une autre personnalité pourrait-elle me tenter ?

D'instinct, je voudrais quelqu'un dont les archives soient déposées à l'IMEC – l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine – où les conditions d'accès aux documents m'avaient semblé idéales quand j'y avais filmé de grands entretiens avec Alain Robbe-Grillet. Mais pour éviter un pur travail d'archiviste, j'aimerais aussi rencontrer des témoins, avoir affaire à du vivant : il faudrait donc une personnalité assez contemporaine. J'aurais volontiers travaillé sur Barthes, si une biographie n'existait déjà. Godard me passionnerait si son hostilité n'était à ce point prévisible. Sophie lance le nom de Derrida, qui me séduit d'emblée : je l'ai beaucoup lu depuis mes années étudiantes, un peu connu à l'époque où il écrivait la postface de l'album photographique Droit de regards que j'avais réalisé avec Marie-Françoise Plissart ; il a toujours compté pour moi, plus qu'aucun autre philosophe. Mais j'entrevois aussi les difficultés du projet : l'immense bibliographie, la technicité des textes, la plongée dans un monde qui n'est que très partiellement le mien. Je demande à réfléchir quelques jours.

Rentré chez moi, Wikipédia est le premier réflexe :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jacques Derrida, né Jackie Derrida le 15 juillet 1930 à El-Biar (Algérie) et mort le 9 octobre 2004 à Paris, est un philosophe français qui a initié puis développé la méthode de la déconstruction. [...]

D'origine juive, il subit la répression liée aux événements de la fin des années 1930. Il connaît, durant sa jeunesse, une scolarité mouvementée. Il voit les métropolitains comme oppresseurs et normatifs, normalisateurs et moralisateurs. Sportif, il participe à de nombreuses compétitions sportives et rêve de devenir footballeur professionnel. Mais c'est aussi à cette époque qu'il découvre et lit des philosophes et écrivains comme Jean-Jacques Rousseau, Friedrich Nietzsche, André Gide et Albert Camus.

Après trois années de classes préparatoires littéraires au lycée Louis-le-Grand à Paris, il entre – après deux échecs – à l'École normale supérieure en 1952, où il découvre Kierkegaard et Martin Heidegger. Il y fait la rencontre d'Althusser. Puis il est assistant à l'université américaine d'Harvard.

Il se marie en juin 1957 avec Marguerite Aucouturier, une psychanalyste, et effectue par la suite son service militaire. La naissance de son premier fils, Pierre, a lieu six ans plus tard. […] En 1964, il obtient le prix Jean-Cavaillès (prix d'épistémologie) pour sa traduction (et surtout la magistrale Introduction) de L'origine de la géométrie d'Edmund Husserl. En 1965, il est professeur de philosophie à Normale Sup où il occupe la fonction de « caïman », c'est-à-dire de directeur d'études, avec Louis Althusser. Sa participation au colloque de Baltimore à l'université Johns Hopkins marque le début de ses fréquents voyages aux États-Unis. En 1967, ses trois premiers livres sont publiés (c'est aussi l'année de la naissance de son deuxième fils, Jean). Il côtoie régulièrement Maurice Blanchot et s'associe progressivement à Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe et Sarah Kofman. Les éditions Galilée sont fondées à cette époque et deviennent la « voix » de la déconstruction.

En 1978, Jacques Derrida prend l'initiative de lancer les États généraux de la philosophie à la Sorbonne. Il s'implique de plus en plus dans des actions politiques, domaine qu'il avait apparemment écarté de sa vie professionnelle (il est resté en retrait par rapport aux événements de mai 1968).

En 1981, il fonde l'association Jean-Hus avec Jean-Pierre Vernant, qui aide les intellectuels tchèques dissidents. Il sera arrêté et brièvement emprisonné à Prague (des agents des services tchèques ont dissimulé de la drogue dans ses bagages) à la suite d'un séminaire clandestin. C'est François Mitterrand qui le fera libérer.

Il fonde le Collège international de philosophie en 1983. L'une des traces les plus visibles dans son travail de ce que certains ont considéré comme sa « politisation » aura été la publication en 1993 de Spectres de Marx.

À partir de 1984, il est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales. Marié à Marguerite Aucouturier, il a en 1984 un enfant de sa relation avec Sylviane Agacinski, qu'elle a élevé seule par la suite, avant de devenir la compagne de Lionel Jospin en 1989, et ensuite son épouse.

Il est Distinguished Professor en philosophie, français et littérature

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comparée à l'université de Californie à Irvine (UCI) aux États-Unis à partir de 1986.

[...] À partir de 2003, Jacques Derrida souffre d'un cancer du pancréas et réduit considérablement ses conférences et ses déplacements. Il meurt le 9 octobre 2004 dans un hôpital parisien, à l'âge de 74 ans.

Tout est là, en un sens. Et tout reste à découvrir.

24 août

Coïncidence intéressante : Godard et Derrida sont nés l'un et l'autre en 1930. C'est la génération de mes parents, alors qu'Hergé, le sujet de ma précédente biographie, correspondait plutôt à celle de mes grands-parents. Mais Derrida est mort, alors que Godard est vivant, ce qui compliquerait grandement les choses. Peut-être ne peut-il y avoir de vraie biographie que des morts ? D'un vivant, on ne doit proposer qu'un portrait.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

26 août

Messages encourageants de Marie-Françoise (« On a besoin de Derrida aujourd'hui »), de Sandrine (« À ta place, je n'hésiterais pas ») et de Valérie (« Un vrai enjeu, ambitieux et passionnant, à ta mesure »), que j'avais interrogées sur le projet.

Les trois femmes de ma vie sont favorables. Que me faudrait-il de plus pour lever les derniers doutes ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 août

J'envoie un courriel à Sophie Berlin pour la tenir au courant de mes démarches et cogitations des derniers jours :

Chère Sophie,

Les choses bougent du côté du projet Derrida. Olivier Corpet (patron de l'IMEC) m'a appelé : aucune biographie n'est en cours, même si Jean Birnbaum (journaliste au Monde, auteur de la dernière interview) avait manifesté l'envie de faire quelque chose. L'IMEC dispose d'un fonds considérable d'archives Derrida (correspondances, manuscrits, photos, films, etc.) plus d'autres fonds qui abondent en liens (Althusser, Foucault, Barthes, bientôt Lacoue-Labarthe...). Autre bonne nouvelle : les relations entre les ayants droit et l'université d'Irvine en Californie semblent s'être aplanies.

Corpet doit rencontrer bientôt Marguerite Derrida. Il va lui toucher un premier mot du projet. S'il n'y a pas de levée de boucliers, on prévoirait un premier rendez-vous avec elle. L'avantage est qu'elle doit se souvenir (un peu) de moi. Nous avons échangé des vœux (et des livres) pendant pas mal d'années, Derrida et moi, même si nous nous sommes un peu perdus de vue les dernières années.

Je réfléchis au projet et j'en parle à mes proches (qui se montrent plutôt favorables). Je suis à la fois assez tenté et un peu effrayé, notamment par l'ampleur des recherches, lectures et rencontres qu'une telle biographie suppose (il faut éviter que quelqu'un ne repasse derrière moi pendant la décennie suivante). La question financière se pose aussi et méritera d'être discutée si le projet prend corps. Il sera intéressant que de votre côté vous sondiez l'intérêt de Teresa Cremisi.

Elle me répond cinq minutes plus tard :

Super nouvelle ! Ce que vous dites est très encourageant, et j'aimerais vraiment beaucoup que l'affaire aboutisse.

Bien sûr que je vais en parler à Teresa – que j'ai croisée tout à l'heure, très « partie » dans la rentrée littéraire, raison pour laquelle je ne l'ai pas sondée, mais je la revois très vite. À vrai dire, je n'imagine pas qu'elle ne soit pas convaincue.

Et je réagis tout aussi rapidement :

Merci de la réponse plus que rapide. Avec tout ce que j'ai à faire, ce projet n'est pas bien raisonnable.

Mais c'est vrai que je suis tenté. J'aime bien les biographies, et Derrida ouvre sur des mondes riches et neufs. Je vous tiens au courant quand j'en sais plus.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si Derrida se faisait, il faudrait imaginer une grosse année de recherches et une petite année d'écriture. Il serait donc possible d'achever le texte fin 2009, en s'y mettant à la fin 2007. Sortie en 2010, si nous sommes toujours de ce monde... Cette année-là, Derrida aurait eu 80 ans.

28 août

Aujourd'hui, j'ai 51 ans. C'est peut-être une bonne occasion pour m'engager dans ce nouveau projet, excitant et ambitieux. J'écris une nouvelle fois à Sophie Berlin, et cette fois de manière plus concrète :

> J'ai repensé cette nuit au projet Derrida (petite insomnie).
>
> Si Marguerite Derrida est positive ou d'une neutralité à peu près bienveillante, je suis vraiment tenté d'y aller. Mais je me rends compte de l'ampleur du travail : immenses archives à l'IMEC (en Normandie) et à Irvine (en Californie), énorme bibliographie (Derrida fut le Balzac de la philosophie, en termes quantitatifs), nombreux témoins importants encore en vie. Il ne faut pas faire les choses à moitié.
>
> L'aspect financier n'est pas négligeable, ne serait-ce qu'en termes de frais directs. Pour l'IMEC, j'envisage d'y passer deux jours par semaine pendant un an : soit une cinquantaine de trajets. Il faudra bien deux voyages d'une semaine aux États-Unis, l'un à Irvine, l'autre dans diverses universités importantes où il a séjourné. Et n'oublions pas la documentation (je voudrais disposer du plus possible de livres de et sur Derrida pour pouvoir les annoter librement).
>
> Je me doute que Flammarion ne pourra pas me payer une somme énorme pour un livre qui peut certes très bien marcher (notamment sur le plan international), mais a peu de chance de devenir un best-seller. Mais il me faudrait tout de même une avance conséquente, que j'essayerai de compléter d'un autre côté, aux États-Unis sans doute, même si rien ne garantit que j'y parviendrai.
>
> En contrepartie, je m'engagerai à tenir le délai dont nous conviendrons. Fin 2009 me semble crédible pour la remise du manuscrit définitif. De toute façon, j'ai besoin de travailler sous pression ; je déteste ce qui s'éternise.
>
> Bon, il ne s'agit peut-être que de plans sur la comète, avant la rencontre avec Marguerite Derrida. Mais je suis plutôt confiant. Si toutes les archives ont été déposées à l'IMEC, c'est pour qu'elles soient consultées.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 août

Un long message de Jean-Marie Apostolidès, écrivain et professeur à Stanford, à qui j'avais fait part de mon projet. Curieusement, il m'encourage vivement à écrire le livre, tout en posant sur Derrida un regard d'une grande dureté :

> L'idée d'une biographie de Derrida me paraît excellente, pour la mémoire de Derrida d'une part, et peut-être pour toi d'autre part, dans la mesure où elle va encore élargir ton horizon intellectuel. Tu es peut-être mieux placé qu'un « disciple » pour l'entreprendre, dans la mesure où un inconditionnel du maître ne le verra que sous des couleurs avantageuses, alors qu'il y a tant de zones obscures. Par ailleurs, le Derrida américain et le Derrida français étaient deux personnalités assez différentes, tu le découvriras assez vite. Mais on ne peut ignorer l'un au bénéfice de l'autre… Si tu entames ce travail, prépare-toi à des découvertes, et garde-toi (si tu m'autorises un conseil) de prendre au pied de la lettre ce que l'on te dira, y compris ses proches. Pour ma part, j'ai trop deviné de motifs obscurs pour être dupe du personnage : soif de pouvoir, de domination même, cynisme, logorrhée au niveau de l'écriture, contradiction entre les principes énoncés et les comportements réels, etc. Ses disciples ont mis en coupe réglée les départements de littérature aux USA ; pendant vingt ans, il a fallu en passer par la déconstruction ou être totalement marginalisé. Mais cette image même n'est que partielle et partiale. Je t'en dirai plus si tu le désires. Car je suis convaincu que le Derrida généreux, ouvert, inquiet, toujours en quête de ce qui fonde notre pensée, le Derrida de ses amis et de ses disciples, est tout aussi réel que le mien.

Les images de Derrida qui me restent, mes souvenirs de nos quelques rencontres, sont aux antipodes de celles d'Apostolidès. Aurais-je envie d'écrire si je ne l'avais pas connu ? Cette sympathie première, pour l'homme, n'est-elle pas mon plus profond moteur ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

30 août

Décidément, la mèche Derrida est allumée… Seule Marguerite pourrait encore l'éteindre.

Il m'est venu ce matin une nouvelle idée. Tenir le « journal d'une biographie », de la première idée à la remise du manuscrit définitif. Et en faire un livre qui sortirait en même temps que la biographie elle-même. Ce serait, au jour le jour, l'histoire du désir du projet et des premières approches, puis des rencontres, lectures, des recherches et de l'écriture. Des enthousiasmes et des déceptions. De l'évolution de mes sentiments par rapport à Derrida, pendant ces deux années. Ce serait aussi, bien sûr, un ensemble de réflexions sur la biographie comme genre.

Curieusement, cette idée du second livre m'apporte le petit déclic supplémentaire qui me rend le projet plus personnel et plus essentiel encore.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1er septembre

C’est comme si la nécessité de ce projet se créait peu à peu. Il n’a d’abord été qu’une idée parmi d’autres, tout extérieure. Peu à peu, le voici qui insiste, commençant à s’emparer de moi. Voici que me reviennent des souvenirs de Derrida, que s’imposent des envies de lectures et de rencontres. Hier fortuit et contingent, le projet m’apparaît aujourd’hui comme quasi évident. Comme si je n’attendais que ça. Mais telle a sans doute toujours été ma façon de fonctionner, dans l’envie de me faire commander par l’autre ce que je désire secrètement.

Même si je ne peux encore me lancer dans les recherches, même si rien de concret n’est envisageable avant l’accord de Marguerite Derrida, je suis impatient de m’y mettre. Acheter des livres est un bon dérivatif. Pour compléter ma collection de Derrida, je vais faire un tour chez Gibert. Presque pas d’occasions. Et Circonfession, que je suis impatient de lire, est épuisé depuis longtemps et semble difficile à trouver. Reconstituer l’immense bibliographie derridienne ne sera pas une mince affaire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2 septembre

J'achète le DVD du film Derrida de Kirby Dick et Amy Ziering Kofman, que j'avais vu en salle à sa sortie. Nous le revoyons le soir même avec Valérie.

Dans le générique final, j'aperçois avec surprise le nom de Mark Z. Danielewski, l'étonnant romancier de La Maison des feuilles et du tout récent Ô Révolutions. Il est crédité pour le son et pour sa participation au montage. Il faudrait que j'essaye de le rencontrer.

Maladroit, agaçant, attachant, le film est hanté par la question biographique. De la (non-)vie d'Aristote selon Heidegger (« il est né, il a pensé, il est mort ») à l'interrogation permanente de Derrida sur le « je », l'enfance, la mère, le lien étrange et difficile à penser entre la vie et la pensée. « Qu'auriez-vous aimé voir dans un documentaire sur Hegel ou Heidegger ? » lui demande l'intervieweuse. « Leur vie sexuelle », répond-il du tac au tac : parce que c'est leur impensé, ce dont ils ne parlent jamais.

Le film est un curieux mélange de lourdeur et d'efficacité américaines. Il y a des questions impossibles (« Que pensez-vous de l'amour ? »), que Derrida s'évertue à reconstruire, et des naïvetés vraies ou fausses (« Vous deux, comment vous êtes-vous rencontrés ? » demande la cinéaste à Jacques et Marguerite, dans leur salon), faisant émerger des réponses qu'un entretien plus informé n'aurait peut-être pas permis d'obtenir. (Je garde un souvenir déçu des entretiens sur la télévision conduits par Bernard Stiegler, dont j'avais vu un extrait au festival de Lussas, en 2001 – c'est la dernière fois que j'ai rencontré Derrida.)

Le philosophe se laisse filmer avec une bonne grâce un peu étrange dans des situations anecdotiques et quelquefois

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à demi absurdes : chez le coiffeur, beurrant ses tartines au petit-déjeuner, faisant revenir des tranches d'aubergine dans une poêle.

Valérie est frappée (moi aussi) par le style voyant de beaucoup de ses costumes et de ses cravates. Comme des vêtements (sans doute coûteux) des années 1970 qu'il aurait continué à porter vingt-cinq ans plus tard. L'intérieur du pavillon semble modeste, presque quelconque. Et je ne peux m'empêcher de me poser cette question : qu'a-t-il fait de l'argent qu'il a dû gagner en abondance et dont certains le disaient si avide ?

Dans ses quelques apparitions, Marguerite Derrida est digne, timide, attachante. Elle paraît plus jeune que lui.

Une séquence montre aussi le frère aîné de Derrida, René. Il se demande avec perplexité d'où toutes les idées de Jacques pouvaient bien lui venir : « Il n'y avait aucun intellectuel dans la famille. » J'aurais préféré qu'on l'interroge sur les jeux d'enfance, les parents, la maison d'El-Biar…

Au début du film, une série de brefs énoncés lâchent des « biographèmes » – ces détails biographiques qu'évoquait Roland Barthes – dont rien ne sera fait par la suite : le prénom secret, la vocation précoce du football, le rôle refusé dans un film de Marguerite Duras, les troubles du sommeil par abus d'amphétamines.

Étrange comme le projet s'est déjà emparé de moi. Comme j'ai du mal à m'imaginer ne pas l'écrire, alors que rien n'en existait il y a dix jours.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 septembre

Dans l'autre librairie Gibert, celle de la place Saint-Michel, je trouve finalement Circonfession, complément du Derrida de Geoffrey Bennington (je ne sais trop pourquoi je ne l'avais pas acheté à l'époque de sa sortie).

La dernière partie contient une chronologie d'une extrême richesse, ouvrant d'innombrables pistes : l'exclusion de l'école en 1942, les épisodes dépressifs, l'affaire de Prague, etc. Ces pages permettent d'établir de premières listes de témoins potentiels : Jean Bellemin-Noël, Gérard Genette, Samuel Weber, Jean-Luc Nancy, etc. Certains, bien sûr, ont déjà disparu : Sarah Kofman, Roger Laporte, Pierre Bourdieu, Philippe Lacoue-Labarthe, etc.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4 septembre

Valérie m'a offert Le roi vient où il veut, le superbe recueil d'entretiens (soigneusement réécrits) de Pierre Michon. Dès les premières pages, des considérations sur les « Vies », genre selon lui bien distinct des biographies : « Les vies qu'on prenait la peine d'écrire étaient nécessairement surnaturelles : elles ne valaient que par un point de tangence avec le divin qui les transportait hors du commun. […] On est loin de la passion de la contingence, de la chasse au petit fait vrai, de la postulation a priori d'une individualité spécifique et inaliénable […] qui caractérisent la biographie. »

Hanté par le modèle religieux, le genre de la « Vie » semblerait convenir à merveille aux philosophes et aux savants : l'existence s'y trouverait pour ainsi dire réduite à une idée. Et pourtant, avec Derrida (comme autrefois avec Paul Valéry), c'est tout autre chose que je m'apprête à faire.

Il y a quelques semaines, dans son blog, Pierre Assouline parlait du « caractère névrotique qui sous-tend l'entreprise biographique : cette outrecuidance inouïe qui consiste à se glisser dans le passé d'autrui, à y fouiller dans tous les recoins, à tout mettre sur la place publique et à prétendre comprendre le sens d'un destin. Mais de quel droit ? » (12 août 2007). Le biographe est-il condamné à cette inquisition ? Il ne me semble pas. Mais il est vrai que la curiosité, l'envie de compléter le puzzle risquent sans cesse de passer outre les scrupules.

Les biographies ont de nombreux lecteurs. Mais en tant que genre, la biographie n'a guère de défenseurs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5 septembre

Longue conversation téléphonique avec Sophie Berlin. Je suis touché par son enthousiasme et sa chaleur, cette alliance d'un réel intérêt pour le fond et d'un suivi très concret du projet. Quel plaisir pour moi, qui m'occupe si souvent des travaux des autres, de me trouver ainsi pris en main.

Elle me dit que Gilles Haéri, le directeur général de Flammarion, a montré de l'enthousiasme à l'idée d'une biographie de Derrida, mais qu'il a été surpris par mon nom. Ce n'est pas très étonnant : un auteur qu'il connaît surtout comme biographe d'Hergé et scénariste de bandes dessinées peut apparaître comme un choix surprenant. Mais Sophie Berlin est parvenue à le convaincre. Flammarion semble prêt à m'accorder une avance assez généreuse ainsi qu'un remboursement partiel des frais de recherches. Il n'empêche : si je veux travailler dans de bonnes conditions, il faudra que je trouve de l'argent ailleurs. Jean-Marie Apostolidès, qui enseigne à Stanford, m'écrivait que ce ne serait sûrement pas impossible aux États-Unis. Il se proposait de m'écrire des lettres de recommandation, comme Jan Baetens qui m'a lui aussi suggéré quelques pistes. Mais ce genre de démarche me fatigue d'avance.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

21 septembre

Inquiet d’être sans nouvelles, je relance Olivier Corpet. Pas de panique. Marguerite était encore en vacances. Puis lui-même est parti en voyage. Il n’a pas encore pu l’appeler.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

22 septembre, en rentrant de Barcelone

Un message de Sophie Berlin me confirme l'accord de Flammarion, à la fois pour la biographie et les Carnets. Tout est parfait, sauf le délai de remise du manuscrit : octobre 2009. Je tiens à disposer de deux années pleines – et je sais que je ne pourrai faire que peu de choses d'ici la fin 2007. Je demanderai donc la fin décembre 2009, sachant déjà que ce sera difficile à tenir.

Quelle est l'éthique du biographe ? En a-t-il une ? Peut-il vraiment en avoir une ? J'aimerais tout savoir, sinon tout écrire. Est-on pour autant condamné au « misérable petit tas de secrets » stigmatisé par Malraux et tant d'autres à sa suite ? Ne peut-on pas se situer, plutôt, du côté du « que peut-on savoir d'un homme » de Sartre ?

Je le crois de plus en plus : il n'est de biographie que des morts. Il manque donc toujours le lecteur suprême : le disparu. S'il existe une éthique du biographe, c'est peut-être là qu'elle se loge : oserait-il se tenir, avec son livre, devant son sujet ?

J'ai croisé la route d'Hergé comme celle de Derrida. Comment auraient-ils pu imaginer que ce jeune homme avec lequel ils bavardaient saurait un jour sur eux des choses qu'ils avaient ignorées (ou voulu cacher) toute leur vie ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 octobre

Jean-Christophe Cambier et Marc Avelot – deux de mes plus proches et plus anciens amis – ont eu le même mot lorsque je leur ai annoncé mon projet : « Tu as bien du courage. » Quand je leur ai demandé pourquoi, ils ont répondu à peu près dans les mêmes termes : « À cause des derridiens ».

Je lis avec un mélange d'intérêt et de gêne Pourquoi Bourdieu, un bref essai de Nathalie Heinich paru dans la collection « Le débat ». Chez cette ancienne bourdieusienne (ou bourdivine), je sens, quoi qu'elle en dise, une forme de rancune ou de ressentiment. Ce « Bourdieu et moi » est aussi un « Oublier Bourdieu ». Pour écrire longuement sur quelqu'un, j'en reste persuadé, il est préférable de l'aimer. Sans idolâtrie, certes, mais avec une vraie empathie. Je ne peux concevoir une biographie – peut-être même un essai – sur le mode de la haine ou du dépit amoureux.

Phénomène des disciples de Bourdieu, que Nathalie Heinich analyse judicieusement, en le rapprochant du livre de François Roustang Un destin si funeste consacré aux entourages de Freud et de Lacan. Même si Derrida n'a pas fondé d'école, il y a eu – il y a encore – quelque chose comme des derridiens, en France et surtout à l'étranger. Et il n'est pas faux de dire que je les redoute. Comme je me méfiais des barthésiens au temps où je fréquentais Roland Barthes. Il était pourtant tout le contraire d'un fondateur d'école, n'ayant jamais cessé d'être à lui-même hétérodoxe. (Mais ne serait-ce pas cela, cette constante imprévisibilité du maître, qui favorise l'idolâtrie ?)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Entre Bourdieu et Derrida, dont les rapports furent difficiles (pour autant que je sache à ce stade de mes recherches), il y a plus d'un point commun : même année de naissance, même promotion de la rue d'Ulm, lien essentiel avec l'Algérie (quoique sur un mode très différent). Et, plus encore, même sentiment de ne pas « appartenir au sérail », d'être un laissé-pour-compte, ou un mal-aimé, un provincial ou un étranger, en marge de l'institution – sentiment qui perdurera jusque dans les dernières années, quand une gloire indiscutable les aura consacrés. Comme ceux qui ont été pauvres dans leur enfance et restent éternellement économes, il y aura pour eux une carence essentielle, qu'aucun honneur ne pourra combler. (Entré au Collège de France en 1981, Bourdieu le décrira peu après – non sans justesse – comme « le lieu des hérétiques consacrés ».)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

15 octobre

Il existe, c'est de plus en plus clair pour moi, une sorte de coupure entre le premier et le second Derrida. Entre l'homme de la déconstruction et l'homme de l'éthique et du retour au politique. Entre le défenseur intransigeant du primat de l'écriture et l'infatigable orateur des dernières années. Entre le philosophe qui refusait de se laisser photographier et la vedette d'au moins deux films de long-métrage.

Cette coupure, à quel moment la situer ? Vers 1982, après l'emprisonnement à Prague ? Ou pendant les années 1970, à l'époque du GREPH (le Groupe de recherche sur l'enseignement philosophique) et des États généraux de la philosophie ? Au moment où la déconstruction commence réellement à s'imposer aux États-Unis ?

Ce qui me paraît net, c'est que la fonction purement « critique » s'estompe quelque peu face au besoin d'édifier, certes avec d'infinies précautions, quelque chose comme une nouvelle éthique, une nouvelle pensée de la justice et de la politique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 octobre

Avant de partir au Brésil pour l'exposition sur la langue française que j'y prépare, j'écris à Marguerite Derrida pour lui exposer en deux mots mon projet et lui demander un rendez-vous. En guise d'échantillon de mon travail, je lui envoie Nous est un autre, le livre sur l'écriture en collaboration que j'ai récemment signé avec Michel Lafon. J'espère surtout qu'elle se souviendra de moi.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vol Paris-São Paulo, 7 novembre

Les témoins : dois-je les enregistrer (ce que plus d'un risque de refuser) ou prendre des notes (ce qui peut ralentir la conversation et m'éloigner de l'interlocuteur) ? Dans l'idéal, il faudrait restituer la conversation juste après qu'elle a eu lieu, comme je l'avais fait avec Willy Slawinski – ce grand cuisinier trop tôt disparu –, mais j'étais jeune alors, et j'avais la mémoire immédiate beaucoup plus acérée. Je craindrais aujourd'hui de perdre un détail, une phrase, un de ces mots qui provoquent parfois un effet d'après-coup hautement révélateur (comme ce « il n'avait pas la vocation du bonheur » qu'avait lâché le galeriste Marcel Stal à propos d'Hergé).

Si je n'ai pas écrit la biographie de Magritte que j'avais envisagée, si je ne l'ai même pas réellement entreprise, ce n'est pas seulement parce que je manquais un peu trop de sympathie pour l'homme et de vraie admiration pour le peintre. C'est d'abord parce que les témoins les plus importants avaient presque tous disparu : Magritte est mort en 1967.

Si Derrida me tente à ce point, c'est aussi parce que, par-delà les livres et les lettres, les archives si nombreuses rassemblées à l'IMEC et à l'université d'Irvine, beaucoup de proches et de très proches sont accessibles. Je me plais à dresser des listes, à rêver de rencontres qui ne soient pas de bavardage ou de mondanité avec des gens que, pour plusieurs, je lis et j'admire depuis longtemps.

Biographies froides, biographies chaudes : la frontière me semble bien réelle, et les premières ne m'intéressent pas. Je ne voudrais pas n'avoir affaire qu'à du papier ; il me faut des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

témoignages. Quand j'ai envisagé, il y a deux ou trois ans, d'écrire une biographie de Jérôme Lindon, c'était en bonne partie pour la même raison. D'où ma stupeur face à la réponse d'Irène, sa fille, laissant entrevoir qu'une biographie serait peut-être possible un jour – dans quinze ou vingt ans. L'heure de la biographie sera passée, en tout cas pour moi, sans que l'on soit déjà réellement dans l'Histoire.

Je lis le Goscinny de Pascal Ory : synthèse intelligente et informée, auteur passionnant. Mais l'homme que fut René Goscinny, de bout en bout, me paraît presque absent. On accompagne la carrière, le contexte, mais l'individu reste en retrait, insaisissable. Que mangeait-il ? Qui aimait-il ? Quelles étaient ses peurs, ses envies, ses manies, ses blessures ? Qui étaient ses vrais amis ? Quelles femmes ont compté dans sa vie, avant son mariage tardif ? Tout cela me semble manquer. Est-ce parce que Goscinny est mort voici trente ans déjà, avant que son futur biographe puisse le connaître ? Ou parce qu'il manque à Pascal Ory, excellent historien, la manière du romancier ?

En 1988, quand j'ai écrit Paul Valéry, une vie d'écrivain ?, les témoins potentiels étaient rares puisqu'il est mort en 1945. Je n'aurais pas pu, je crois, rencontrer Agathe, sa fille – un premier texte que j'avais écrit sur Valéry l'avait agacée. Mais je n'ai pas cherché à prendre contact avec François, le plus jeune de ses enfants, et j'ai eu tort. Comme j'ai eu tort de ne pas essayer d'approcher celle qui fut son dernier amour, la sulfureuse Jeanne Loviton, alias Jean Voilier (je n'imaginais pas qu'elle fût encore vivante).

Du seul véritable témoin que j'ai interrogé pour ce livre, André Berne-Joffroy, je garde un souvenir très présent. Il m'avait donné rendez-vous au Musée d'Art moderne de la ville de Paris (où s'était faite une grande partie de sa carrière) et refusa de s'asseoir dans la quiétude d'un bureau. La

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

conversation se fit au rythme d'une déambulation dans le musée, les souvenirs s'égrenant de salle en salle, ponctués de commentaires sur quelques tableaux qu'il aimait particulièrement. Durant ces deux heures, j'appris peu de faits nouveaux. Mais j'en retins une couleur et quelques détails : des notations sur la voix, la toux, le froid de l'Occupation, l'attention que Valéry pouvait encore porter, en ses dernières années, à celui qui n'était alors qu'un jeune homme. Et surtout j'ai eu le sentiment, en écoutant Berne-Joffroy, d'avoir touché Valéry. Comme si un fil, certes fragile, m'avait un court moment relié à lui.

Du peu que j'ai connu Barthes ou Hergé me reste quelque chose d'ineffaçable, qui imprègne ce que j'ai pu dire ou écrire d'eux. Si j'ai souvent repris la parole pour évoquer Hergé, c'est parce que je ne le reconnaissais pas dans les portraits durs ou haineux qu'il m'arrivait de lire. Le ton (à mon oreille) sonnait faux.

J'ai ce même sentiment vis-à-vis de Derrida. De nos rencontres, des quelques lettres et livres échangés, je garde l'impression – intime, insistante – que c'était « quelqu'un de bien ». J'ai eu d'autres échos, déjà, j'en aurai bien d'autres ; il m'arrivera de ne pas le comprendre et peut-être de ne pas l'aimer. Mais j'espère que subsistera, sans naïveté, sans faux-semblant, sans dissimulation, l'essentiel de cette estime première (indépendante de l'admiration). Il pourra m'agacer, me décevoir (comme n'importe quel ami), mais je ne voudrais pas que ce livre soit celui du désamour.

La plupart de mes travaux se sont faits, comme on dit, « en collaboration ». Écrire sur un mort ne me semble pas fondamentalement différent. C'est comme une collaboration in absentia. C'est le disparu peut-être, pour reprendre le mot de Barthes, qui m'observe « par-dessus l'épaule ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je n'écris pas un livre, j'entre dans une aventure, j'entame une histoire avec Derrida. Il fera désormais partie de ma propre vie, comme une sorte d'ami posthume.

L'autre et le soi, l'étranger et l'intime : dialectique subtile. Car il ne faudrait pas que je l'oublie, tout de même : ce projet n'est pas venu de moi. Il me fut soufflé à la fin d'un repas. Pour un peu, on pourrait dire qu'il s'agit d'une commande. Mais qu'est-ce qu'une commande que l'on s'approprie aussi vite sinon l'autre nom du désir ? Le nom du désir de l'autre juste avant qu'il ne devienne sien. Une commande, ou peut-être une demande, comme il m'arrive souvent d'en passer à d'autres. Mais le plaisir particulier, ici, c'est aussi que Sophie Berlin agisse pleinement en éditrice, qu'elle s'occupe réellement de moi – qu'elle ait fait mouche, surtout, en me révélant ce livre que je n'aurais jamais écrit sans elle et que pourtant je devais sans doute écrire.

En parodiant Paul Valéry : « Deux dangers menacent le biographe : le chronologisme et le thématisme. »

Quel ennui dans ces lourdes sommes qui ne peuvent se résoudre à laisser dans l'ombre la moindre journée de leur héros. Quel pauvre fantasme que celui de l'exhaustivité. Mais à l'inverse, quelle sécheresse dans ces synthèses qui n'ont plus de biographie que le nom, où l'analyse sans cesse prend le pas sur le récit. Je n'attends pas de vous que vous me l'expliquiez, votre grand homme, mais d'abord que vous me l'évoquiez. Était-il rapide ou lent, bougon ou plein d'entrain ? Avait-il des horaires stricts ? Séparait-il ses travaux, ses amis, ses amours ? Faites-moi sentir ce que furent ses journées et ses nuits. Attardez-vous sur ces moments de crise où brusquement tout se rassemble et fait sens. Aidez-moi à l'entrevoir et si possible à le voir. Faites-le revivre, en chair et en pensée, dans son génie, ses égarements et ses heures de médiocrité. Ne me dites pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tout : je m’en fiche. Mais ne vous hâtez pas lorsque le détail nous importe.

14 novembre

Retour à Paris. Coup de téléphone d'Olivier Corpet qui vient enfin de parler avec Marguerite Derrida. Elle semble partagée entre sa réticence à l'idée d'une biographie et l'estime que Derrida avait pour moi (a-t-elle dit).

Nous devons dîner ensemble lundi soir, tous les trois. J'espère arriver à la convaincre de se montrer, au moins, d'une neutralité bienveillante…

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

19 novembre

Un soir de pluie, à la fin d'une journée de grève. Nous nous retrouvons dans un restaurant presque vide, rue Linné.

Charme, douceur et vivacité de Marguerite. Les premières minutes, je suis tendu, j'en fais sans doute un peu trop pour convaincre. « Mais c'est un vrai toast que vous venez de porter », me lance-t-elle. Le travail de conviction a déjà été habilement entamé par Olivier Corpet. Elle a beaucoup de curiosité, une forme de bienveillance, « une certaine appréhension », aussi, par rapport à mon projet – ce que je comprends très bien.

La conversation est libre, plutôt décousue. Comme je m'en doutais, Derrida conservait tout, jusqu'au moindre bout de papier punaisé jadis sur la porte de sa thurne, à Normale Sup : « Auc, réveille-moi à 6 heures. » (Toute sa vie, Derrida est resté fidèle à ces levers matinaux, quasi valéryens.)

J'apprends qu'il existe quarante-trois séminaires inédits, qui devraient être transcrits et publiés chez Galilée au fil des ans. Les premiers sont manuscrits et très difficiles à déchiffrer. Marguerite est la seule à pouvoir lire sans peine son écriture, au point qu'il avait parfois recours à son aide pour relire ses propres notes. Cela ne simplifiera pas la lecture de son immense correspondance, presque entièrement manuscrite.

Le conflit avec l'université d'Irvine, où sont conservés les manuscrits, semble s'être apaisé. Ce don considérable à une université plutôt excentrée est peut-être né du dépit consécutif à l'échec au Collège de France. Cette candidature avait été imprudemment suggérée par Bourdieu (« Tu n'auras rien à faire… pas de visites… »). Elle fut manquée. À cause de Françoise Héritier, selon Bourdieu. Mais peut-être plus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

encore à cause de Bourdieu, disait Derrida. Les rapports entres les deux anciens condisciples de Louis-le-Grand avaient toujours été compliqués.

Autre information : Derrida et Heidegger, étrangement, ne se sont jamais rencontrés, malgré l'envie qu'ils semblaient en avoir l'un et l'autre. Une relation commune devait organiser le rendez-vous, et ne parvint jamais à le faire.

À ce jour, l'essentiel des correspondances et documents personnels de Derrida est encore chez Marguerite, à Ris-Orangis. En caisses déjà (elle les a minutieusement triés avec José Ruiz-Funes, un des archivistes de l'IMEC), mais pas encore partis. Elle appréhende ce moment ; je la comprends. Jacques est encore auprès d'elle : cela se sent malgré sa douceur, son absence d'hystérie, ou peut-être à cause d'elle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

20 novembre

Cette fois, ça y est. Un vrai plaisir mêlé d'effroi. Des fragments de la conversation me sont revenus pendant la nuit. Longue insomnie et lever plus matinal encore que ceux de Derrida. Il faut que je fasse de la place dans mon emploi du temps, que j'élimine quelques engagements mineurs et chronophages. Derrida s'annonce décidément comme un gros morceau.

Je renvoie les contrats signés à Flammarion.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

22 novembre

Ce journal trouvera son ordre, le moment venu. Peut-être me faudra-t-il le « monter », comme un film. Longtemps, il sera aussi la biographie se faisant, dans le désordre bienheureux des lectures, des impressions et des rencontres.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

24 novembre

Étrangement, c'est comme par la fin que je commence : mon premier témoin est l'organisateur du dernier colloque auquel participa Derrida, à Rio de Janeiro, en août 2004. Evando Nascimento, un Brésilien de 47 ans, originaire de Salvador de Bahia, fut l'étudiant de Derrida, puis le traducteur de plusieurs de ses livres. J'aurais pu le rencontrer lors de mon voyage au Brésil, mais c'est au Petit Zinc, à Saint-Germain-des-Prés, que je déjeune avec lui. Plusieurs détails émouvants et beaucoup de chaleur.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

25 novembre

La question algérienne fut centrale et douloureuse pour Derrida, Bourdieu et bon nombre d'autres, comme elle l'avait été, une génération plus tôt, pour Albert Camus. Derrida mit des années à l'aborder dans son œuvre – comme s'il lui avait d'abord fallu faire oublier l'Algérie (l'Algérien, le Juif en lui). Illégitime en France (en tant que philosophe, en tant que « pied-noir »), il se fit reconnaître partout ailleurs sans que cela puisse réellement le consoler.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4 décembre

Joli mot de Nathalie Heinich, lors d'une rencontre à la librairie Michèle Ignazi, rue de Jouy : « Pour l'intellectuel, la paranoïa est quasiment une maladie professionnelle. »

15 décembre

Une des choses qui me gêne chez Derrida (comme chez Michel Butor), c'est une forme de graphomanie. Il écrit trop, et souvent trop long, ce défaut s'accentuant avec l'âge. Certes, on reste loin de la logorrhée de Sartre dans L'Idiot de la famille, mais la pente est bien là. Ce qui aurait pris la forme d'un article à l'époque de L'écriture et la différence ou de Marges prend les proportions d'un livre. Effet de la gloire, de l'oralité, du traitement de texte ? Ou, comme chez Sartre, des excitants ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nice, 30 décembre

Nous terminons l'année à Juan-les-Pins, avec Valérie. Nous en profitons pour aller à Nice rencontrer René, le frère aîné de Derrida, et sa femme, Évelyne, qui l'a bien connu elle aussi, dès son enfance. Le début de la conversation est un peu emprunté, mais bien vite les souvenirs affluent, chargés d'émotion.

« Vous avez lu La Carte postale, n'est-ce pas ? » lance soudain Évelyne, de façon assez mystérieuse. Comme si la vérité de sa jeunesse s'y trouvait, comme si c'était là que gisait le secret. Ma surprise vient d'abord du fait qu'elle les ait lus (ou dise les avoir lus), ces livres de Derrida si nombreux, si anormalement nombreux pour qui ne saurait pas leur lien, dans la petite bibliothèque pour le reste conventionnelle (quelques classiques reliés, quelques poches, quelques « beaux livres »). Ils occupent un complet rayonnage, sont tous dédicacés, et certains sont présentés de face, avec une photo bien visible.

René évoque les conversations tardives de Derrida avec l'une de ses petites nièces. Un jour, elle lui demanda abruptement s'il croyait que Dieu existe. « Ah, ça, c'est une question bien compliquée », commença-t-il. Et la petite après sa mort : « Il y a encore tant de questions que j'aurais aimé lui poser, à Jackie… » Et moi donc !

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Paris, 4 janvier 2008

La pile de livres de Derrida que j'achète aux Cahiers de Colette attire l'attention de Colette Kerber, la libraire. J'évoque brièvement mon projet, qui semble vivement l'intéresser. Elle me raconte que, lors des deux rencontres avec Derrida qui eurent lieu dans sa librairie, le public était surtout formé d'étrangers. Un jeune Américain s'évanouit en apercevant le philosophe. « C'est comme si j'avais rencontré Socrate », dit-il en reprenant connaissance.

Dans mon petit appartement, la bibliothèque de bois sombre, dévolue au projet, se remplit rapidement. Il est peu probable qu'elle suffise à tout contenir : les livres de Derrida, les revues et essais sur lui, les ouvrages sur l'Algérie, etc.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5 janvier

Cinq heures et demie de conversation avec Marguerite Derrida, à Ris-Orangis. Mais tant de questions pourraient s'ajouter, tant d'embranchements restent possibles, après chacune de ses réponses. Je lance des pistes en tous sens, je n'approfondis rien encore, je sème plus que je ne moissonne.

Elle répond facilement, souvent de manière étonnamment précise, mais ne peut cacher une certaine méfiance en me voyant noter dans un petit carnet. « Ça me fait peur ce que vous écrivez là. » Elle reste craintive à l'idée d'une biographie, qu'elle sait pourtant inévitable et pour laquelle elle se dit prête à me faire confiance. De temps en temps, elle me demande de ne pas prendre note, mais comment pourrait-elle empêcher ma mémoire de retenir avec une netteté particulière ces quelques moments « off » ?

Ce journal doit rester mon secret, pendant tout le temps de l'écriture (même si, toujours trop bavard, je n'ai pu m'empêcher d'en parler à quelques-uns). S'ils savaient que je le tiens, et que je compte le publier, les témoins seraient sur leurs gardes. Par ces notes, je voudrais garder une trace de quantité de détails qui ne pourront prendre place dans la biographie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 janvier

En 1967, ce sont les trois coups. Trois livres forts, chez trois éditeurs : La voix et le phénomène, De la grammatologie, L'écriture et la différence. Cette année-là, Derrida commence à exister publiquement. Il a 37 ans ; il est au milieu exact de sa vie.

Une première période me semble s'achever avec les trois volumes de 1972 : Marges, La dissémination, Positions. Même s'ils réservent bien des surprises, les livres de Derrida, jusque-là, gardent quelque chose de classique ou disons d'acceptable. Avec Glas, en 1974, puis La Carte postale, en 1980, on se situe clairement ailleurs. Nietzsche et Kierkegaard mis à part, aucun philosophe ne s'était adressé à nous sur ce mode, sur ce ton.

Ça y est, avec l'an neuf, le projet a définitivement pris et commence à m'habiter. Le voici qui occupe de plus en plus de place dans mes conversations : avec Valérie il y a deux jours, avec mon fils Archibald aujourd'hui. Voici que j'ai hâte de régler les autres dossiers en cours (mission impossible) pour entrer pleinement dans celui-ci. 2008 et 2009 seront pour moi des années derridiennes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9 janvier

Je dresse une première liste de témoins, en débutant par les plus anciens. De toute manière, il me faut prendre contact avec eux un par un si je veux consulter leurs lettres, conservées dans le fonds Derrida de l'IMEC.

Conversation téléphonique avec Gérard Genette, interlocuteur réticent : « Je sais peu de choses, je l'ai assez peu connu. L'essentiel de ce que je sais et veux bien dire se trouve dans Bardadrac. Le reste n'est pas un secret d'État, vous l'apprendrez peut-être, mais je ne voudrais pas que ce soit par moi… Je sais qu'un biographe est un peu comme un policier. Si on lui dit que quelque chose est de peu d'importance, il se persuade du contraire. »

La chose qu'il veut taire est sans doute le « grave épisode dépressif » survenu au Mans, à la fin de l'année 1959-1960, alors qu'ils étaient collègues. Peut-être ne sait-il pas que cet épisode est évoqué dans la chronologie du livre de Geoffrey Bennington.

Je finis par obtenir un rendez-vous ; il accepte même de regarder s'il lui reste quelques lettres de Jacques Derrida.

Pierre Nora, camarade de khâgne lui aussi, a l'air encore moins désireux de me voir. Il a récemment rencontré un Anglais qui prépare une thèse sur le « jeune Derrida », et il me renvoie vers lui. Mais les notes que ce garçon me transmet sont pour moi incompréhensibles, ou en tout cas inutilisables. À chacun ses questions ; les siennes ne m'importent pas.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

15 janvier

Je reçois enfin une réponse de Michel Serres, ou plutôt de son épouse. Il s'apprête à partir pour deux mois en Californie, envoie l'autorisation de consulter ses lettres, et « s'excuse de ne pouvoir collaborer » à ma « recherche ». Hum… Peut-être le relancerai-je le moment venu. Je sais, par des conversations anciennes avec lui, que ses relations avec Derrida n'étaient pas excellentes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

16 janvier

Rencontre avec Michel Deguy. C'est un contemporain presque exact de Derrida, ancien condisciple de khâgne à Louis-le-Grand. Mais, comme Pierre Nora, il n'est pas entré à Normale Sup et reconnaît n'avoir toujours pas compris pourquoi.

Appartement à l'ancienne, chaleureux et envahi de livres. Lettres et papiers jetés en vrac sous le bureau, en attendant le départ pour l'IMEC auquel il a donné l'essentiel de ses archives il y a dix ans. Deguy admet volontiers être désordonné et ne retrouve qu'à grand-peine les documents qu'il voudrait me montrer.

D'entrée de jeu, il se montre intrigué par mon projet de biographie, à la fois bienveillant et vaguement dubitatif. Comment vais-je faire ? Que vais-je raconter ? Comment vais-je aborder les sujets délicats ? Tout de suite vient la question des femmes, car il y en eut beaucoup, dit-il, et particulièrement celle de Sylviane. Et de Daniel, le fils apparemment non reconnu et peut-être jamais rencontré. Que vais-je faire de cette histoire, de cette longue passion, puis de la quasi-détestation qui semble avoir suivi ? À ce jour, je l'ignore – et je ne compte pas me précipiter à prendre contact avec Sylviane Agacinski, même si je sais qu'il me faudra le faire. Deguy avoue n'avoir pas été très proche de Derrida, au plus fort de cette relation, mais il évoque allusivement cette double vie – les proches qui recevaient Sylviane et Jacques comme un couple, telle Lucette Finas qu'il m'engage à rencontrer.

Autre figure centrale selon lui : Philippe Sollers. Leur amitié fut comme un coup de foudre réciproque, au point que Deguy, éphémère membre du comité de rédaction de Tel

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quel, en fut un moment agacé et vaguement jaloux.

Michel Deguy est policé, mais direct – parfois abrupt. Son franc-parler n'est pas celui que l'on attendrait a priori d'un poète. Il voit mon projet et ses difficultés, essaye sans doute de me jauger. Il sait un grand nombre de choses que j'ignore – mais, comme la plupart des gens âgés, il a du mal à imaginer que je connaisse, pour les avoir vécus, bien des aspects de ce monde enfui qui fut le sien. Vingt-six ans me séparent de lui (comme de Derrida) : une génération à peine.

Il cherche les noms de témoins qui pourraient m'aider, évoque brièvement les faux amis et les vrais ennemis, les jaloux et les perfides, puis retrouve un texte sur ses relations avec Derrida, deux cartes postales de lui, et une analyse graphologique qu'avait réalisée sa femme. Il me les confie sans plus d'hésitation, alors qu'il se plaint d'avoir perdu d'autres documents précieux, imprudemment confiés à une étudiante américaine.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Abbaye d'Ardenne, 17 janvier

Première journée à l'IMEC, l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine. Les choses sérieuses commencent.

Lever à l'aube : 6 h 10. Dans la glaciale gare Saint-Lazare, en pleins travaux, je prends le train pour Caen de 7 h 12. J'y arrive juste avant 9 heures. Un taxi m'y attend, ainsi que Claire Paulhan (que j'avais croisée à Cerisy il y a quinze ans) et une jeune chercheuse.

Je n'avais pas revu l'abbaye d'Ardenne depuis les entretiens que j'y avais filmés avec Alain Robbe-Grillet, en 2001. Les travaux n'étaient pas achevés, l'abbatiale elle-même n'était encore qu'un chantier. Elle abrite aujourd'hui une somptueuse salle de lecture. Ce jeudi, nous ne sommes que cinq à travailler dans la nef. Calme parfait. On n'entend que le bruit du vent dans la toiture. C'est comme une utopie pour les chercheurs, un lieu où tout semble fonctionner à merveille (je verrai à l'usage), le contraire de ces bibliothèques tristes que j'ai toujours tenté de fuir.

Dans l'ancien farinier, les chambres sont impeccables : bien équipées, mais monacales, comme il se doit. Les repas sont servis à heure fixe : 12 h 45, 19 h 30. Je ne m'imaginerais pas rester ici une semaine entière. Des séjours de deux jours et une nuit seront parfaits.

J'avais commandé quelques dossiers ; ils m'attendent déjà. La correspondance avec les éditions Aubier-Montaigne, puis avec Jean Piel, patron de la revue et de la collection Critique. Je prends beaucoup de notes, trop peut-être. L'après-midi, c'est mieux encore : les lettres de Derrida à Althusser (le fonds Althusser appartient à l'IMEC, comme ceux de Foucault, Barthes et Genet dont j'aurai également besoin). J'espère pouvoir consulter bientôt l'autre versant de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cette correspondance, sitôt que j'aurai obtenu l'autorisation des ayants droit d'Althusser. Ces lettres sont riches et fortes, rarement philosophiques mais très touchantes : une matière de premier ordre que je suis sans doute un des premiers à consulter. La graphie de Derrida est difficile à déchiffrer. Souvent, je dois m'y reprendre à plusieurs fois. Mais, déjà, j'ai l'impression de mieux le lire, comme si je me faisais à son écriture en même temps qu'à son univers.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Abbaye d’Ardenne, 18 janvier

Seconde journée de recherches à l’IMEC, après une nuit presque bonne (quelques phrases de la veille ont continué à me tourner dans la tête, avant que le mauvais vin ne me donne la migraine). Deux dossiers passionnants m’occupent : les lettres de Derrida à Sollers le matin ; celles de Sollers à Derrida l’après-midi. Graphies difficiles pour l’un et l’autre : je ne peux avancer que lentement. Ce sont des pièces de puzzle qui commencent à s’emboîter, venant compléter ma récente lecture des Mémoires de Sollers et surtout de l’Histoire de Tel Quel de Philippe Forest. Michel Deguy avait raison : c’est un dossier essentiel, les traces d’une grande amitié, et d’une rupture marquante.

Déjeuner rapide, expédié. J’ai hâte de retourner à mes dossiers. Mais il me faut d’abord rentrer brièvement en communication avec le monde extérieur, car Derrida ne peut me faire négliger tout le reste. Pendant trois quarts d’heure, je rallume mon téléphone mobile et relève mes courriels. Je tente de mon mieux de régler les affaires du jour, pour Casterman et les Impressions Nouvelles. Deux articles sur les romans que nous avons publiés en janvier sont parus ce matin ; l’un des livres est à réimprimer d’urgence ; il faut organiser une livraison problématique, choisir entre plusieurs projets de couverture, discuter de l’engagement éventuel d’une personne supplémentaire, etc. C’est une chance pour moi, peut-être une nécessité, de casser mon rythme habituel de travail, ces innombrables urgences – petites ou grandes, réelles ou imaginaires – entre lesquelles mes journées ordinaires se consument. Ici, au sens propre, je n’y suis pour personne, sauf à quelques moments choisis. Je me suis fabriqué une retraite.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Retraite relative pourtant, ce vendredi. Si nous ne sommes que trois sous la nef (deux chercheuses et moi), le reste de l'abbaye s'est peuplé. Un colloque sur un économiste dont j'ai déjà oublié le nom. Un groupe de journalistes venus pour l'exposition sur les dessins d'écrivains qui s'ouvre tout à l'heure, dans une ancienne grange. Tandis que nous travaillons, dans le calme de l'abbatiale, quelques-uns de ces visiteurs d'un jour passent près de nous. Et soudain je le sens : silencieux et concentrés, plongés dans nos papiers, nous faisons de parfaits figurants. Nous sommes là pour donner l'échelle.

En repartant à cinq heures, pour rejoindre la gare de Caen, je me retrouve avec ces journalistes, dont quelques-uns me connaissent. Ils ont entendu parler de l'objet de mes recherches – et commencent à m'interroger. Si j'avais voulu rester discret, c'était raté. Je n'ai rien à cacher, mais je ne cherche pas non plus la moindre publicité pour un livre qui ne paraîtra qu'en 2010 (si tout va bien). L'un de mes compagnons de voyage lance avec aplomb : « La vraie question, c'est celle de la lutte pour la domination intellectuelle, dans la France des années 1970. » Oui, peut-être. Mais il y aura, je voudrais qu'il y ait, bien d'autres choses dans ce Derrida que j'entreprends : le portrait d'un homme, la genèse d'une œuvre et ses métamorphoses, l'histoire d'une réception difficile dans le monde universitaire français et d'une success story américaine…

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

19 janvier

Après-midi chez Gérard Genette. Il craignait de n'avoir rien à me dire ; nous avons parlé pendant plus de trois heures, et presque uniquement de Derrida. Souvent, au début surtout, c'est moi qui fais remonter ses souvenirs, à coup de connaissances récentes (issues en partie des correspondances consultées ces deux derniers jours). La chose l'amuse, ou en tout cas ne lui déplaît pas, et les souvenirs de Normale Sup et de l'année où ils ont été les plus proches, au lycée du Mans, reviennent avec une précision croissante.

Le ton de la conversation est détendu, presque amical. Je suis aidé par ma bonne connaissance de son œuvre et ma relecture toute fraîche de Bardadrac, le pêle-mêle de réflexions et de souvenirs qu'il a récemment publié. Vis-à-vis de Derrida, on sent chez Genette un mélange d'affection nostalgique et de distance intellectuelle. Quelques années durant, ils ont été très proches, mais il s'est prudemment tenu à distance, dès qu'il a vu Derrida s'imposer. Il n'aurait pas voulu être dominé par sa grande ombre – comme le fut, selon lui, son ancien élève Philippe Lacoue-Labarthe. Genette a connu lui aussi un échec au Collège de France, mais dit ne pas en avoir gardé d'amertume. Avant que je parte, il me confie les originaux de quelques lettres dont l'une de 1983 où Derrida lui demande, sur un ton presque pathétique, de soutenir sa candidature à l'École des hautes études en sciences sociales.

Au milieu de la conversation, nous évoquons les difficultés du projet dans lequel je me suis engagé – et le genre de la biographie intellectuelle. Il se méfie des vies d'écrivain, car l'auteur, tel Henri Mitterand dans son gigantesque Zola,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

résiste rarement à glisser de longs chapitres d'analyses littéraires, qui rompent le récit et rendent le projet hybride. Je ne pense pas que ce travers sera le mien. Je cherche à restituer la genèse des œuvres et leur réception, plus qu'à en proposer une analyse (exercice pour lequel mes compétences seraient du reste des plus réduites). Genette trouve qu'un bon équilibre a été atteint par le Proust de Jean-Yves Tadié et me conseille de le lire. Il est frappant de voir que plusieurs de ceux que je rencontre se mettent à ma place et se plaisent à imaginer mon entreprise, ses difficultés surtout.

Entre Derrida et Genette, il dut toujours y avoir une immédiate différence de ton : gravité d'un côté, goût du jeu de l'autre. Blanchot est le parfait emblème de ce qui les sépare. L'amusant, à cet égard, c'est que mon propre tempérament me ferait plutôt pencher du côté de Genette.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

20 janvier

Des moments de grande excitation. D'autres, de vraie appréhension quand je repense à l'ampleur et à la difficulté de l'œuvre de Derrida, à ses quarante-trois séminaires inédits, au nombre de témoins potentiels, à la masse des documents (la liste des correspondants fait à elle seule cent cinquante pages !) et au défi qu'il y aura ensuite à tirer de ces milliers d'informations et de citations un récit cohérent, lisible et séduisant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

21 janvier

Un message charmant de Gérard Genette. Il voudrait ajouter quelques détails, après notre conversation de trois heures :

> J'ai l'impression d'avoir surtout raconté ma vie, mais vous devez avoir déjà l'habitude de cet effet pervers, et vous en entendrez d'autres. Merci, donc, de votre patience, et d'en oublier la moitié inutile.
>
> Deux ou trois choses encore qui me sont revenues de lui :
>
> Je me souviens d'un dîner à six (trois couples) chez Tzvetan Todorov, quelque part sans doute au début des années 70, où il ne fut pas question de philosophie, mais beaucoup de Sylvie Vartan, pour laquelle Jacques professait un vif penchant érotique,
>
> d'une pièce de Pinter (j'ai oublié laquelle) que nous allâmes voir ensemble (les Derrida et les Genette), vers ce temps-là,
>
> que, dès son premier livre, il refusa à ses éditeurs le « droit de suite » habituel, le biffant sèchement sur son contrat, signe déjà d'un désir farouche d'indépendance,
>
> que la date du colloque à Baltimore sur Valéry est début novembre 71,
>
> que dans les années 63 et suivantes, Jacques et moi, entre autres, arrondissions nos fins de mois en corrigeant des copies de « sciences humaines » (dissertations et « contractions de textes ») et en faisant passer des épreuves orales de la même discipline au concours d'entrée à HEC ; et qu'une légende voulait, sur le campus, que Derrida posât volontiers comme sujet : « Le pot de yaourt », ce qui, j'ignore pourquoi, le fâchait beaucoup.
>
> Sur ses années de khâgne, je crois que Jean Bellemin-Noël en aurait pas mal à vous dire.
>
> Bien à vous, et bon courage.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Angoulême, 26 janvier

Au Festival de la bande dessinée, le dessinateur Fred arpente les couloirs de l'hôtel et les rues de la ville en compagnie d'une jolie jeune femme qu'il présente comme sa biographe. L'image m'enchante.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

28 janvier

Je rappelle Régis Debray. Lui aussi pense avoir peu de choses à raconter : il n'est pas « derridien » et n'avait, m'assure-t-il, que des liens d'amitié avec lui (ce qui n'est pas si mal). Je cite la rue d'Ulm, l'affaire de Prague. Il m'interrompt ironiquement : « L'affaire de Prague… Soyez sérieux, Peeters, c'est une petite affaire de rien du tout, montée par les médias. Il a dû passer vingt-quatre heures en prison. Il était le premier à en rire. » Ce n'est pas le souvenir que j'en ai, mais je reconnais que ce fut peu de chose, à côté des quatre ans d'emprisonnement de Debray à Camiri.

Nous prenons tout de même rendez-vous pour la semaine prochaine. « Si vous avez envie de venir perdre votre temps avec moi… » Acceptera-t-il de parler ou considérera-t-il mes questions comme trop oiseuses ou trop anecdotiques ?

Rendez-vous avec Philippe Sollers dans son minuscule bureau chez Gallimard. Il est sympathique en diable, quelque prévention qu'on puisse avoir. Je l'ai beaucoup lu dans ma jeunesse ; c'est l'un des témoins que j'avais le plus envie de rencontrer.

Sollers parle très librement, sans réticence, de celui avec qui il reconnaît volontiers avoir été intime. Mais curieusement pour un romancier, il semble n'avoir aucun plaisir à raconter. À l'inverse de Genette, il n'entre pas dans le récit. Tout de suite, il commente. Ce qui me manque dans ses propos, c'est le détail, le petit fait révélateur. Il va trop vite, dans sa conversation comme dans Un vrai roman, son livre de mémoires. Tirant sur sa cigarette, riant beaucoup, il poursuit son monologue presque indépendamment de mes propos. Plus d'une fois, j'ai l'impression qu'il n'a pas entendu ma

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

question.

Je lui demande pourquoi, au contraire de Barthes, Lacan ou Althusser, il n'a pas fait de Derrida un des personnages de Femmes. C'est que, répond-il, l'homme avait quelque chose de coincé, que son « mode d'existentialité » n'était pas à la hauteur de sa pensée (à moi de prouver le contraire). Une expression revient à plusieurs reprises : Larvatus prodeo (j'avance masqué).

Dans le couloir, nous croisons Pierre Nora qui semble avoir tout oublié de nos récents échanges de courriels. Comme tant d'autres, il prétend ne pas avoir grand-chose à me dire. « Nous avons été assis sur les mêmes bancs de khâgne et c'est à peu près tout. » Et Sollers reprend : « Eh bien, justement, c'est là-dessus qu'il veut vous interroger. »

Un des plaisirs indéniables et imprévus de ce projet est de m'offrir la chance de vraies rencontres avec des figures que j'ai depuis longtemps lues et souvent admirées. Comme me l'écrit mon ami Luc Dellisse : « Au fond, sans parler d'autobiographie intellectuelle, je vois bien que tu vas pouvoir revisiter les sources de ta formation. Une sorte d'accès dérobé au Temps perdu. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 janvier

Agréable déjeuner avec Sophie Berlin, au restaurant Les Bookinistes. Nous faisons un point d'étape, à quelques pas de Roger la Grenouille où est né le projet, il y a un peu plus de cinq mois. Sophie n'a pas trop envie de se retrouver dans ces Carnets d'un biographe et menace déjà de couper les passages qui la concerneraient. Mais elle ne m'empêchera pas d'écrire que la biographie n'existerait pas sans elle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Abbaye d’Ardenne, 31 janvier

Une des étrangetés de la recherche biographique : le privilège accordé aux traces écrites. Pour évoquer une histoire d’amour ou d’amitié, on est contraint de s’appuyer sur la correspondance, c’est-à-dire sur les moments où les protagonistes ne se voient pas. Une relation in praesentia – une vie commune – risque d’apparaître moins importante qu’une correspondance avec un ami lointain. Les moments les plus intenses et les plus décisifs d’une existence sont peut-être ceux qui ont laissé le moins de traces.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Abbaye d'Ardenne, 1er février

Extraordinaire abondance des textes autobiographiques derridiens, surtout pendant les vingt dernières années. Ces fragments épars, si on les rassemblait, pourraient faire de Derrida l'une des voix majeures de l'écriture autobiographique au XXe siècle. Mais cette autobiographie, si on la « reconstruisait », rendrait manifestes les récurrences, les grandes scènes reprises jusqu'au ressassement, et plus encore les manques, les trous, l'ampleur de ce qui ne s'y raconte jamais. C'est de ce côté, notamment, que peut se dessiner ma place.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4 février

Revu avec Valérie D'ailleurs Derrida de Safaa Fathy. Contraste frappant avec le film américain. Ici, Derrida est chez lui : la cinéaste le laisse parler, s'installer. Mais il n'est pas sûr que le film y gagne. Celui qui ne connaîtrait pas Derrida par ailleurs ne pourrait qu'être perdu, et sans doute agacé par son côté précautionneux, voire maniéré.

Belles archives familiales, superbes paysages algériens. Mais ces images flottent par-dessus les propos, sans être situées le moins du monde. Elles en deviennent vaguement illustratives ou banalement métaphoriques.

Le Derrida que l'on découvre ici, celui des dernières années, apparaît comme un homme sans autre passé que son enfance. Et c'est comme si son discours et sa pensée avaient toujours été d'ordre éthique, politique ou religieux.

Ce film est une vue en coupe, non dénuée d'intérêt si on la considère comme telle. Mais c'est presque le contraire d'une biographie. Car ce qui m'importe, à l'inverse de Safaa Fathy, c'est le mouvement d'une vie, la trajectoire d'une pensée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bruxelles, 5 février

Je me réjouissais de lire Points de suspension, épais recueil d'entretiens. Mais les deux premiers – parus dans Digraphe en 1977 (je les avais lus à l'époque) – m'agacent au plus haut point. C'est le Derrida précautionneux, vétilleux jusqu'à l'ennui, multipliant les préliminaires jusqu'à ne jamais répondre à la question posée. Ce qui passe dans un livre aussi écrit que Glas devient pénible lorsque le projet est moins minutieusement agencé. Derrida, ici, avance en roue libre, dans un pénible autopastiche.

Les entretiens suivants, heureusement – conduits par des interlocuteurs moins proches qui ne se sentent pas tenus d'en rajouter dans leurs questions –, sont d'une lecture plus excitante.

Je rouvre une de mes propres boîtes d'archives, cherchant à retrouver ce qui concerne Derrida. Une lettre me frappe, comme si elle s'adressait à moi, par-delà les années, comme si c'était maintenant que je pouvais vraiment la lire. Elle date du 21 août 1984, au moment où il nous envoyait, à Marie-Françoise et à moi, le texte longtemps attendu de sa lecture de Droit de regards : « Me pardonnerez-vous jamais ce long retard ? Si je pouvais vous décrire ma "vie", depuis l'été dernier, peut-être m'accorderiez-vous quelques circonstances atténuantes. »

Sa « vie »… Comment aurait-il pu imaginer que, vingt-quatre ans plus tard, elle m'occuperait à ce point ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 février

Je lis – je vais lire ou relire – tout Derrida ou peu s'en faut. Mais je ne le fais pas sur le mode de l'étude, comme si je préparais un essai philosophique, une introduction à sa pensée. Ce que je pratique, c'est une sorte de lecture flottante. Je laisse ses textes résonner, j'attends qu'ils me fassent signe, par les vertus particulières d'une lecture resserrée dans le temps. Serais-je à ma façon « en analyse avec Derrida » ?

Rendez-vous avec Régis Debray. Il a fréquenté Derrida par intermittence, quarante années durant, mais affirme l'avoir finalement peu connu et peu lu, hormis De la grammatologie. Guère de « petits faits vrais », même sur l'épisode de Prague (dont il fut un témoin privilégié quand il travaillait à l'Élysée), mais pas mal de touches qui complètent le tableau. Une belle formule : « Il n'a jamais perdu le Sud. »

Debray fait de visibles efforts de mémoire et de réflexion sur le sujet Derrida – « notre dernier talmudiste » comme il l'appelle. Je ne serais pas surpris que cette conversation ait des suites.

Juste après ce rendez-vous, coup de téléphone de Jean-Louis Houdebine, que Sollers m'a vivement conseillé de rencontrer. Il fut un acteur important au moment de la rupture avec Tel Quel. Nous prenons rendez-vous pour samedi matin. Mais Houdebine semble pressé de parler. Il insiste sur l'extrême gentillesse, « la courtoisie, l'affabilité, plus que ça même » de Derrida, à l'époque où il le fréquentait. Il reste impressionné par les séances de séminaire auxquelles il assistait à Normale Sup.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Abbaye d'Ardenne, 7 février

Dans les archives de l'IMEC, quelques lettres de Michel Serres, très anciennes pour la plupart. Elles sont ternes, plates, sans rien qui laisse deviner l'auteur brillant qu'il deviendra. La moindre lettre de Gérard Genette, à l'inverse, si prosaïque que soit son objet, fait entrevoir le personnage : précis, généreux, malicieux.

L'après-midi me réserve la joie d'une vraie trouvaille : celle des lettres adressées à Derrida par le romancier Henry Bauchau. Des lettres familières, parfois intimes, datant pour la plupart de la fin des années 1960. Un ton que je n'avais pas encore rencontré, un dialogue entre deux auteurs qui sont encore en train de se chercher. Il faudra que j'aille à Louvain-la-Neuve, pour lire les lettres de Derrida conservées dans le fonds Bauchau.

Glas pourrait apparaître comme une réponse au désir d'écrire « autre chose », de la « poésie » par exemple – évoqué par Bauchau dans une de ses lettres : « Je me demande si vous vous êtes mis à écrire en dehors de la philosophie et pourtant avec "tout votre chargement", comme vous me le disiez si bien. Il me semble que vous y viendrez de toute façon, il y a une part de vous que seul le poème pourrait exprimer. » En 1969, c'était une belle intuition.

Une petite étrangeté qui m'amuse et m'intrigue. J'avais rencontré Henry Bauchau, voilà six ou sept ans, alors que je préparais ma biographie d'Hergé. Pendant les années 1930, en Belgique, Bauchau avait croisé la route d'Hergé et côtoyé Raymond De Becker, l'un de ses proches. Voici que j'ai retrouvé son nom dans l'interminable liste des correspondants de Derrida. Bauchau est donc (comme moi)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un improbable trait d’union entre Hergé et Derrida. (Mais il n’est pas le seul, je m’en avise en l’écrivant : il y a aussi Michel Serres, à tout le moins.)

Abbaye d’Ardenne, 8 février

Toute correspondance longue est un roman – surtout lorsque, comme pour Althusser et Sollers, on a la chance de découvrir les deux versants, ou de pouvoir compléter le puzzle par d’autres pièces. C’est l’histoire d’une relation avec ses hauts et ses bas, ses pleins et ses vides.

Pour l’instant, je crée un document Word par correspondant. Mais il me faudra faire éclater ces fichiers, et redistribuer les éléments essentiels dans le grand récit biographique. Beaucoup d’appelés et peu d’élus : de certains correspondants, il ne restera qu’une date, une adresse, un menu fait. À un moment, ils furent des proches du grand homme, des égaux, parfois des maîtres. Ils ne seront plus que des figurants dans le film de sa vie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9 février

Présence régulière – insistante – du nom et de l'œuvre de Walter Benjamin chez Derrida. Dans le petit livre Moscou aller-retour que je suis en train de lire, une longue analyse est ainsi consacrée à son Journal de Moscou. La figure de Benjamin, jusque dans ses aspects les plus biographiques, ne constituerait-elle pas pour Derrida une forme de modèle ? Par la diversité des thèmes, l'hétérodoxie des approches et des styles, la fascination de la littérature. Et bien sûr par la relation à la judéité – cet être diasporique que Benjamin incarne au plus haut point, jusqu'à la tragédie finale, au poste frontière de Port-Bou. La vie de Derrida proposerait en quelque sorte une version heureuse de la destinerrance benjaminienne.

Métro Parmentier, une terrasse en plein soleil. Jean-Louis Houdebine : un acteur secondaire de l'histoire intellectuelle – et qui sait l'être. Mais plusieurs années durant, il s'est trouvé au carrefour d'événements importants, assurant le lien entre le PCF, le groupe Tel Quel, Derrida et quelques autres. S'étant volontairement aligné sur les positions des « telqueliens », avec sa revue Promesse, il a joué dans certains événements de la période 1968-1973 le rôle d'un « commissaire du peuple » (l'expression est de lui). Pour suivre Sollers, Houdebine me raconte avoir rompu en 1972 avec « le Parti » et tout son entourage à Poitiers. Il a changé de vie, d'amis, de femme, et n'en garde aucune amertume, bien au contraire. Mais il reste choqué d'être apparu dans Les Samouraïs, le roman à clés de Julia Kristeva, comme un passionné de karaté plutôt que de judo. « Il faut vraiment ne rien y connaître pour confondre les deux, me dit-il. Ce détail

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

me semble révélateur de bien d'autres approximations. »

Un peu plus tard, je rencontre Robert Abirached, un ancien camarade de la rue d'Ulm, qui fut directeur du théâtre sous Jack Lang. Petit et rondouillard, il me reçoit dans un bureau assez triste, au rez-de-chaussée d'une rue calme du 16e arrondissement. Peu de détails, peu de couleurs dans son témoignage. Et comme un léger malaise vis-à-vis de Derrida et de son immense succès. Mais une révélation par rapport au mariage de Jacques et Marguerite qui justifierait à elle seule la rencontre. Une scène quasi hollywoodienne, qu'il me faudra tout de même vérifier.

Houdebine me rappelle. Il a retrouvé la dédicace de Derrida dans le livre Positions et tient à me la lire : « À Jean-Louis Houdebine, ces marges partagées. » J'aime ces effets d'après-coup. C'est comme si j'avais réveillé la machine à souvenirs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11 février

Sur les conseils de Houdebine, je lis Politique, récit autobiographique de Jacques Henric. Pas mal d'informations et de détails amusants, beaucoup de règlements de comptes, dont certains post mortem. Et une omission remarquable : mai 68. On glisse de 1967 aux années maoïstes, sans crier gare, comme si ce blanc allait rester inaperçu. Henric et les telqueliens étaient ce printemps-là « du mauvais côté », celui du PCF ; ils l'étaient encore au mois d'août, lors de l'entrée des chars soviétiques à Prague. Quarante ans plus tard, c'est devenu inavouable.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

12 février

Coup de téléphone de Jean Bellemin-Noël, camarade de khâgne et de Normale Sup. « Que ne ferais-je pas pour Jackie ? » me dit-il. Il a gardé des lettres, bien sûr, mais aussi des photos – et des poèmes d'inspiration valéryenne, écrits en khâgne et déchirés ensuite par Derrida, qu'il veut d'abord faire lire à Marguerite. Son exemplaire est peut-être le dernier. Arrivera-t-il jusqu'à moi ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

13 février

Une nouvelle nuit rongée par l'insomnie. Le nom de Derrida et quelques détails le concernant tournent en boucle dans ma tête, alors que je n'ai même pas travaillé le soir. Me voici obsédé, envahi, à mon corps défendant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bruxelles, 18 février

Alain Robbe-Grillet vient de mourir. C'est un journaliste de France Info qui me l'apprend, en me demandant une interview. Arrivent bientôt d'autres appels, d'autres sollicitations : je suis pour quelques heures l'un de ceux qu'il faut interroger. J'imagine, à ma petite échelle, ce que dut être la situation de Derrida, lors des décès en cascade de ses proches. Pas le temps d'intérioriser la nouvelle, moins encore d'avoir du chagrin : d'emblée, voici qu'il faut réagir, témoigner, essayer de trouver les mots justes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

20 février

Rendez-vous improvisé avec Lucien Bianco (il vit habituellement dans les Alpes-Maritimes), à la cafétéria de la Maison des sciences de l'homme, boulevard Raspail, là où Derrida enseigna pendant les vingt dernières années de sa vie.

Dans son premier message, Bianco se disait réticent à l'idée de me laisser consulter ses lettres ; il me confirme sa volonté de maîtriser l'usage que je pourrais en faire. Je suis content de le rencontrer : parmi les amis de jeunesse, il fut l'un des plus proches. Condisciple de khâgne, puis « co-thurne » à Normale Sup, il retrouva Jacques et Marguerite en Algérie, à Koléa, pendant le service militaire, partageant la même villa. Grand spécialiste de la Chine, pourfendeur de la Révolution culturelle dès 1966, il a dû préserver très vite Derrida des séductions maoïstes.

Conversation agréable : chaleur, amitié non feinte, nombreux « petits faits vrais ». Mais comme la plupart des amis de jeunesse, Bianco s'est tenu à distance de l'œuvre de Derrida. Il a cessé de le lire au moment de Glas, désorienté ; il n'a repris pied que sur le tard, avec les textes les plus politiques.

Qu'est-ce qu'un bon témoin ? Quelqu'un de capable d'entrer suffisamment dans le détail pour donner de la couleur aux événements qu'il rapporte. Car les faits eux-mêmes, on finira toujours par les apprendre, et la mémoire des témoins est rarement assez précise pour qu'on s'y fie. Mais ce qu'ils peuvent suggérer – les humeurs, les odeurs, l'agencement des lieux, le non-dit des liens – est réellement sans prix.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Abbaye d'Ardenne, 23 février

Lecture de la correspondance entre Derrida et Foucault. Des années durant, un ton amical et chaleureux, souvent admiratif de la part de Foucault – même après la fameuse conférence de 1963 sur « Cogito et histoire de la folie » – sans rien qui laisse pressentir la violence des attaques de 1972. Pourquoi cet effet d'après-coup ?

La journée de recherches est écourtée par les obsèques d'Alain Robbe-Grillet. Le crématorium de Caen est littéralement adossé à l'abbaye d'Ardenne, siège de l'IMEC, où les amis se retrouvent juste après la cérémonie. Les cendres et les archives : deux relations à la mort et au désir de survie, deux thèmes derridiens par excellence, rassemblés en une seule image.

Vraie tristesse d'Olivier Corpet, le patron de l'IMEC, et d'Emmanuelle Lambert, qui travailla longuement au classement des archives de Robbe-Grillet. D'autant que ce deuil vient s'ajouter à ceux, tout récents, d'André Gorz et de Christian Bourgois. Mais si l'IMEC se donne comme un lieu de mémoire, c'est bien à la mort que fait signe chaque dépôt, chaque don d'archives. Confier son « fonds », à quelque âge qu'on le fasse, c'est indéniablement presser le pas.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bruxelles, 25 février

C’est sans doute vers 1983 – avec une longue interview dans Le Nouvel Observateur – que quelque chose bascule chez Derrida. On devine un début d’acceptation de la scène publique, des grands médias, de la photographie, du discours autobiographique. Tout cela encore avec réticence, et presque à reculons, mais un pas est indéniablement franchi. 1983, c’est aussi l’année de la candidature à l’École des hautes études. Sans doute les deux choses ne sont-elles pas sans lien.

Il paraît très ancien chez Derrida (certaines lettres à Foucault et à Bauchau le montrent) le désir d’une écriture autre, à la première personne du singulier, d’une écriture, disons, plus littéraire. Ce désir à n’en pas douter fut le premier. Mais il fallut conquérir d’abord une forme de légitimité philosophique avant de pouvoir s’y risquer. Tout comme il fallut une longue différance avant d’intégrer l’Algérie et la judéité.

Rousseau, Nietzsche, Gide, Valéry, Camus : c’est à l’évidence la première famille, le bain originel. Husserl, en sa rigueur et son austérité, opéra comme un antidote. La réduction phénoménologique fut sa tabula rasa ; elle le décapa de son lyrisme, qui ne réapparut que bien des années plus tard.

(Le premier bain de Derrida fut à peu près le mien ; mais la greffe purement philosophique n’a jamais pris chez moi. En philosophie, je suis resté un littéraire, et c’est sans doute pour cela que Derrida m’a importé plus qu’aucun autre.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 28 février

Albert Dichy, directeur littéraire de l'IMEC, me raconte la déception de Derrida à savoir ses archives séparées de celles d'Hélène Cixous. Un déjeuner fut organisé à sa demande, avec elle et Olivier Corpet, pour tenter de la faire revenir sur sa décision de tout confier à la Bibliothèque nationale. Mais il était déjà trop tard, et Derrida finit par saluer le don à la BNF, dans un de ses derniers textes.

Quand et comment devient-on Jacques Derrida ? Ses lettres de jeunesse sont simples, presque anodines. Ses préoccupations ressemblent à première vue à celles des étudiants qui l'entourent. Il pense aux concours, à la thèse, aux obligations militaires, au besoin de gagner sa vie. D'où la surprise de presque tous ses amis de jeunesse : ils ne l'ont pas vu venir.

Sa maturation ne fut pas très rapide. Son irruption sur la scène philosophique date de L'origine de la géométrie, en 1962 (il a 32 ans). Mais Derrida y avance masqué, dissimulé derrière le nom de Husserl qui seul se donne à lire sur la couverture, même si l'essentiel du livre consiste en son introduction. Il faut attendre 1967, et la parution presque simultanée de trois livres majeurs, pour que son nom commence à s'imposer. L'écriture appelle l'écriture ; les publications prolifèrent, se disséminent ; et très vite la machine s'emballe.

(Tout ceci sous réserve de ce que pourrait révéler l'examen des premiers manuscrits, à Irvine. Je viens d'y organiser mon séjour, au début du mois de juin.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 mars

Le motif de la « plainte » – dans les lettres surtout, parfois dans les textes et les interviews – ce que l'on pourrait nommer le lamento derridien. J'y retrouve un écho du tædium vitae, inlassablement repris dans la correspondance de Valéry. Il y a là sans doute quelque chose de rhétorique, une excuse commode pour se défausser, une manière courtoise de refuser une invitation dont on ne veut pas vraiment ou de se faire pardonner un retard. Mais plus profondément, il me semble que ce thème doit aussi être entendu comme tel, qu'il s'inscrit pleinement dans l'expérience derridienne : accepter la surcharge, la dispersion, et se répandre en lamentations. Douceur de se plaindre et se faire plaindre – puis consoler. Résurrection d'un chagrin primitif. Derrida fut cet enfant qui, jusqu'à 12 ou 13 ans, pleura pour ne pas aller à l'école.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bruxelles, 9 mars

À la Foire du livre, conversation avec Éric Clémens qui connut bien Derrida à la fin des années Tel Quel.

Entre Derrida et Lacan, il y eut selon lui un malentendu permanent, un jeu de dupes fonctionnant comme une variante du célèbre « argument du chaudron » de Freud (« il ne m'a pas lu », « il m'a tout piqué », « de toute façon, nous pensons la même chose »). Derrida serait passé à côté de Lacan, ne comprenant pas que ce dernier ne cessait de se déconstruire lui-même. Derrida est aux yeux de Clémens un grand penseur, mais Lacan un génie. Et si c'était l'inverse ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

15 mars

Salon du livre de Paris. Sur le stand des éditions Galilée, où je complète ma collection derridienne, rencontre plus que brève avec Michel Delorme, le patron de la maison.

Je me présente, évoquant d'un mot mon projet. Oui, il en a entendu parler. Non, il ne veut pas me voir, ni collaborer d'aucune façon à l'entreprise : « Vous n'aurez rien de nous. » À ce refus, qui s'étend à l'ensemble de ses collaborateurs, il n'entend donner aucune explication.

Cette fin de non-recevoir ne sera sans doute pas la dernière. Mais elle me laisse pantois, comme sonné. S'agit-il d'une résistance à la biographie en général ? à celle de Derrida en particulier ? à l'auteur insuffisant que je serais ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vol Abu Dhabi-Paris, 19 mars

En lisant À plus d'un titre. Jacques Derrida de Jean-Luc Nancy :

Une biographie est faite de pleins et de vides : il y a ceux qui parlent volontiers et ceux qui se refusent à la rencontre, les documents retrouvés et ceux qui resteront inaccessibles. C'est pourquoi la métaphore du puzzle n'est pas satisfaisante. Une biographie s'invente au fur et à mesure bien plus qu'elle ne se complète. Elle ne révèle pas seulement les partis pris et la subjectivité d'un auteur, mais aussi l'état du savoir disponible. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de biographie définitive, non plus que de portrait suprême.

Petits conseils au biographe (après une conversation avec Plantu sur les biographies d'Hergé) :

Méfie-toi des envieux et des aigris. N'accorde pas de place aux rumeurs malveillantes. N'accable pas celui dont tu as choisi d'écrire la vie. Ne te réjouis pas de ses erreurs et de ses petitesses. Ne le traite pas plus rudement que tu ne voudrais qu'on te traite. Fais-toi son avocat plus souvent que son juge. Aime-le, ou essaie de l'aimer, puisque tu as choisi de t'attacher à lui.

Ce Derrida, pour moi, incarne le fantasme d'une vie autre (d'étude, de concentration) à côté (ou en plus) de celle que je mène, toute en dispersion (« Les Cités obscures », Casterman, Les Impressions Nouvelles, les commissions, les conférences, cette « semaine de la langue française » à Abu Dhabi…). Avec ce livre, il y a le rêve d'être enfin « justifié », comme j'eus, voici vingt ans, le sentiment de l'être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

en écrivant mon Paul Valéry, une vie d'écrivain ?

(Petit problème : ce Derrida, ne pouvant se faire à la place du reste, mais seulement à côté, ajoute à la dispersion plus qu'il n'y remédie. Pour m'offrir le luxe de l'écrire, il me faut courir encore davantage.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 21 mars

Émotion, hier, de retrouver, dans le mince dossier contenant la correspondance de Maurice Blanchot à Derrida, une belle lettre à propos de notre album Droit de regards – lettre dont Derrida nous avait parlé à l'époque, à Marie-Françoise et moi. Dans ces innombrables boîtes d'archives, quelque chose, soudain, me concerne de tout près.

J'entends encore Derrida nous citer la formule finale : « L'homme me semble de trop », et imaginant l'usage que certains pourraient en faire, en l'isolant de son contexte. Je crois aujourd'hui que Blanchot avait vu juste, et que l'homme – la seule figure masculine qui apparaisse dans cet album – est bel et bien de trop, comme un lapsus, une concession. Avoir été lu par Blanchot, au moins une fois, et, qui plus est, pour un « roman-photo », reste un souvenir insolite, et l'un des bonheurs que je dois à Derrida.

Le soir, longue conversation avec Albert Dichy, autour des relations de Derrida et de Genet. Une amitié ininterrompue, chose exceptionnelle dans la vie de l'homme de ruptures que fut Jean Genet.

Ce matin, au petit déjeuner, brève discussion avec Marianne Alphant. Après quelques minutes, c'est clair, elle fait partie de celles et ceux qui n'aiment pas Derrida. Agacée par sa cour, ces femmes trop nombreuses autour de lui. Un philosophe, pour elle, se devrait d'être moralement irréprochable, dans le style de Paul Ricœur. Quelques anecdotes révélatrices sur Pierre Alféri, le fils aîné, et sa difficulté à assumer le nom Derrida. Dans une conférence récente, il cite pour la première fois Jacques Derrida. Comme ses amis s'en étonnent, sa compagne leur explique : « Il a dû

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s’entraîner pour pouvoir prononcer son nom de façon naturelle. »

26 mars

Des moments d'accablement, parfois de découragement, quand je pense à la masse des livres et des concepts qu'il va me falloir évoquer. Je n'aime pas la manière dont on résume ou analyse la plupart du temps sa pensée. Cela devient sec, laborieux, ennuyeux. Je dois parvenir à restituer, non la philosophie de Derrida, mais le mouvement et les circonstances qui lui ont permis de s'élaborer. Il n'empêche : cela reste plus facile à dire qu'à faire.

(Me voici qui écris en voiture, comme le faisait souvent Derrida. Mais dans mon cas, c'est comme simple passager dans un taxi.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 mars

Lucien Bianco m'envoie une grosse enveloppe avec un document que je pressens exceptionnel : la plus longue lettre que Derrida lui ait jamais envoyée, une analyse à chaud des événements algériens de mai 1958. Dix pages serrées d'écriture derridienne : pas le temps de les déchiffrer aujourd'hui. Mais je suis heureux que Bianco ait accepté de me faire confiance.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 3 avril

Lien à creuser entre la marginalité institutionnelle, réelle ou supposée, de Foucault, Bourdieu, Derrida, etc., et leur intérêt théorique pour les marges et les minorités. Comme si leur propre sentiment d'exclusion, ou de non-reconnaissance, était inscrit en eux de manière assez profonde pour survivre à toutes les formes de reconnaissance objective. Bourdieu, en dépit du Collège de France, continue à se sentir « en porte-à-faux » ; et Derrida à se voir comme un « mal-aimé », malgré ses succès internationaux.

Jour après jour, je mesure l'amnésie des témoins. Beaucoup m'assurent qu'ils n'ont pas écrit, ou presque jamais écrit de lettres à Derrida, avant que je n'en retrouve des dizaines. Le cas d'Étienne Balibar est à ce jour le plus frappant : il pensait qu'il n'y avait rien ; je découvre un épais dossier, avec plus de cinquante lettres, dont plusieurs d'une grande densité.

Le dossier Bourdieu – que j'ai obtenu de consulter après une longue conversation avec son fils – se révèle à l'inverse bien décevant. Peu de lettres, peu de contenu. C'en est même un peu étrange. Peut-être faudra-t-il chercher dans d'autres dossiers : commissions, Collège de philosophie, Parlement des écrivains.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 4 avril

Succession de dossiers de correspondance. Chacun d'eux est un petit roman potentiel, mais une moitié, celle qui m'importerait le plus, fait généralement défaut.

Découvrir un dossier, après des négociations parfois laborieuses, c'est souvent être déçu. Le nombre de documents ne renseigne qu'à peine, car il peut cacher des pièces banales : invitations, cartes de vœux, rendez-vous déplacés, remerciements de pure forme pour les livres reçus. Même entre deux amis, les vrais échanges sont rares : tant de choses ont pu se dire de vive voix, entre des gens qui vivaient dans la même ville, enseignaient dans les mêmes lieux, publiaient chez les mêmes éditeurs.

Le bonheur n'en est que plus grand lorsque survient un petit miracle : l'exhumation d'un document rare. Ainsi tout à l'heure, dans le dossier Pierre Nora, cette copie d'une lettre de Derrida, écrite en 1961 à propos du livre Les Français d'Algérie. Dix-neuf pages dactylographiées à simple interligne. Une critique intime, passionnée, excitante, du premier ouvrage de son ancien condisciple. Avec cette lettre, celle de 1958 à Bianco, et quelques autres à Althusser, je vois mon chapitre sur la guerre d'Algérie prendre corps et la pensée politique du jeune Derrida se révéler.

Un premier découpage possible, en trois grands blocs :

1930-1962 (avant le premier livre et l'indépendance algérienne) : formations ;

1962-1981 (l'incarcération à Prague incluse) : affirmations ;

1982-2004 : consécrations.

J'essayerai de leur trouver de meilleurs titres, le moment venu. Mais ces dates me semblent assez justes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Aix-en-Provence, 5 avril

Un message de Jean-Pierre Faye sur mon répondeur, avant que je ne parte prendre le train. Il pense avoir des choses à me dire, tient beaucoup à me rencontrer. Mais pas une fois, dans son message, il ne cite le nom de Derrida.

Goût constant et régulièrement affirmé par Derrida pour ces institutions décalées, parallèles, « à la marge », que sont à des degrés divers l'École normale supérieure, l'École des hautes études en sciences sociales, le Centre culturel de Cerisy ou l'IMEC (par opposition à des organismes dûment patentés comme la Sorbonne, l'Académie française ou la BNF). Il inventa ou contribua à inventer, avec le Collège international de philosophie et le Parlement des écrivains, deux de ces institutions paradoxales, sérieuses et fragiles à la fois. Il manqua à son bonheur d'être accueilli dans le plus prestigieux de ces lieux supposés « hors pouvoir » : le Collège de France.

Écrire la biographie sera un vrai travail – avec sa rhétorique, ses passages obligés, son appareil de références. Ces Carnets au contraire croissent presque sans effort, au gré des lectures et des rencontres : ils sont comme une récompense, mais une récompense préventive, imméritée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9 avril

Rencontre avec Étienne Balibar, dans un bel appartement donnant sur le parc Montsouris. Trois heures et demie de conversation sans que je parvienne à épuiser mes questions. Des souvenirs précis et forts, sur les années de « l'École » et celles qui suivirent la mort d'Hélène Althusser (qu'il lui arrive d'appeler « la mort de Louis »). Contrairement à beaucoup de témoins, il s'est rapproché peu à peu de l'œuvre de Derrida. Sans doute l'avait-il vaguement dédaignée au plus fort de sa période althussérienne. Et souvent, dans ses propos, c'est comme s'il tentait de faire dialoguer post mortem Althusser et Derrida.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10 avril

Journée de bout en bout derridienne.

Rencontre à demi manquée avec Marie-Claire Boons, psychanalyste, amie de Derrida et d'Henry Bauchau. Elle avait oublié notre rendez-vous, fixé plusieurs semaines auparavant, et ne peut me recevoir qu'une demi-heure. Peu de faits, peu de choses, une visible prudence. Mais deux ou trois phrases fortes que je n'oublierai pas.

Jean-Pierre Faye, quant à lui, tient beaucoup à me voir avant que je ne lise ses lettres à Derrida ; il m'a déjà laissé plusieurs messages. Je le retrouve en fin d'après-midi. Surprise : il habite l'ancien appartement d'André Gide, rue Vaneau, et les bibliothèques qui tapissent les murs de son bureau sont celles qu'avait fait placer l'auteur des Faux-Monnayeurs. Conversation feutrée, où le nom d'Heidegger revient sans cesse. Il me faut ramener mon interlocuteur vers les sujets qui me préoccupent. Finalement, Faye me raconte, en grand détail, sa version de la naissance du Collège de philosophie – dont Derrida, à l'en croire, l'aurait dépossédé. Il reste prudent dans ses attaques, affichant une sorte de sympathie blessée jusqu'à ce que sa femme, sur le pas de la porte, ne laisse éclater sa rancœur.

Je cours pour retrouver Marguerite Derrida, dans un restaurant italien de la rue Linné. Très agréable et coopérante, comme les deux autres fois. Ses souvenirs sont précis, riches en détails. En sortant, elle me dit : « J'ai l'impression de parler trop », ce que je prends plutôt pour un compliment. Cette fois, j'ai fait porter la conversation sur les premières années de leur relation, entre 1955 et 1960 – Harvard, Koléa, Le Mans –, période sur laquelle je commence à me sentir un peu à l'aise. L'anecdote sur le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mariage que m'avait racontée Abirached semble, hélas, ne pas se confirmer : dommage, elle était bien jolie.

Au passage, j'apprends l'une des raisons de l'hostilité de Michel Delorme, le patron des éditions Galilée. Il estime qu'il est trop tôt pour écrire une biographie, qu'on ne dispose pas d'un recul suffisant. Je pense qu'il se trompe et que la présence de nombreux témoins compense largement cet inconvénient. Mais je crois surtout que la dureté de Delorme à mon égard doit avoir d'autres motifs. Dont celui que le projet lui échappe totalement, à lui, l'éditeur historique de Derrida.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11 avril

Même si le travail du biographe engendre bien des heures d'austérité, ce journal tient par moments du carnet mondain. À 16 heures, j'ai rendez-vous avec Bernard-Henri Lévy, au bar de l'hôtel Montalembert. Une heure de conversation – prévue avec sa secrétaire et tenue avec précision.

Lévy essaye d'abord de me situer. Un mauvais point pour moi, d'entrée de jeu : je n'ai pas lu Comédie, qui, m'assure-t-il, propose un portrait à peine transposé de Derrida ; il considérait le livre comme un hommage, mais Derrida, qui y est évoqué comme « le Vieux Maître », ne semble pas avoir eu la même appréciation.

Dans ses souvenirs de Normale Sup comme des États généraux de la philosophie, Lévy est caustique, mais précis et crédible. Comme Sollers, il est assez habile pour mettre, provisoirement au moins, son interlocuteur de son côté.

Une photo à retrouver absolument : celle où Derrida empoigne brutalement BHL, aux États généraux de la philosophie, renouant pour quelques instants avec la saveur des bagarres de son adolescence algéroise.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

12 avril

La récente biographie de Bourdieu, par Marie-Anne Lescourret, me laisse insatisfait. Trop de topos généraux (sur la guerre d'Algérie, les origines de la sociologie, Raymond Aron…), pas assez de présence, pas assez de vie. L'analyse prend le pas sur le récit, comme si l'auteur avait hérité de la méfiance de son sujet envers « l'illusion biographique ». L'individu Bourdieu n'apparaît guère.

La monumentale biographie de Paul Valéry par Michel Jarrety, que j'attendais depuis des mois, me fait peur pour d'autres raisons. Le chronologisme semble ici presque absolu. L'objectif est d'accompagner Valéry « semaine après semaine », parfois jour après jour. Mais les lignes de force ne risquent-elles pas de s'y diluer ? et la construction de l'œuvre de se perdre dans le tout-venant du quotidien ?

J'en reste persuadé : une vie est un processus essentiellement discontinu. Plusieurs fils se déroulent de façon simultanée, ne se nouant qu'en de rares moments de crise. Tantôt historien, tantôt essayiste, tantôt romancier, le biographe doit savoir changer de ton autant que de vitesse. Son art est d'abord affaire de rythme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

14 avril

Tant de choses que l'élaboration de ce livre doit m'apprendre à moi-même avant que je ne puisse les écrire : l'histoire de l'Algérie, la pensée de Levinas, la réception de Heidegger en France, la géographie des universités américaines… Sans parler de Derrida, qui à lui seul est une sorte de continent. C'est l'une des chances de ce projet que de me conduire à des apprentissages aussi nombreux et aussi riches.

Dans un dialogue public avec Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, quelques mois avant sa mort, Derrida laisse échapper cette confidence : « Pour enchaîner sur ce que vous avez dit tous les deux sur vos papiers, moi, j'ai détruit une fois une correspondance. Avec un acharnement terrible : j'avais broyé – ça ne marchait pas ; brûlé – ça ne marchait pas… J'ai détruit une correspondance que je n'aurais pas dû détruire et je le regretterai toute ma vie. » Quelle correspondance ? Celle avec Sylviane Agacinski sans doute ? Mais parviendrai-je à le savoir de manière sûre ?

Un peu plus loin, je ne peux lire sans être ému ces réflexions mélancoliques :

> Le jour où j'ai confié ces archives à l'extérieur, ce n'est pas seulement parce que l'on me l'avait demandé […], mais c'est aussi parce que j'ai pris connaissance que mes enfants ne pourraient pas publier, s'intéresser ou se charger de ces archives. J'ai compris qu'à la maison, ça ne… – comment dire sans accuser personne ? J'ai compris que tout cela serait peut-être bien gardé au sens de la sécurité matérielle, mais qu'il n'y aurait, pour ainsi dire, pas de lecteurs. […] Quand je me suis aperçu – pour des raisons que j'accepte et qui sont compréhensibles – que mes fils ne pourront se passionner pour toutes ces choses, je me suis dit, à ce moment-là : il vaut mieux tout donner.

Lecture égoïste : c'est comme si Derrida m'encourageait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans mes recherches, comme si tous ces papiers m’attendaient.

Ardenne, 19 avril 2008

Un des charmes de l'IMEC, ce sont les rencontres que le lieu permet. Cette semaine, c'était Robert Paxton, le grand historien de Vichy. Une autre fois, l'éditeur des œuvres complètes de Jean Paulhan. À diverses reprises, de jeunes spécialistes de Foucault, venus d'un peu partout dans le monde. Après les documents exhumés, vient l'heure des plaisirs de la conversation.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

21 avril

Curieux message de Jean Derrida, le second fils : « Je n'ai sûrement pas grand-chose à vous apprendre », m'écrit-il. Mais il est d'accord pour me rencontrer.

23 avril

Je me décide à envoyer un courriel et une lettre à Sylviane Agacinski, à l'EHESS. Me répondra-t-elle ?

25 avril

Je lis Comédie de Bernard-Henri Lévy. Mais j'y trouve moins de choses sur Derrida qu'il ne me l'avait laissé entendre. Et beaucoup sur Lévy lui-même. Tout le livre est un monologue intérieur, à Tanger, juste avant un rendez-vous avec « le Vieux Maître ». Finalement, la rencontre n'a pas lieu.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Saint-Hippolyte-de-Caton, 26 avril

Quelques journées de semi-vacances, dans le Gard. Je parcours plus que je ne lis l'énorme Cahier de L'Herne consacré à Derrida : plus de six cents pages très compactes, mais riches en documents et textes inédits. Les noms des contributeurs sont ceux que l'on retrouve un peu partout au sommaire des autres colloques. On reste ici en famille.

(Une chose me frappe : beaucoup de ceux que je rencontre, même parmi les plus proches, se plaignent des disciples et des admirateurs. Les « derridiens », au sens péjoratif du terme, ce sont toujours les autres.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Saint-Hippolyte-de-Caton, 30 avril

Une « fin de non-recevoir », tout aussi explicite que celle de Michel Delorme, vient de m'être exprimée par Lucette Finas. Elle pense que ses lettres n'ont « pas d'intérêt public » et me renvoie à Catherine Malabou, sans doute la personne « qui connaît le mieux la philosophie de Derrida », comme si c'était mon problème.

Ce refus est agaçant, mais sans doute pas très grave. D'autres, comme Jacques Bouveresse, Jacques-Alain Miller et Jean Ristat, ne m'ont pas répondu à ce jour ; je tenterai de les relancer. Beaucoup resteront introuvables. Je ne lirai pas toutes les lettres, ne rencontrerai pas tous les témoins. Une biographie se construit aussi à partir des obstacles et des refus.

Je réponds à Lucette Finas, en lui demandant tout de même un rendez-vous. Quant à Catherine Malabou, je comptais de toute manière prendre contact avec elle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

12 mai

Rencontre avec Jean Derrida, le fils cadet, dans un café de la place Gambetta. Deux heures de conversation cordiale, mais dans une constante retenue. Peut-être est-ce moi qui n'arrive pas à le mettre assez en confiance, à lui donner réellement envie de parler. L'angoisse sur laquelle il revient plusieurs fois à propos de son père, il en a manifestement hérité. Ce genre de témoin est pour moi le plus difficile.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

14 mai

Déjeuner avec Bernard Pautrat, au pub Gay-Lussac, à deux pas de l'École normale supérieure où s'est déroulée toute sa carrière. Nous avons un ami commun – Raoul Ruiz – ce qui facilite le premier contact. Il est agréable, chaleureux, ne craint pas d'être direct.

Longtemps proche de Derrida – il fut sans doute « le premier derridien » –, Pautrat s'est peu à peu éloigné à partir de 1972. Il dit avoir mal supporté la soudaine abondance de photos après des années de refus intransigeant, la participation de Derrida aux colloques qui lui étaient consacrés, l'emprise sur les disciples et l'encouragement au mimétisme.

Pautrat se définit lui-même comme un grand sceptique, y compris par rapport à la philosophie et plus encore à l'idée de « faire carrière ». Il le dit sans amertume, me semble-t-il. Il assure avoir compris très tôt ce qu'il fallait faire pour devenir célèbre : inventer deux ou trois concepts « zarbi » et les « seriner » le reste de sa vie. Cela ne l'intéressait pas de « prendre son essor », comme Derrida le lui avait conseillé. Il préférait continuer à creuser L'Éthique de Spinoza, année après année, avec ses étudiants de la rue d'Ulm.

Nous nous quittons trop vite, en nous promettant de nous revoir bientôt, dans les murs de l'École.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 16 mai

Un courriel de Pautrat à propos de Daniel Agacinski, qu'il a eu comme étudiant. Il a eu confirmation que Daniel avait bien été reconnu par Derrida, mais ignore en quelle année. Il m'engage vivement à ne pas essayer de rencontrer le jeune homme.

Idée de fiction : un chercheur qui fouillerait méthodiquement les archives d'un auteur pour les épurer, essayant d'enlever discrètement toutes les pièces compromettantes pour protéger l'image future de son grand homme. Ce « nettoyage » serait le seul véritable enjeu de sa recherche.

Parmi les perles que je découvre dans les cartons de l'IMEC : d'innombrables entretiens donnés à l'étranger et restés inédits en France. Comme cette longue interview sur Althusser dont m'avait parlé Balibar : une cinquantaine de pages, transcrites par Derrida lui-même, riches en précisions sur la vie à l'ENS, la pression stalinienne au moment de ses études, le dogmatisme du premier cercle althussérien…

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, Derrida est très loin d'avoir rassemblé en volume tout ce qu'il a écrit. L'œuvre est immense, vertigineuse. Il me sera techniquement impossible d'en faire le tour.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

23 mai

Jean Bellemin-Noël au restaurant Les Éditeurs, près de l'Odéon. Un vieux monsieur charmant et en pleine forme. Mémoire précise et colorée, un peu comme son ami Genette. Les détails lui reviennent petit à petit, amenés par le mouvement de la conversation. Pour les années de khâgne, c'est mon témoin le plus précieux à ce jour. Même si la vie l'a éloigné de Derrida, je ne sens chez lui aucune amertume.

Petite frustration : Marguerite et ses fils ne souhaitent pas que je lise le poème de jeunesse de Derrida conservé par Bellemin-Noël.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

25 mai

L’intérêt d’une biographie commence souvent là où s’arrête celui d’une autobiographie. Barthes le disait : l’enfance est une matière parfaite pour un livre d’écrivain. L’autobiographie défie l’information objective et ne vaut que si elle parvient à restituer les sensations les plus intimes et les plus fragiles. Avec « l’âge d’homme » commence vraiment le travail du biographe.

Pour l’enfance et la jeunesse de Rousseau, rien ne vaudra jamais Les Confessions. Pour la suite de sa vie, un autre regard prend son sens.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

26 mai

Un courriel de Sylviane Agacinski, plus d'un mois après celui que je lui avais envoyé. Elle se dit désolée de ne pouvoir me répondre de façon positive, mais ne souhaite pas parler de Jacques Derrida ni de sa propre vie. Si ce n'est pas vraiment une surprise, c'est une indéniable déception.

Je la relance aussitôt, en écrivant que je comprends son désir de discrétion et le partage dans une large mesure : c'est une biographie intellectuelle que je prépare, le portrait d'une œuvre, d'une pensée et d'un homme ; je ne souhaite blesser personne, ni mettre sur la place publique ce qui doit rester privé. Mais d'un autre côté, il serait impensable qu'elle soit absente d'une biographie de 500 pages, alors qu'elle est citée jusque dans la page Derrida de Wikipédia, et en bien d'autres lieux. Et il serait désolant que je n'évoque ce qui la concerne que sur la foi de rumeurs ou de témoignages indirects.

J'attends – sans trop d'espoir.

Il faudrait que je fasse la liste de tous ceux qui ne m'ont pas répondu. Lettres égarées ou oubliées, long voyage, maladie, paresse, mauvaise volonté ou franche hostilité : comment savoir ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

28 mai

Max Genève au bar de l'Holiday Inn, place de la République. Dans nos parcours, beaucoup de choses nous rapprochent, même s'il doit avoir une douzaine d'années de plus que moi. C'est un ancien khâgneux, un intellectuel passé à la fiction, un professionnel des lettres s'étant essayé aux genres les plus divers. Ses liens avec Derrida, sans être très proches, se sont maintenus jusqu'au bout.

Marguerite m'avait parlé du livre de souvenirs que vient d'écrire Genève, Qui a peur de Derrida ?, à paraître cet automne. Il promet de me l'envoyer très vite.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 mai

Prévu de longue date, le rendez-vous avec Julia Kristeva est malheureusement bâclé. Elle me reçoit dans son bureau du nouveau site universitaire DenisDiderot, après m'avoir fait patienter trois-quarts d'heure dans le couloir. D'autres attendent leur tour, comme chez le dentiste. Sa secrétaire est présente dans la pièce. Tout cela ne favorise pas une rencontre comme je les aime.

De toute façon, Kristeva ne s'engage guère. Elle parle surtout de Sollers, de la fascination que Derrida aurait éprouvée pour lui. Mais elle s'exprime rapidement et a le sens de la formule : c'est la première fois que je regrette de ne pas avoir mon enregistreur.

Même si elle s'en défend, Kristeva ne semble avoir aucune sympathie pour Derrida ; elle élude mes questions sur le « Saïda » des Samouraïs, comme si le portrait qu'elle y trace du philosophe de la « condestruction » n'avait rien de négatif. Proust, dit-elle, faisait un peu la même chose…

Je continue avec Dominique Dhombres dans son bureau du Monde, boulevard Blanqui. Normalien promotion 67, ancien mao devenu chroniqueur télévisuel. « Les pieds sur le bureau, ça ne vous ennuie pas ? Ce n'est pas que je sois américanophile, mais… »

Il est petit, vif, amusant, plutôt chaleureux. Il « l'aimait bien », Derrida, même s'il semble un peu surpris qu'on lui consacre une biographie. Quelques nouveaux détails sur mai 68, l'ambiance de l'ENS à cette époque, les relations entre Althusser et Derrida. Il a retrouvé le philosophe beaucoup plus tard, pour quelques interviews, et parle de ses rapports compliqués avec les journalistes, en général, et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ceux du Monde, en particulier.

À la fin du rendez-vous, il me remercie, comme plusieurs l'ont fait avant lui : « Ça m'a fait plaisir de parler de Derrida. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

30 mai

Une succession ininterrompue de rendez-vous.

Jean-Joseph Goux au Nemours, près de la Comédie-Française. Sympathique et précis. C'est un bon témoin des années Tel Quel, mais il m'apporte aussi un éclairage intéressant sur le Derrida américain. Lui-même enseigne aux États-Unis depuis 1979. Goux fait partie de ceux dont Derrida a soutenu la carrière, à coups de lettres de recommandation chaleureuses. Mais il est aussi l'un de ceux qui, souterrainement, a pesé sur l'évolution derridienne. Le « phallogocentrisme » doit sans doute quelque chose aux concepts proposés dans le premier livre de Goux, Économie et Symbolique.

J'enchaîne avec Pierre Alféri, le fils aîné. Déjeuner place de la République, au restaurant terne et tranquille de l'hôtel Holiday Inn. Le contact est facile, détendu, presque amical. Peu de surprises, mais de précieuses confirmations. Il évoque la maladie et les derniers jours avec beaucoup de d'émotion, une révolte intacte contre l'attitude des médecins.

Ce sont deux des rendez-vous les plus agréables et les plus intéressants que j'ai eus. Me voici consolé de Julia Kristeva.

En fin d'après-midi, je retrouve Mireille Calle-Gruber, connue voici plus de vingt-cinq ans, lorsque nous étions associés l'un et l'autre aux revues La Chronique des écrits en cours, puis Conséquences. Nous nous étions perdus de vue depuis longtemps. Je la retrouve physiquement presque inchangée, mais devenue derridienne de choc. Une vraie ferveur, une proximité que je ne soupçonnais pas. Elle me donne quelques informations bienvenues sur les relations entre Hélène Cixous et Derrida, l'un des « gros morceaux »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que je n’ai qu’à peine commencé à aborder. Comme pour Jean-Luc Nancy, René Major et quelques autres, je voudrais lire les textes publiés avant de prendre contact avec eux. Plus j’en saurai, plus l’entretien a de chances d’être fructueux. Pour bien faire les choses, je devrais me réserver des mois entiers de lecture. Où les trouver ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vol Paris-Los Angeles, 1er juin

Me voici en route vers l'université d'Irvine, empruntant cet avion que Derrida a dû prendre si souvent et bien décidé à profiter de cette parenthèse pour travailler intensément. Privilège qu'il a dû connaître, je voyage en première classe (grâce aux « miles » que j'ai accumulés). On ne peut rêver plus agréables conditions.

Quel accueil va-t-on me réserver à la Langson Library d'Irvine, après le pénible procès qui a opposé les responsables des « Special Collections » à la famille de Jacques Derrida, peu après la mort du philosophe ?

À 21 ans, étudiant de Roland Barthes, si j'avais choisi de consacrer mon mémoire aux Bijoux de la Castafiore, c'était notamment pour échapper aux recherches bibliographiques et au travail en bibliothèque : les publications sur Hergé étaient alors rarissimes. Trente ans plus tard, sans que rien ne m'y oblige, je me suis lancé dans ce Derrida plus « paperassier » que tous mes projets précédents. Mais je le fais sans déplaisir, et même avec enthousiasme. L'érudition, la patience, la maniaquerie quelquefois imposées par ce projet biographique ne m'ont pas rebuté jusqu'à ce jour. Peut-être parce ce qu'elles se mêlent au matériau vivant des rencontres. Mais sans doute aussi parce que le goût de la recherche historique et de la précision documentaire fait réellement partie de moi, au même titre que celui de l'invention fictionnelle. J'aime la solitude assidue du chercheur presque autant que l'effervescence d'un tournage. Entre ces mondes, ces rythmes, ces humeurs, je n'ai jamais voulu choisir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'archive et la rencontre : pour qu'un projet biographique m'enchante, il me faut ces deux dimensions. Les papiers seuls sont trop froids, les rencontres seules trop trompeuses. Mais comme ils ont tort, ceux qui ne croient qu'aux traces écrites, aux documents objectifs, aux faits dans ce qu'ils ont de tangible. Je le sens bien lorsque je rencontre les témoins après avoir lu leur correspondance : combien de détails (et parfois davantage) me seraient restés opaques sans une conversation in vivo.

Voici ce qu'il faudrait avoir lu pour écrire cette biographie :

1. Les ouvrages publiés de Derrida : quatre-vingts volumes environ ;
2. Les textes non recueillis en livre – conférences, tables rondes, articles, interventions, manifestes, entretiens – parus à gauche et à droite, en français et en d'autres langues ;
3. Les travaux de Derrida comme étudiant, les notes préparatoires pour des cours, et surtout les quarante-trois années de séminaires inédits ;
4. Les auteurs qu'il a commentés, de Platon à Jean-Luc Nancy, de Rousseau à Hélène Cixous ;
5. La littérature secondaire parue à son propos : ouvrages, articles, numéros spéciaux de revues, colloques ; les polémiques auxquelles il a été associé ;
6. Les articles de presse qui lui ont été consacrés, en France et ailleurs (pour ce point comme pour le précédent, il me faudra me restreindre à ce qui est paru en français, en anglais et à la rigueur en allemand) ;
7. Les correspondances reçues par Derrida et conservées à l'IMEC (dans la limite des autorisations individuelles que j'obtiendrai) ;
8. Les lettres envoyées par Derrida lui-même (dans les limites, plus rudes encore, de ce qu'il me sera possible de retrouver et de consulter) ;
9. Les ouvrages contextuels susceptibles d'éclairer son

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

parcours : biographies de proches (Bourdieu, Foucault, Ricœur…), travaux historiques (la guerre d'Algérie), études susceptibles d'éclairer un événement ou une période (la réception d'Heidegger en France, l'histoire de Tel Quel…).

J'en oublie sans doute.

De cette liste, on peut rire – ou se désespérer.

Fantasme borgésien, analogue à celui de la carte aussi vaste que le territoire : une vie tout entière consacrée à la biographie d'un autre. Mais ce n'est pas une pure fiction : certains spécialistes ont fonctionné de cette manière, comme Leon Edel pour Henry James, Henry-Louis de La Grange pour Mahler ou Michel Jarrety pour Paul Valéry.

Ce livre sera fait de mes ruses tout autant que de mon savoir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Irvine, après-midi du 1er juin

Arrivée à Irvine, où je vais rester dix jours. Je ne loge pas sur le campus, comme j'avais d'abord imaginé de le faire (cela s'annonçait compliqué), mais à quelques kilomètres, à côté de l'aéroport d'Orange County. Malgré sa piscine, le motel rappelle vaguement celui de Psychose et est secoué régulièrement par le bruit des avions. Il aura fallu Derrida pour me conduire ici, dans ce lieu improbable et peu exaltant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Irvine, 2 juin

Réveil plus que matinal, décalage horaire oblige. J'envoie un nouveau message à Sylviane Agacinski. Je prends acte du fait qu'elle ne veut pas me rencontrer, mais je lui pose une série de questions factuelles pour m'aider à éviter les approximations.

Me répondra-t-elle ? Rien n'est moins sûr.

Premier jour de recherche à Irvine. Ambiance détendue sur le vaste campus, verdoyant, ensoleillé, parfaitement entretenu. Population réellement multiethnique. Beaucoup d'Asiatiques venus d'un peu partout.

Les archives Derrida font partie des « Special Collections », au dernier étage de la Langson Library. C'est une petite salle plutôt austère, presque vide, qui n'a plus grand-chose de californien. Les règles de consultation, clairement posées, ne sont guère différentes de celles de l'IMEC. La présentation des dossiers dans les boîtes est juste un peu plus systématique.

Je commence par les travaux de Derrida comme étudiant et m'amuse des appréciations dont ses dissertations ont fait l'objet. Les critiques qu'il allait subir toute sa vie lui furent adressées d'emblée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Irvine, 3 juin

Les conditions de travail sont idéales. J'avance plus vite que je ne l'avais imaginé. J'ai déjà parcouru quatre lourdes boîtes, correspondant aux travaux d'étudiant et aux notes pour les premiers cours. J'attaque les manuscrits en commençant par ceux de Glas (le peu qu'il y en a ici), de La Carte postale et de Circonfession. Dans la plupart des cas, le manuscrit ne m'apprend que peu de choses. Mais dans la boîte contenant Circonfession, je tombe sur les photocopies d'une série de pages de carnets, datant de décembre 1976. C'est comme une auto-analyse, une matière hautement intime et pourtant publique, puisque Derrida évoque ces carnets et en cite quelques extraits dans le livre rédigé treize ans plus tard.

Des pages et des pages de notes autobiographiques fortes et souvent émouvantes, qui justifieraient à elles seules le voyage jusqu'ici. Un passage me retient, comme s'il m'était personnellement adressé : « Qui lirait ces notes sans me connaître, sans avoir tout lu et tout compris de ce que j'ai écrit ailleurs, y resterait sourd et aveugle, alors qu'il aurait enfin l'impression de comprendre facilement. »

Je ne peux m'attarder sur chaque dossier, chaque manuscrit. Je suis comme un chercheur d'or qui voudrait aller droit aux pépites enfouies dans le limon de la rivière. Je traque les curiosités, les trésors cachés : comme ces réponses au « questionnaire de Proust », dans un entretien refusé pour El Pais.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Irvine, 4 juin

Journées de travail assidu. Un esprit de sérieux dont je ne me serais pas cru capable. Toutes ces boîtes d'archives que l'on voit dans le film Derrida, je parviendrai sans doute à les parcourir pendant mon séjour. Ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que j'en aurai lu le contenu. Mais j'aurai vu, au moins, toutes les versions des manuscrits ici rassemblés.

De nombreuses boîtes peuvent ne rien me révéler : ce sont les versions successives du même texte qui s'y empilent. Mais quelques-unes abritent des dossiers inconnus et parfois passionnants. Jamais, ni sur Valéry, ni sur Nadar, ni même sur Hergé, je ne serai allé aussi loin dans les recherches. Ce qui ne veut pas dire que je deviendrai incollable. Une telle idée, d'ailleurs, serait bien peu derridienne : du reste, il y en aura toujours.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Irvine, 5 juin

Plongée un peu décevante dans les archives de l'œuvre publiée, jusqu'au début des années 1990. Les petites fiches et les supports hétéroclites sur lesquels Derrida note bouts d'idées et points de repère, de manière à peu près illisible comme chaque fois qu'il n'écrit que pour lui. Les versions successives fortement corrigées, manuscrites les premières années, puis dactylographiées et, finalement, sorties du traitement de texte. Les jeux d'épreuves. C'est une matière qui serait passionnante pour beaucoup de chercheurs, mais ne l'est guère pour le biographe que je suis.

Grande excitation électorale : les primaires touchent à leur fin. À la télévision, longues retransmissions des discours d'Obama. Cette Amérique-là, Derrida aurait été heureux de la connaître. À sa façon, il a même contribué à la rendre possible.

Le soir, en allant dîner, je lis le Foucault de Didier Eribon. Toutes les forces et quelques-unes des faiblesses d'une biographie presque sans archives. Un vrai récit, vivant, soutenu, qui ne se perd pas dans les citations et les vétilles.

L'excès de documents est mon risque. J'ai l'impression d'avoir perdu du temps, à l'IMEC, à consulter les correspondances reçues. Sauf pour les figures majeures, les amitiés les plus intenses, je ne pourrai presque rien en tirer. Tout juste peuvent-elles me servir à préciser une date, à éclairer certains détails. Pour le reste, comme le dit justement Eribon, je dois m'intéresser à ceux qui ont compté pour Derrida, « plutôt qu'à ceux pour qui il a compté ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Irvine, 6 juin

En feuilletant les dossiers, je suis frappé par la place immense qu'aura tenu le combat intellectuel dans la vie de Derrida (débat, polémique, controverse, confrontation : les nuances entre ces mots mériteraient d'être finement analysées, comme il n'aurait pas manqué de le faire).

Il me faudra établir une liste datée des grands conflits : explicites ou implicites, discrets ou publics, initiés par lui ou par d'autres. Derrida a presque toujours été en guerre contre quelqu'un ou quelque chose. Dans ces combats, il a fait preuve de talent, d'habileté, parfois de rouerie. Il y a reçu bien des coups, mais ne s'est pas privé d'en donner quelques-uns.

Curieusement, cela le rapproche des scientifiques, pour lesquels (à en croire Bruno Latour et Isabelle Stengers) le conflit est le principal moteur.

Jusqu'où peut-on anticiper dans un récit biographique ? Dans quelle mesure ce que l'on sait des développements de l'œuvre et de la vie peut-il nourrir l'évocation des années d'enfance et de jeunesse ? Didier Eribon le fait beaucoup : il ne feint pas que nous ignorions presque tout de Michel Foucault lorsque nous commençons à lire son livre. Il ne se prive d'aucun rapprochement, d'aucune anticipation. Ce parti pris se défend. Mais la thèse inverse – celle de Valéry, je crois – me séduit au moins autant : écrire comme si l'on n'en savait pas plus sur le personnage qu'il n'en savait lui-même, à chaque étape de son existence.

Je le craignais : Sylviane Agacinski m'écrit qu'elle ne peut « malheureusement pas » me faire d'autre réponse que celle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu’elle m’a déjà faite.

Irvine, 7 juin

À Laguna Beach – plage assez touristique où Derrida habitait pendant ses séjours à l'université d'Irvine –, je relis La Carte postale, tentant de retrouver dans les circonvolutions de ces vraies-fausses lettres d'amour des morceaux de son histoire avec Sylviane. Par son silence, elle transforme leur liaison en énigme – et le biographe en détective (prêt à se prendre les pieds dans le tapis).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Irvine, 9 juin

Les archives Derrida d'Irvine sont minutieusement cataloguées, mais l'inventaire s'arrête abruptement à la date du dernier dépôt. Pas la moindre allusion au reste de son œuvre : c'est comme s'il était mort au milieu des années 1990.

Trois traumas politiques chez Derrida :

– l'exclusion de l'école en 1942 ;

– la guerre d'Algérie et l'impossible coexistence entre Français et Arabes ;

– l'arrestation à Prague, fin 1981.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Irvine, 10 juin

Déjeuner avec Emily-Jane Cohen, éditrice à Stanford, qui est venue ici spécialement pour me rencontrer. Elle aimerait publier l'édition américaine de la biographie, mais Flammarion préférerait sans doute un éditeur généraliste. Elle a publié bon nombre de traductions de Derrida, mais aussi de Stiegler, Nancy, Marion et quelques autres. Dans les presses universitaires américaines, selon elle, tout le monde essaye de deviner quelle sera la grande figure qui prendra le relais, sans savoir si ce nouveau maître-penseur viendra de France, du Brésil ou de Chine.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Irvine, 11 juin

Dernier jour à la Langson Library. Je visionne rapidement, sur une vidéocassette pourrie, le film Ghost Dance de Ken McMullen. Derrida y « joue » dans deux scènes, aux côtés de Pascale Ogier.

Elle lui demande s'il croit aux fantômes. Il répond : « Je ne sais pas, c'est une question difficile… Est-ce qu'on demande d'abord à un fantôme s'il croit aux fantômes ? Le fantôme, c'est moi… […] Je laisse un fantôme ventriloquer à ma place. […] Le cinéma, c'est un art de laisser revenir les fantômes. […] Je crois que l'avenir est aux fantômes, que la technologie décuple le pouvoir des fantômes. » Il évoque celui de Marx, de Freud, de Kafka… et celui de Pascale Ogier. « Je ne sais pas si je crois ou si je ne crois pas aux fantômes, mais je dis : Vive les fantômes ! Et vous, est-ce que vous y croyez. » Elle répond d'une voix atone : « Oui, maintenant, oui. »

La jeune actrice disparaîtra l'année suivante, ce qui donne au film et à ce dialogue une tonalité étrange, qui frappera beaucoup Derrida.

Et voici que m'arrive à mon tour un incident troublant. Au moment même où je veux enregistrer ces quelques lignes, mon petit Macintosh se bloque, effaçant ce document. Après avoir rallumé, je parviens avec peine à récupérer une sauvegarde automatique, qui porte un autre titre : un fantôme en quelque sorte.

Alors que je croyais en avoir fini avec ma traversée des archives d'Irvine, je découvre l'existence d'une série de dossiers qui ne figuraient pas dans mon inventaire. Dont quatre boîtes consacrées à l'affaire Paul de Man, ce scandale qui éclata quatre ans après sa mort, avec la découverte

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d’articles de jeunesse parus dans la presse belge sous l’Occupation. C’est une affaire dont j’avais sous-estimé l’ampleur et le retentissement aux États-Unis, bien au-delà des cercles académiques.

Deux traits de Derrida me semblent expliquer largement son attitude en cette occasion : une sensibilité exacerbée à l’injustice, une fidélité presque inconditionnelle à l’ami.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vol Los Angeles-Paris, 11 juin

À l'aéroport, juste avant le départ, un message de Sophie Berlin génère un petit stress. François Dosse, biographe de Paul Ricœur et Deleuze-Guattari, aurait demandé des informations sur mon projet à Marguerite Derrida, avant de s'enquérir de la date de sortie auprès de Flammarion. Voudrait-il se lancer lui aussi dans une biographie de Derrida ? Voilà qui ne m'arrangerait pas, car cela m'obligerait à forcer l'allure. Pour moi, l'automne 2010 reste la meilleure date de sortie possible. Cela me laisserait presque deux années de travail : un an pour finir les recherches et un an pour écrire.

Les quatre témoignages que j'ai recueillis à Irvine – ceux de David Carroll, d'Ellen Burt, de Stephen Barker et d'Andrzej Warminski – se recoupent de manière étonnante. Ces quatre collègues, qui commencèrent tous par être ses étudiants, parlent de lui avec chaleur et bienveillance, et dressent un portrait assez similaire de Derrida, dans ce petit monde où il avait ses habitudes et où il se sentait bien.

Il me faudrait encore rencontrer Peggy Kamuf, l'une de ses proches amies et disciples en Californie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Paris, 13 juin

Pour la première fois depuis plus de trente ans, je remets les pieds au lycée Louis-le-Grand (les lieux sont moins sévères et sombres que dans mon souvenir).

Après plusieurs échanges de courrier, j'ai obtenu de pouvoir consulter les archives concernant Derrida. Il n'y a rien à propos de l'internat, aucune correspondance familiale. Mais les bulletins des trois années de khâgne contiennent des appréciations globalement positives et quelquefois savoureuses. Je retrouve aussi deux photos de classe : sur la première, l'année de son arrivée, il a le teint d'un vrai petit pied-noir. Sur la seconde, deux ans plus tard, il ressemble à un Parisien.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Toulouse, 14 juin

Au « Marathon des Mots », belle lecture du Monolinguisme de l'autre par Daniel Mesguisch. Ce livre trop méconnu est une des plus belles réussites du Derrida tardif. Mais cette longue méditation, autobiographique, éthique et politique, me rend aussi la tâche difficile pour les questions qu'elle évoque : l'identité franco-judéo-maghrébine, l'impossible langue maternelle, etc. Dans la partie sur l'enfance, je dois me garder de simplement redire ce que Derrida en dit lui-même. Car cette auto-analyse tardive, si passionnante soit-elle, ne peut devenir la seule parole autorisée, la vérité définitive sur sa jeunesse, son lien à l'Algérie et à la langue française. Il me faudra parvenir à raconter son enfance hors de la glose qu'elle a suscitée. Il me faudra revenir en deçà de ce discours si séduisant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

18 juin

Nouveau rendez-vous avec Bernard Pautrat. L'IMEC lui a envoyé des copies de ses lettres à Derrida. Naturellement, elles sont plus nombreuses et plus riches que dans son souvenir. Il accepte de me les confier. Je ramène la conversation vers Sylviane et Daniel, mais n'obtiens pas d'informations nouvelles.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 20 juin

Retour à l'Abbaye d'Ardenne, assez désertée ces jours-ci. Pendant plusieurs heures, je suis le seul lecteur dans la nef : impression un peu étrange.

J'ai présumé de mes possibilités en commandant les dossiers. Je n'ouvrirai pas cette fois-ci l'énorme boîte avec les lettres de Paule Thévenin. Celles de Paul de Man me retiennent longtemps. Voici un dossier que je commence à maîtriser, tout comme ceux qui concernent Althusser et Tel Quel. Ce sont comme ces petits fragments presque achevés que l'on aperçoit chez les faiseurs de puzzles : un morceau de paysage, une partie de visage et de corps qui flottent au milieu d'un grand vide.

Dans un puzzle terminé, la moindre pièce manquante saute aux yeux. Dans une biographie, il faut savoir masquer les trous. Tout le monde le fait, de manière plus ou moins habile.

Dans une lettre, Max Genève parle de Derrida comme du philosophe « le plus inventif de son époque ». Inventif, inventeur : ces mots simples me semblent parmi les plus justes pour définir l'apport derridien. Il fut inventeur de concepts (ce que Deleuze et Guattari considéraient comme la première tâche de la philosophie), mais aussi de styles et de formes, de genres et de tons jusqu'alors à peu près inconnus. Il fut un « Ouvroir de philosophie potentielle » à lui tout seul. Un créateur. Un artiste en somme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

21 juin

Agréable dîner chez Max Genève et sa femme, en compagnie de Peggy Kamuf. J'apprends qu'elle est arrivée de Los Angeles le 12 juin, dans le même avion que moi ! Elle a découvert l'œuvre de Derrida en 1970, alors qu'aucun de ses livres n'était encore traduit en anglais. Elle fait partie de ceux dont Derrida a changé la vie. Nous convenons de nous revoir très vite.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

24 juin

Longue conversation avec Michel Lisse, sur une terrasse ensoleillée de Louvain-la-Neuve. Il est rond, jovial, chaleureux, et me raconte vingt ans d'une « relation sans ombres ». Ni jargon ni mimétisme : à première vue au moins, aucun des défauts habituels des disciples. Il semble sincèrement disposé à m'aider. Le souvenir de Droit de regards n'y est sûrement pas pour rien : il vient de participer à un colloque consacré à cet album.

Michel Lisse m'offre son petit livre sur Derrida, édité par le ministère des Affaires étrangères. Cette présentation en forme de témoignage, au ton très personnel, est remarquable de justesse et de clarté. C'est la meilleure « introduction à Derrida » que j'aie lue à ce jour.

Possible division en quatre parties :
1930-1949 : Alger ;
1949-1963 : formations ;
1964-1983 : les années « Ulm » ;
1983-2004 : les années « EHESS ».

Autres coupures possibles : la fin de l'année 1962 (indépendance de l'Algérie et premier livre), janvier 1972 (rupture avec Tel Quel), la fin de l'année 1981 (l'arrestation à Prague).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

26 juin

Peggy Kamuf au café Les Éditeurs. Deux heures de discussion soutenue, dont la moitié sur des questions philosophiques. Mes hypothèses sur l'œuvre sont de mieux en mieux reçues, ce qui me rassure. Il faut pourtant que je prenne garde à ne pas devenir un « derridien » : ma distance est aussi ma force.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 juin

Message de Sophie Berlin. Septembre 2010 semble acquis pour la sortie du livre. Ce qui devrait me laisser jusqu'au mois d'avril ou de mai de la même année pour la remise du manuscrit. Près de deux ans – encore, à peine – à vivre avec Derrida.

Tom Bishop au bar du Lutetia. Mon premier rendez-vous en ce lieu voisin de l'EHESS et que Derrida appréciait – ce qui lui valait certaines moqueries.

Dans mon approche du Derrida américain, je ne dois pas négliger la côte est, et particulièrement New York University. Il s'y est rendu chaque automne, pendant de très nombreuses années. Un témoin privilégié, selon Tom Bishop, c'est Avital Ronell.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

28 juin

Une grosse enveloppe venue des États-Unis. Patricia de Man m'a fait une copie de toutes les lettres de Derrida à son père. Un coup d'œil rapide suffit à en confirmer la richesse. C'est une de mes plus belles trouvailles à ce jour. Manifestement, la fille de Paul de Man me fait confiance : mon nom belge n'y est pas pour rien, tout comme le fait que j'aie écrit sur Hergé qui, comme de Man, publia dans Le Soir volé pendant la guerre.

Déjeuner et après-midi à Ris-Orangis, avec Marguerite. J'avais pensé regarder des photos, mais la conversation est continue, cinq heures durant. Longue évocation émue de la maladie et des derniers moments.

En me reconduisant à la gare, elle dit, une nouvelle fois, qu'elle a toujours un peu « honte » de tant parler. Et j'évoque ma joie de travailler à cette biographie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 juin

Accès d'angoisse à la Derrida : je me rends compte que je n'ai transcrit pratiquement aucune des interviews réalisées depuis six mois. Tout tient dans quelques carnets. Pendant nos vacances en Thaïlande et au Cambodge, il faut absolument que je les laisse en lieu sûr. Puis que je m'empresse de mettre au net cette matière plus que précieuse : irremplaçable.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 juillet

Plusieurs raisons de privilégier l'année 1983 comme coupure : c'est celle, à la fois, du passage de la rue d'Ulm à l'École des hautes études en sciences sociales, de la mise en place du Collège international de philosophie et de l'arrivée véritable – de l'installation définitive, pourrait-on dire – aux éditions Galilée. Dans chacun de ces lieux, Derrida va pouvoir désormais être pleinement lui-même, « faire du Derrida » sans subir de contrainte extérieure.

Peut-être n'y a-t-il que trois temps, que l'on pourrait nommer comme suit :

1930-1962 : formations ;
1963-1983 : déconstructions ;
1984-2004 : affirmations.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vol Abu Dhabi-Bangkok, 7 juillet

En lisant Le Pari biographique de François Dosse :

S'il me fallait choisir entre les archives et les témoins – choix cruel –, je choisirais les archives. Car, paradoxalement, ce sont elles qui sont le plus près de la vie. Elles la donnent à lire au présent, là où le témoin ne peut s'empêcher de reconstruire.

François Dosse cite des « Instructions concernant ma biographie » de Bergson pour le moins radicales : « Inutile de mentionner ma famille : cela ne concerne personne. Dire que je suis né à Paris, rue Lamartine. [...] Insister toujours sur le fait que j'ai toujours demandé qu'on ne s'occupe pas de ma vie, qu'on ne s'occupe que de mes travaux. J'ai invariablement soutenu que la vie d'un philosophe ne jette aucune lumière sur sa doctrine, et ne regarde pas le public. »

Chez chaque biographe, il reste sans doute, ne serait-ce que sur un mode nostalgique, quelque chose du projet totalisant de Sartre dans ses ouvrages sur Genet et Flaubert : tout savoir, tout comprendre, enfermer en un livre la vérité d'un homme. On peut se persuader de la vanité de ce désir, de son caractère insupportable, il n'en persiste pas moins. « L'illusion biographique » dénoncée par Bourdieu opère d'abord pour le biographe. Car sans ce fantasme, démonté par Derrida à propos du Saint Genet, la recherche, souvent, paraîtrait bien vaine.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Koh Chang, 9 juillet

« Ce livre traite d'un homme et ne parle de son temps que dans la mesure où il permet de l'éclairer », écrivait Jacques Le Goff à propos de son Saint Louis. Un programme auquel on ne peut que souscrire et que peu de biographes parviennent pourtant à tenir. Trouver la juste présence de l'arrière-plan dans le portrait : c'est l'un des défis techniques les plus difficiles.

Je ne sais comment on écrira la biographie de Derrida dans trente ou soixante ans. D'autres sources seront sûrement devenues accessibles ; et le recul aura fait son œuvre, modifiant en profondeur la perspective. Ce qui est sûr, c'est que les témoins essentiels auront disparu. Ma contemporanéité est donc aussi ma matière, ma chance, mon sujet.

(J'écrivais presque le contraire voici deux jours, et je le pense avec autant de force et de sincérité.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Koh Chang, 10 juillet

Beaucoup de biographes sont confrontés aux difficultés du manque : trop peu de sources disponibles. Dans le cas de Derrida, le problème est celui de la surabondance : ampleur de l'œuvre, immensité des archives, nombre des témoins accessibles. De tous côtés, le vertige de l'excès.

1942 : Jackie, 12 ans, est chassé de l'école. « Tes parents t'expliqueront », lui dit-on. Mais ils n'expliqueront rien du tout : l'événement les laisse sans voix, comme la plupart des Juifs d'Algérie. Derrida, beaucoup plus tard, tentera sans fin de s'expliquer. S'expliquer avec la judéité et ces non-dits que sont les deux frères morts, le prénom caché donné à la circoncision, etc. Le secret sera l'un de ses sujets majeurs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Koh Chang, 11 juillet

Trois grandes figures de la biographie intellectuelle, inlassablement interrogées ces dernières années : Ludwig Wittgenstein, Walter Benjamin, Hannah Arendt. Quels éléments donnent à la vie d'un grand penseur un caractère quasi mythique ? La radicalité des ruptures dans le cas de Wittgenstein. L'errance sans fin et le suicide à Port-Bou pour Benjamin. Pour Hannah Arendt, c'est déjà plus difficile à définir : la féminité y est pour beaucoup, tout comme l'improbable liaison avec Heidegger.

Que faudrait-il pour que Derrida vienne s'inscrire dans cette liste ? Sans doute lui manque-t-il, comme à beaucoup d'auteurs français (Althusser mis à part), cette vraie dimension tragique qui transforme une vie en destin. Il y a chez lui, dans son âge mûr en tout cas, quelque chose de trop installé. Si réels soient-ils, les risques qu'il a pris restent mesurés ; ils ne mettent pas en danger l'être tout entier. Jamais Derrida ne cesse d'être un professeur, un auteur, un père de famille (la paternité éloigne du mythe : on n'imagine pas Wittgenstein ou Benjamin avec des enfants – et de ne pas en avoir eu donne au parcours de Sartre une allure de liberté).

Les éléments mythiques ne manquent pourtant pas dans la trajectoire de Derrida ; et le travail du biographe est aussi de proposer des images qui deviendront tableaux. Ni Wittgenstein ni Benjamin n'ont d'emblée fasciné par leur vie. Et dans un autre genre, j'ai cru dans ma jeunesse que l'existence d'Hergé était terne et tout entière vouée au travail avant de découvrir ses parts d'ombre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Sihanoukville, 16 juillet

J'entame, sur cette plage superbe et déserte, l'énorme Marcel Proust de Jean-Yves Tadié. C'est l'exemple même de la biographie-dossier. Une somme gonflée d'érudition, bourrée de dates et de références, admirable à bien des titres. Mais un livre comme celui-là ne vaut que pour les classiques les plus indiscutables, ceux dont les spécialistes veulent tout savoir, même et surtout s'ils ont déjà tout lu. Les relations de Proust avec ses proches et ses contemporains sont étudiées une à une, méthodiquement, minutieusement ; les moindres traces qu'ils laisseront dans l'œuvre sont inventoriées. Mais le personnage principal ne prend pas vraiment, comme s'il se perdait dans le décor.

Une question essentielle pour le biographe : jusqu'où va-t-il dans l'anticipation de ce que deviendra son sujet ? Il serait sans doute impossible, ou en tout cas bien artificiel, de feindre de ne rien savoir. Mais évoquer continûment, dès l'enfance et les années de formation, le destin du futur grand homme, ce serait gâter les surprises de l'évolution du personnage. L'art du romancier, ici, est presque immanquablement supérieur à celui du biographe. Car ses héros ne préexistent pas à la lecture : nous les voyons naître, grandir et mourir sous nos yeux, au fil des pages et comme en temps réel.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Siem Reap, 27 juillet

Dans ces carnets, j'écris, au présent, une histoire dont je ne connais pas la fin : après tout, je pourrais, pour l'une ou l'autre raison, ne jamais achever ma biographie de Derrida. Dans le beau livre de Daniel Mendelsohn Les Disparus, l'auteur raconte, au passé, une longue quête, sans doute presque achevée au moment où il se met à écrire : son ouvrage est composé avec des effets d'anticipation soigneusement ménagés.

Chacune de ces structures a ses mérites et ses limites. Mais je suis persuadé qu'on ne peut pas les mélanger. L'inclusion d'un nombre croissant de documents (lettres, journaux, etc.) non travaillés par le temps, dans les derniers livres des Mémoires d'outre-tombe, m'a toujours fait l'effet de pièces rapportées qui n'auraient dû prendre place que comme des annexes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

28 juillet

Retour de vacances. Dans ma boîte aux lettres, je trouve le livre de Max Genève, Qui a peur de Derrida ? Je suis impatient de le lire – comme d'ailleurs de reprendre mes recherches.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 juillet

Surprise, en commençant le livre de Max Genève, de m'y voir cité comme futur biographe de Derrida. « C'est dans l'air, n'en doutons pas […]. Bennington hésite, Roudinesco y pense, Benoît Peeters se lance. Il y a de quoi faire, la matière abonde, une montagne de biographèmes à rassembler, à ordonner. Génie et labeur, aventures et mystères, amour, passions, voyages, danger. »

C'est presque un faire-part de naissance.

Coup de téléphone de Jean Ristat à qui j'avais écrit voici plus de trois mois et dont j'étais inquiet d'être sans nouvelles. Son ton est très amical. Manifestement, Derrida a beaucoup compté pour lui. Nous convenons de nous rencontrer avant la fin août.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2 août

J’achève avec plaisir la lecture du livre de Max Genève. Mais c’est un portrait amical, nullement le pamphlet annoncé par l’éditeur.

7 août, train vers Caen

Une raison supplémentaire de privilégier l'année 1983 comme marquant une coupure : le 21 décembre de cette année-là meurt Paul de Man. Les conséquences de cette disparition seront très importantes pour Derrida.

Pourrai-je me dispenser d'analyser, dans ce journal, les deux temps les plus forts de ma relation personnelle avec Derrida : l'époque de Droit de regards d'abord (moment de la plus grande proximité), celle de « l'affaire Renaud Camus » ensuite (moment de la plus grande distance) ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 8 août

Paule Thévenin, Roger Laporte : deux énormes dossiers de lettres, qui m'ont demandé de nombreuses démarches avant de pouvoir les consulter. J'en attendais beaucoup ; j'y trouve peu de choses. La biographie est aussi un exercice de patience, où les mauvaises surprises sont plus fréquentes que les bonnes.

« Les philosophes ignorent que ne survivent des philosophies que la voix qui s'y fait entendre », écrivait Nietzsche (cité dans Le Monde de ce jour).

Voici bien une chose que Derrida percevait. Peu de voix aussi reconnaissables que la sienne.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Deauville, 9 août

Prolongeant le séjour à l'IMEC par un week-end à Deauville, je lis enfin Mémoires pour Paul de Man. Il y a près de trente-quatre ans, par de froides journées de Toussaint, je lisais ici même, dans la maison familiale d'un camarade d'hypokhâgne, mon premier Derrida : De la grammatologie.

Dans la seconde partie de ces Mémoires, « Comme le bruit de la mer », Derrida fait l'impossible pour sauver quelque chose de ces malheureux articles publiés dans Le Soir sous l'occupation allemande. Il défend Paul de Man avec plus d'acharnement que je ne tentais de défendre Hergé, pour des faits presque similaires, dans Hergé, fils de Tintin. Même s'il répond ici à une campagne de presse aussi injuste qu'expéditive, Derrida va sans doute un peu trop loin.

Des années plus tard, lors de « l'affaire Camus », il n'aura pas – c'est le moins qu'on puisse dire – les mêmes scrupules et la même attention aux plus infimes détails des textes incriminés. Il ne craindra pas de commenter des citations tronquées ou déformées : quels que fussent ses torts, Renaud Camus payait aussi pour les autres, et d'abord pour Paul de Man et Heidegger.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11 août

L’amitié selon Derrida – multiple, généreuse – est aussi une amitié de la discrétion, de la retenue, d’une certaine mise à distance de l’intimité ou de l’abandon (certains de ses amis, comme Paule Thévenin et Roger Laporte, s’en plaignaient parfois). Ce n’est que post mortem que se déchaîne le lyrisme. Fidèle à ses concepts majeurs, l’amitié selon Derrida est une promesse qui ne se révèle pleinement que dans l’après-coup.

Un des traits derridiens où je me retrouve le plus facilement : une forme de pathos intellectuel, une façon de hausser le ton et de se laisser gagner par l’émotion, de s’auto-exalter à la fin d’un séminaire ou d’une conférence, comme pour laisser monter les larmes. Ce pathos est affaire de ton ; c’est un des modes privilégiés de l’éloquence.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

12 août

Je déchiffre petit à petit, avec plaisir et difficulté, les copies des lettres de Derrida que m'a envoyées Patricia de Man. C'est une correspondance d'une grande richesse, intense, souvent mélancolique. Un des vrais trésors exhumés depuis le début de mes recherches.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Train vers Valence, 14 août

Une des choses les plus frappantes dans Les Disparus dont je viens de reprendre la lecture, c'est la patience dont il faut faire preuve pour que les témoins se mettent vraiment à raconter, avec les détails qui portent. Cela ne tient pas seulement, je crois, à la gravité des faits et à la douleur qu'ils ravivent. Même un témoignage plus anodin met du temps à se dire. Les premières réponses sont comme autant de tests que le témoin fait passer à celui qui l'interroge : que sait-il déjà ? que veut-il savoir ? qu'est-il prêt à avaler ?

Lors de mes rencontres, comme Daniel Mendelsohn, je procède sans trop de méthode : pas de questionnaire préparé, juste quelques points de repère qui me permettent de voir venir. Mais les choses ne viennent pas toujours, et il m'arrive de sortir avec le sentiment que l'essentiel m'est demeuré inaccessible.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

23 août

Voici un an jour pour jour, je déjeunais avec Sophie Berlin et le projet Derrida faisait son entrée dans ma vie.

Quel long détour il m'aura fallu – trente ans tout juste entre ma licence et le début de ce livre – pour revenir à la philosophie. Peu avant le démarrage de cette biographie, comme un signe, il y eut cette habilitation à diriger des recherches, soutenue à la Sorbonne. Je ne savais pas encore que ce seraient d'abord, et pour un bon moment, mes propres recherches qu'il me faudrait diriger.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

28 août

Mauvais travail ces derniers jours. Trop de petites tâches, d'interruptions, de réactions aux courriels, de recherches oiseuses sur Internet. Ce mois d'août aura été beaucoup moins fructueux que je ne l'espérais : les transcriptions des entretiens n'ont guère avancé. Et voici que la rentrée est là, avec la sortie prochaine de La Théorie du grain de sable, l'exposition qui l'accompagne, Les Impressions Nouvelles, Casterman et le reste. Comment mieux me protéger – et d'abord de moi-même ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 août

Faut-il vraiment commencer la biographie par une introduction qui la justifie et présente ses partis pris ? C'est ce que j'avais fait dans le livre sur Valéry et dans celui sur Hergé. Dois-je absolument le faire ici, alors que ces Carnets constituent déjà un immense contrepoint réflexif ? Peut-être pourrais-je plutôt démarrer par une scène forte, quasi cinématographique : celle de Derrida sur le point de mourir, apprenant que la rumeur du prix Nobel de littérature se fait de plus en plus insistante…

Mais le point de vue inverse se défend. Sans doute même s'impose-t-il : la biographie d'un philosophe est loin d'aller de soi, sur le plan théorique (les réticences furent multiples – on se souvient de celles de Bergson et Heidegger : un philosophe a-t-il une vie autre que de pensée ?) et sur le plan pratique (y a-t-il vraiment quelque chose qui mérite d'être raconté ?).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1er septembre

Lecture de la correspondance entre Derrida et Ricœur, dans le petit local des archives Paul Ricœur où Catherine Goldenstein m'accueille juste avant qu'il ne ferme pour plusieurs mois. C'est tout à la fin de leurs vies, seulement, que les deux hommes se sont réellement rapprochés.

Ce seraient des sous-titres possibles pour mon livre : « Philosophie et polémologie » ou « Les guerres de Jacques Derrida ».

Plus j'avance, plus je suis frappé par la place qu'ont tenu les conflits dans sa carrière et dans son œuvre. Il y avait chez lui le goût de discuter et de disputer, une pulsion polémique qui le poussait à affirmer sans trop de gants ce qu'il estimait devoir dire, fût-ce en s'en prenant à des interlocuteurs bien vivants et puissants (Foucault, Lévi-Strauss, Lacan, Searle et tant d'autres). La déconstruction fut donc souvent perçue comme une agression. Et Derrida fut à son tour l'objet d'attaques brutales et renouvelées, venues des bords les plus divers.

Ce n'est que très tard, quand les interventions éthico-politiques se multiplièrent, quand la disparition de beaucoup de ses proches fit de lui l'homme des plus généreux adieux de notre temps, qu'une forme d'apaisement put se manifester. Encore le Derrida de l'hospitalité et du pardon ne doit-il pas masquer l'auteur de Voyous et du « Concept » du 11 septembre. Mais il est vrai – et c'est peut-être l'essentiel – que jusque dans son dernier entretien Derrida rappelle : « Je suis en guerre avec moi-même. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 septembre

Lancer, relancer des pistes, sans se laisser décourager : Bruno Roy pour les lettres de Derrida à Roger Laporte, la veuve de Gérard Granel, Michel Monory (ami proche de Louis-le-Grand) via le site « Copains d'avant », Robert Maggiori, Jean Birnbaum. Rappeler une nouvelle fois Jean Ristat, réécrire à Jean-Luc Nancy et Geoffrey Bennington. Surtout, ne pas renoncer trop vite : des pistes d'allure secondaire peuvent s'avérer déterminantes ; les surprises peuvent venir de partout.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bruxelles, 11 septembre

Un message très aimable de Jean-Luc Nancy. Voilà un témoin essentiel qui ne me fera pas défaut.

Train Bruxelles-Paris, 12 septembre

En lisant American Philo d'Avital Ronell :

Disciple de Derrida, elle se présente comme une philosophe voyou, une punk égarée dans l'Université. Mais peut-être révèle-t-elle ainsi à quel point Derrida lui-même avait gardé (ou retrouvé) un côté voyou. Il aurait fait de l'entrisme dans les institutions pour mieux y foutre le bordel. En résistant de manière aussi obstinée à sa pensée et sa personne, l'université française ne s'y serait pas trompée. Là où Derrida faisait mine d'être policé, Avital Ronell vend la mèche.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

15 septembre

Plus de deux heures de conversation avec Heinz Wismann. Un beau visage ouvert de penseur, la parole vive et dense d'un professeur de haut vol. Aucune langue de bois, beaucoup de détails éclairants.

Quelle chance j'ai d'approcher tant de gens remarquables, par un biais aussi favorable à de véritables échanges. Ce serait un bon critère avant de s'engager dans l'écriture d'une biographie : qui me fera-t-elle rencontrer ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

19 septembre

Quand Derrida s'égare, quand il publie ce qui est, à mes yeux au moins, un livre confus et inachevé (comme Otobiographies, l'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre), j'en suis fâché et malheureux pour lui. C'est comme s'il lui avait manqué une présence complice et lucide à la fois : un éditeur, au sens le plus fort du terme.

Une coquetterie fréquente de Derrida est d'annoncer qu'il ne pourra pas traiter le sujet annoncé. Souvent, ce n'est qu'une feinte, une ruse : il veut l'aborder à sa manière, quitte à en faire tout autre chose, jouant avec la demande pour mieux la déjouer. Mais il arrive, en de rares cas, que son propos ne tienne réellement pas les promesses de son titre. Le problème est que la rhétorique employée est presque identique dans les deux cas, et que le texte manqué (ou si l'on préfère, « en roue libre ») se trouve publié comme les autres.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

20 septembre

En lisant « Le Ruban de machine à écrire » (cette incroyable glose, dans Papier Machine, où Derrida revient sur le commentaire par Paul de Man de l'épisode du « ruban volé » dans Les Confessions) :

Derrida est peut-être le premier philosophe à accueillir l'inconscient au sein même du discours philosophique. Lacan le fait aussi bien sûr, dans le discours psychanalytique, mais c'est en quelque sorte son domaine, sa partie. Derrida, lui, introduit l'inconscient au cœur d'un propos supposé rationnel. Son texte marche à l'événement de sa propre écriture ; il se laisse emporter par les métaphores, les trouvailles, les incises ; il n'encadre pas les digressions, il les laisse prendre le pouvoir sur le texte. C'est sans doute l'une des choses qui lui valut tant de haine, particulièrement en Grande-Bretagne.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

22 septembre

Rencontre avec Jean Birnbaum, l'auteur de la « dernière interview », parue dans Le Monde, puis chez Galilée. Très jeune, il avait su gagner la confiance de Derrida, qui pourtant se méfiait des journalistes. Proche pendant les dernières années, il ne fit jamais partie du premier cercle. C'est sans doute ce qui lui permet de parler de manière aussi libre. Il me raconte notamment le calamiteux « hommage » d'Alger, un an après la mort de Derrida : sous prétexte de déconstruction, il s'agissait surtout de s'en prendre à Israël et aux États-Unis ; et ceux qui se réclamaient de Derrida se targuaient aussi de leurs liens avec le négationniste Garaudy.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 23 septembre

Je venais consulter les correspondances abondantes avec Samuel Weber et Jean-Luc Nancy. Mais Mélina – qui continue peu à peu le classement – me remet d'abord un long brouillon de lettre de Derrida à Roger Pons, son professeur de français en khâgne. Elle date de l'été 1952, peu après la réussite au concours de Normale Sup. C'est d'abord une lettre de remerciements, souvent touchante. C'est surtout un récit savoureux et détaillé des oraux du concours. Un document parfaitement inattendu, une trouvaille heureuse qui valait le voyage.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Train Paris-Bruxelles, 25 septembre

Dans mon petit Macintosh portable, j'ai ouvert quantité de fichiers Derrida, rassemblés en une série de dossiers : correspondances, articles de presse, entretiens avec les témoins, livres lus… À partir de ce matériau, des articles et des ouvrages très différents pourraient s'écrire. Par exemple sur un mode thématique : Derrida et Ricœur, Derrida et Tel Quel, Derrida et l'université française. Cela me servira pour certains chapitres. Mais pour l'essentiel, je compte reclasser informations et citations de manière chronologique avant de me mettre à écrire. Le reste sera colossal, je le sais déjà. Et, pourtant, il serait vain de vouloir aller droit au but dans mes recherches. Pour être à l'aise au moment de l'écriture, il m'importe d'en savoir beaucoup plus qu'il ne faut : j'ai besoin de connaître les arrière-plans, même si je les laisse dans l'ombre, à la Rembrandt.

En bien des sens, je ne suis pas méthodique. Je n'avance pas selon un plan déterminé, du plus ancien au plus récent ou de l'essentiel aux détails. Je progresse au gré des rencontres, des voyages, des envies de lecture, des autorisations que j'obtiens, des classements qui se font à l'IMEC. J'effleure une zone, j'en creuse une autre. Je relie des points, dans un apparent désordre. Mais insensiblement la carte se complète et les zones blanches commencent à se détacher, comme autant de chantiers futurs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Fontainebleau, 28 septembre

Dans le très amusant Un tout petit monde de David Lodge (dont la version originale date de 1984), je cherche et trouve quelques allusions à Derrida, dont celle-ci :

– En Amérique, on s'est toujours intéressés davantage à Freud qu'à Marx. […]

– Et maintenant à Derrida, dit Fulvia Morgana. Tout le monde à Chicago – je viens de Chicago – lisait Derrida. La nouvelle marotte de l'Amérique en ce moment, c'est le déconstructionnisme. Pourquoi ça ?

– J'avoue que je suis moi-même un peu déconstructionniste. C'est assez excitant – le dernier frisson intellectuel qui nous reste. On a comme l'impression de scier la branche sur laquelle on se trouve.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 septembre

Catherine Malabou, au café de l'Holiday Inn. Franche, brillante, sympathique. Très proche de Derrida pendant les années 1990, elle a pris ses distances vers 2000 pour suivre son propre chemin. Elle ne cache pas un net agacement à l'égard du premier cercle derridien.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

30 septembre

De la plupart des livres de Derrida, on peut dire sans la moindre exagération qu'ils sont irrésumables. Soit à cause de la pluralité des objets dont ils traitent (pour tous les recueils), soit par leur manière de dériver de texte en texte, de terme en terme. Il ne me sera pas possible de rendre compte de ces livres, mais seulement d'approcher leur genèse et leur réception.

Débat à la librairie Compagnie, autour du livre de Max Genève. Je suis frappé par l'ignorance du public et les approximations sur le rapport de Derrida à la politique. Ils ne comprennent pas l'évidence : il fut toute sa vie, au sens le plus fort du terme, un non-aligné.

J'étais venu à cette présentation dans l'espoir de faire l'une ou l'autre rencontre. Je n'ai pas perdu mon temps. À la sortie, j'aborde une femme très mécontente de ce qui s'est dit : c'est Claire Nancy-Lacoue-Labarthe ; elle fut l'épouse des deux plus proches compagnons de Derrida. Elle m'assure avoir mauvaise mémoire, mais le peu qu'elle dit prouve le contraire. Elle me donne son adresse. J'espère la rencontrer bientôt.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 octobre

Je vis avec lui, de tout près, depuis tant de mois déjà. Je commence à le connaître si bien. Il est devenu un ami, bien plus proche que, vivant, il n'aurait pu le devenir pour moi. Étrange amitié à sens unique : ai-je seulement le droit de l'appeler ainsi ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 octobre

Jean Ristat dans un café de l'île Saint-Louis. Il accepte de sortir (au moins en partie) de sa retenue et parle avec une visible émotion. C'est grâce à Marguerite qu'il a bien voulu « me faire confiance ». Hier, au téléphone, Claire Nancy employait la même expression. Il me faudra être à la hauteur de tant de marques de bienveillance, sans tomber dans l'hagiographie. Écrire sera délicat : le tact s'impose, mais la langue de bois est à fuir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

14 octobre

Plusieurs journées très agitées, pendant lesquelles Derrida est passé à l'arrière-plan.

Sur le site universitaire des Grands Moulins (où j'avais déjà brièvement rencontré Julia Kristeva), j'ai rendez-vous avec Dominique Lecourt. Il sort de ses cours, manifestement fatigué. Mais il s'anime peu à peu, parlant de façon précise et bienveillante de ses contacts avec Derrida lorsqu'il était étudiant et de leurs liens respectifs avec Althusser, avant et après le drame. Il évoque aussi le Collège international de philosophie, dont il fut l'un des cofondateurs, et les drames incessants avec Jean-Pierre Faye.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 16 octobre

Une série de correspondances décevantes : collègues ennuyeux, disciples enamourées, artistes en mal de préface. Mais le plus troublant, c'est que Derrida ait entretenu toutes ces relations avec tant de gentillesse et de patience, même quand il s'agissait de dire et redire « non ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nice, 19 octobre

Avec Valérie à Nice, un week-end derridien trop dense pour être relaté comme il le faudrait.

Ce fut d'abord, à la terrasse d'un café, Serge Malausséna, le neveu d'Antonin Artaud. La ressemblance est frappante, immédiate : la forme du visage, la coiffure, la canne… Albert Dichy (de l'IMEC) m'avait conseillé de le rencontrer, pour avoir un autre regard sur l'affaire Artaud et les liens avec Paule Thévenin. Dans l'opinion courante (et la mienne jusqu'à cette rencontre), Malausséna est l'héritier abusif, l'ignare cupide qui manœuvra pour écarter Paule Thévenin, celle qui consacra sa vie à l'édition des Œuvres complètes.

Serge Malausséna semble d'abord hésiter, comme s'il nous jaugeait, puis il se lance dans un récit circonstancié, nous exposant sa version de l'histoire, comme il le fit un jour avec Derrida, au bar du Lutetia, lors d'une de leurs trois rencontres. Derrida fut troublé, sentit la complexité de l'affaire, mais ne voulut pas revenir sur son jugement antérieur. « Il est trop tard », dit-il un jour à Dichy. Et curieusement, à quelques semaines de sa mort, il signa un appel anti-Malausséna dans La Quinzaine littéraire. Il me faudrait rencontrer Évelyne Grossmann, l'actuelle éditrice des Œuvres d'Artaud, qui compta aussi parmi les proches de Derrida.

De plus en plus aimable et confiant, Serge Malausséna nous emmène chez lui. Sa courte correspondance avec Derrida était prête, mais il ne l'avait pas emmenée avec lui : il nous fallait d'abord réussir l'examen. Tandis que nous buvons un whisky irlandais (offert par un admirateur d'Artaud), la femme de Malausséna reprend toute l'histoire, avec des accents exaltés. Enfin, nous recevons une copie du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dossier.

Pas le temps de déjeuner. Il ne nous reste qu'un quart d'heure avant le rendez-vous chez Janine, la sœur cadette de Derrida, qu'il disait aimer beaucoup. Dans leur jolie maison de Cimiez, accueil parfait de Janine (74 ans) et de son mari Pierre, dit Pierrot (85 ans), qui lui aussi connaissait Jackie depuis toujours, à El-Biar. Le nom de famille de Valérie contribue à faciliter les choses : on évoque des liens de parenté pas si lointains et la proximité de leur fille Martine, professeur de philo, avec Charles-Denis, l'oncle de Valérie.

En écoutant Janine et Pierrot, qui n'ont lu aucun de ses livres, n'ont jamais fait semblant d'essayer, je suis frappé par la fidélité de Derrida à sa famille. Lors des épreuves, pour les fêtes, pendant les vacances, jamais il ne leur fit défaut, écrivant et téléphonant sans cesse quand il était en voyage.

Un trou insolite dans le récit de Janine : elle n'a aucun souvenir que Jackie soit resté trois ou quatre mois à El-Biar, début 1951, pendant sa seconde khâgne. Et pourtant, grâce à des lettres, je sais qu'il était là. Peut-être Marguerite pourra-t-elle m'en dire plus.

Janine nous fait goûter de délicieux cigares au miel, l'une des pâtisseries favorites de Jackie. Et lorsque nous quittons la maison, elle nous tend des feuilles de citronnier du jardin, comme elle le faisait avec lui, avant de nous offrir deux citrons.

Nous rejoignons à pied l'immeuble de René, le frère aîné, que nous nous étions promis de revoir. Il se relève à peine d'une opération et a beaucoup vieilli depuis l'année dernière, tandis que sa femme, Évelyne, est toujours aussi pimpante. C'est vers elle qu'il se tourne, plus d'une fois, pour lui demander de raconter. Peu d'informations nouvelles ; quelques confirmations de détail. Mais ils ont retrouvé plusieurs photos très anciennes. Tout jeune, Derrida était étonnamment massif, une vraie carrure de lutteur. Lors de son arrivée à Louis-le-Grand, en 1949, il n'avait décidément

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pas le physique de l'emploi. Il lui faudra des années pour se faire, l'écriture et la gloire aidant, une belle tête d'intellectuel.

Janine et Pierrot avaient insisté pour nous emmener le dimanche matin à Villefranche-sur-Mer, là où Derrida séjournait souvent à la fin de l'été. Ils nous montrent l'hôtel Versailles où il descendait d'abord et auquel il renonça bientôt, car il n'était pas assez tranquille à son goût, puis l'hôtel La Flore où il avait ses habitudes et sa chambre préférée, avec sa terrasse surplombant la mer. Ils nous conduisent jusqu'au bout de la plage, près de leur petit coin, celui où Marguerite et Jacques retrouvaient le reste de la famille et plantaient leur parasol. « Ne regrettez pas de ne pas avoir voyagé à travers le monde, leur disait-il. Il n'y a rien de plus de plus beau que Villefranche-sur-Mer. »

De chacune de ces rencontres, je sors avec de nouvelles pistes, les noms de nouveaux témoins à rencontrer. La recherche appelle la recherche. C'est excitant et vaguement affolant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

20 octobre

J’apprends qu’un colloque sur « Derrida politique » aura lieu à l’ENS, les 6 et 7 décembre. Parmi les intervenants annoncés, beaucoup de ceux que je n’ai pas encore eu l’occasion de rencontrer : René Major, Geoffrey Bennington, Ginette Michaud, Hélène Cixous, Thomas Dutoit, Marie-Louise Mallet, Jean-Luc Nancy… L’occasion de nouer de premiers contacts.

21 octobre

Claire Nancy chez elle, près du canal Saint-Martin. Elle avait complètement oublié notre rendez-vous, mais me reçoit gentiment, pendant deux heures. Elle est franche, précise, parfois mordante. Le deuil de Philippe Lacoue-Labarthe, son second mari, est encore très à vif ; c'est de lui, surtout, qu'elle aurait envie de parler. Mais elle fut proche de Derrida pendant plus de trente ans, et son regard sur lui parvient à être à la fois bienveillant et distancié. Elle m'autorise à consulter les lettres de Lacoue-Labarthe à Derrida. Pour l'autre versant de cette correspondance, il me faudra attendre qu'elle ait le courage de se plonger dans les archives.

En fin d'après-midi, je vais chez Jean Bollack qu'Heinz Wissman m'avait conseillé de rencontrer. Très âgé (85 ans), un peu sourd, il parle de lui plus facilement que de Derrida. Il cherche mon approbation, me demandant à plusieurs reprises : « C'est important ce que je vous dis là, non ? » Je suis desservi, je le sens bien, par mon ignorance de son œuvre. Il insiste sur ses succès, le public qui se pressait à ses séminaires, faisant spécialement l'aller-retour Paris-Lille pour l'écouter. Pourquoi Derrida plutôt que moi ? semble-t-il se demander.

« Ma pensée vous accompagne dans votre travail », me dit-il gentiment sur le pas de la porte.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 23 octobre

Correspondance de Jean Bollack (très mince), de Philippe Lacoue-Labarthe (très riche dans les premières années, puis beaucoup moins), de René Major (abondante mais sans vrai contenu). Quelques détails nouveaux, quelques confirmations, mais rien de bien gratifiant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

25 octobre

Structure du livre : je pense déplacer un peu les années de césure.

L'été 1960 pourrait marquer la fin de la première partie, juste après la crise dépressive du Mans. Derrida est nommé assistant à la Sorbonne. Les véritables cours commencent, et bientôt les publications. Si rien n'est encore fait, tout commence à se mettre en route ; les années de formation s'achèvent enfin.

Janvier 1982 me semble finalement la date la plus juste pour le début de la troisième partie, juste après la brève incarcération à Prague. À partir de cette date, beaucoup de choses vont s'enchaîner : la création du Collège international de philosophie, la nomination à l'École des hautes études, un début de reconnaissance officielle. J'avais sous-estimé jusqu'ici l'importance de l'arrivée de la gauche au pouvoir : pour Derrida, elle a réellement correspondu à un tournant. Et l'affaire de Prague a joué le rôle d'un accélérateur.

L'art du biographe, c'est aussi, comme pour un romancier, le traitement des personnages secondaires. Point trop n'en faut : mieux vaut qu'on les identifie et qu'on les accompagne.

Dans le cas de Derrida, dont la vie est ramifiée à l'extrême et dont les relations sont innombrables, cela m'imposera des choix drastiques. Les figures déjà connues de la plupart des lecteurs (comme Bourdieu, Sollers ou BHL) sont bien sûr plus faciles à mettre en place : quelques mots suffisent à les camper. Certains témoins, certaines correspondances devront passer à la trappe.

Les nombreux colloques (comme « Les fins de l'homme », celui de Cerisy, en 1980, que m'a gentiment prêté Claire

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nancy) posent particulièrement ces problèmes. Impossible de donner leur chance à tous les intervenants, de rendre compte de la richesse des débats. Je dois épurer, sous peine de devenir ennuyeux ou incompréhensible. Mais il me faut lire ces gros volumes, ou au moins les parcourir, de crainte de laisser échapper un moment révélateur.

Je ne pourrai pas non plus évoquer, même rapidement, la plupart des livres de Derrida. Avec 80 volumes publiés, même en ne comptant que deux pages pour chacun, cela ferait 160 pages, ce qui déséquilibrerait tout à fait le récit biographique.

Mais il serait plus impensable encore de ne pas tenter de restituer le contenu de son œuvre. Ce serait comme raconter la vie d'Einstein en passant sous silence la théorie de la relativité. Il me faudra donc choisir un petit nombre d'ouvrages, les plus indispensables, une dizaine environ, qui pourraient être : l'introduction à L'origine de la géométrie, De la grammatologie, Glas, La Carte postale, De l'esprit, Mémoires pour Paul de Man, Circonfession, Spectres de Marx, Politiques de l'amitié, L'animal que donc je suis. Si importants soient-ils, les gros recueils (comme L'écriture et la différence, Marges, Psyché, Du droit à la philosophie, Chaque fois unique, la fin du monde) sont parmi les plus difficiles à présenter ; le compte rendu risquerait de se muer en inventaire. Mieux vaut traiter les plus importants de ces textes, au moment de leur écriture ou de leur première présentation publique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

28 octobre

Long coup de téléphone d'Élisabeth Roudinesco, curieuse et excitée par mon projet. Elle sait manifestement beaucoup de choses, insiste d'emblée pour que je n'omette pas la vie privée. Elle avait plusieurs fois abordé avec Derrida le sujet de sa biographie. Il se demandait, et elle aussi, qui serait son biographe.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

30 octobre

J’avais écrit il y a près de six mois à Christophe Bident, le biographe de Maurice Blanchot, pour l’interroger sur la correspondance Derrida-Blanchot dont je n’avais retrouvé que quelques lettres. Il me répond enfin. Les originaux, que Derrida lui avait confiés, ont mystérieusement disparu. Mais il va transmettre les photocopies à Marguerite, ce qui me permettra de les consulter.

Deux heures et demie de conversation avec Élisabeth Roudinesco, chez elle. Mais il faudra que je la revoie, car elle est loin de m’avoir dit tout ce qu’elle sait. D’abord, bien sûr, comme beaucoup d’autres témoins, c’est son histoire personnelle qu’elle me raconte : les liens avec le PC, La Nouvelle Critique, les colloques de Cluny où elle attaqua brutalement et injustement Derrida en 1970. Mais la conversation se déplace rapidement. Nous parlons de Sylviane, de l’importance de la culpabilité chez Derrida, de René Major, de Jean-Luc Nancy. Elle me raconte l’élaboration de son Lacan et la manière dont Derrida avait reçu ce livre, essayant dès 1993 d’imaginer ce que serait sa propre biographie.

J’ai l’impression, en l’écoutant, d’être encore trop précautionneux, trop respectueux de ceux que je rencontre – ou peut-être tout simplement trop timoré.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

31 octobre

Au Zimmer, rendez-vous avec Martine Meskel, la fille de Janine et Pierrot, timide, un peu inquiète à l'idée de me rencontrer. Elle est un trait d'union entre l'univers familial et celui de la philosophie. Normalienne, agrégée de philo, elle fut très active au sein du GREPH et se définit elle-même comme une derridienne. Elle évoque une photo qu'elle hésite à me montrer : Derrida à la fête des 80 ans de sa mère, s'étant affublé d'une fausse moustache à la Nietzsche.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5 novembre

J’ai entamé la lecture du second volume de la monumentale Histoire de la psychanalyse en France de Roudinesco. Comme chaque fois que je me plonge dans une synthèse de ce genre (Histoire de Tel Quel de Philippe Forest, Heidegger en France de Dominique Janicaud, Histoire du structuralisme de François Dosse), je suis effrayé, assommé, par l’ampleur de mon ignorance. Il me faudrait encore apprendre tant de choses, en si peu de temps, et sur des sujets si divers.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La Havane, 14 novembre

Une semaine de voyage à Cuba, où je suis invité avec François Schuiten : notre programme est chargé, pas question de travailler à Derrida. Profitant du décalage horaire, je me réserve tout de même une ou deux heures chaque matin pour lire le premier volume du Séminaire, paru juste avant mon départ : La bête et le souverain.

Au début, c'est l'agacement qui domine. Trop de digressions, trop de méandres, un propos éternellement différé. J'ai l'impression que cela traîne, que cela tourne en rond. Mais peu à peu, je me laisse prendre au jeu. Je m'adapte à son rythme. J'accepte le code, les règles, de cette étrange cérémonie que fut le séminaire des dernières années. C'est comme un feuilleton théorique qui, par-delà les longueurs et les passages à vide, entretient une sorte de suspense et ménage de réelles surprises d'une séance à l'autre. Retardant indéfiniment le sujet annoncé (le commentaire de la fable « Le Loup et l'Agneau ») pour se pencher sur Rousseau, Schmitt, Lacan, Deleuze, Valéry et Celan, le séminaire propose l'aventure d'une méditation à voix haute, le spectacle d'une pensée à ciel ouvert.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

22 novembre

René Major dans son cabinet de l'île Saint-Louis. Je suis assis à l'extrémité de son divan. Il tourne le dos à la fenêtre, le visage à contre-jour, et me demande la permission de fumer un cigare (comme il en fumait parfois avec Derrida). Dans la conversation se mêlent, presque indissociablement, les questions psychanalytiques et l'histoire de leur amitié. Comme Derrida, il se montre discret dès qu'il s'agit de questions intimes. Même les « confidences » annoncées gardent beaucoup de retenue. Du psychanalyste, il a les silences et les prudences.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

24 novembre

Michel Aucouturier, le frère de Marguerite. Quelques détails, quelques jolies photos. Mais, passé les années d'études, peu de proximité avec Jacques. Le lien est devenu familial, au sens un peu convenu du terme.

Longue conversation impromptue avec Claire Nancy. Je venais lire les lettres de Derrida à Philippe Lacoue-Labarthe ; elle ne les avait pas encore retrouvées. Nous nous asseyons, nous commençons à bavarder, sans que je prenne la moindre note. C'est peut-être ce qui rend la conversation plus libre et déliée. Ne pas écrire accroît sûrement ma présence – ne serait-ce qu'au niveau du regard. De ce qui s'est dit, beaucoup va probablement se perdre. Mais l'essentiel, même si je ne tentais pas dès maintenant de le transcrire, ne s'effacerait pas si facilement.

Selon Claire Nancy, Derrida aurait été particulièrement blessé par les atteintes portées à son image lors de la campagne présidentielle de 2002. Plusieurs semaines durant, Sylviane Agacinski aurait multiplié les interviews et les reportages dans la presse people, évoquant une paternité jusqu'alors secrète. Il faut, en tout cas, que je retrouve les magazines en question.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 novembre

Voici un an que mes recherches ont réellement commencé.

On peut considérer qu'il me reste dix-huit mois de travail dont je vois la répartition comme suit :

Décembre 2008 à mai 2009 : fin des recherches à l'IMEC et ailleurs, suite des rencontres avec les témoins et des lectures ;

Juin à septembre 2009 : compilation des données et début d'organisation ;

Octobre 2009 à avril 2010 : rédaction ;

Mai 2010 : révisions.

Tout cela irait à peu près… s'il n'y avait le reste.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 novembre

En lisant Passions, « L'offrande oblique » :

Derrida m'apparaît comme le cas le plus radical de philosophe in situ (comme on parle d'art in situ) : le texte est inséparable de son contexte ; la parole fonctionne d'emblée comme une réponse.

Avital Ronell dans son loft parisien, pendant trois heures. Thé vert, biscuits blancs et jolis chocolats. C'est une personnalité marquante, même si je l'ai trouvée moins « allumée » et beaucoup plus accessible que certains ne me l'avaient laissé entendre. Ses souvenirs sont nombreux et riches, depuis la scène de leur première rencontre (relatée par Derrida dans La Carte postale) jusqu'aux derniers jours avant sa mort. Le portrait qu'elle trace de lui est parfois dur, mais toujours teinté d'affection.

De tous les témoins rencontrés à ce jour, elle est la seule à avoir pris de temps en temps des notes pendant notre conversation.

Juste avant que je ne m'en aille, elle me demande si je suis satisfait de l'entretien – presque comme une étudiante à la fin d'un examen. À côté d'une incontestable maîtrise, elle a gardé une forme de timidité, de fragilité, elle qui fut présentée dans certains journaux comme « une des femmes les plus dangereuses d'Amérique ».

De Derrida aux États-Unis, et notamment à New York où elle enseignait avec lui, nous n'avons pas eu le temps de parler. Mais elle doit revenir au printemps et nous en profiterons pour nous revoir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1er décembre

Aller-retour à Montpellier pour aller consulter, dans les archives Fata Morgana, chez Bruno Roy, les lettres de Derrida à Roger Laporte. 1 500 kilomètres au moins, pour un dossier certes conséquent, mais qui ne contient finalement aucune pièce décisive. Ai-je eu raison ? Ai-je eu tort ? Peut-être ne le saurai-je que lorsque j'écrirai. Au moins n'aurai-je pas le regret de ne pas avoir suivi cette piste jusqu'au bout…

La recherche biographique a notamment pris pour moi un caractère quasi sportif.

Une perle en tout cas, dans l'une de ces lettres : cette phrase où Derrida, dès 1968, prend le contre-pied de la formule fameuse de Wittgenstein : « Ce dont on ne peut pas parler, il ne faut pas le taire. » C'est presque une définition de sa propre démarche.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 décembre

J’ai commandé – et acheté à grand prix – les fameux journaux de 2002 avec les interviews de Sylviane. Mais Claire Nancy et quelques autres ont accusé Mme Agacinski de beaucoup plus d’indiscrétions qu’elle ne semble en avoir commis. S’il est parfois question de Daniel, le nom de Derrida n’est jamais mentionné. À moins qu’elle ne l’ait fait lors de la précédente campagne présidentielle, en 1995.

Un incident plutôt amusant.

Sur le conseil de Claire Nancy, puis d’Avital Ronell, j’ai envoyé un courriel à Alexander Garcia Düttmann, ancien élève et ami de Derrida. Voulant se renseigner sur moi, il a pris contact avec Jean-Luc Nancy, lequel – parfait acte manqué – m’a envoyé la réponse qu’il lui destinait :

Je dois voir [Benoît Peeters] en janvier. Je ne le connais pas, n’avais jamais entendu son nom. Un jour, Marguerite m’a annoncé qu’elle avait donné son accord pour une biographie à un Belge dont elle m’a dit du bien – mais j’ai oublié comment. Il semble que Jacques l’a connu. Je pense qu’il paraît à Marguerite très sûr pour le respect de la personne et de la vie. En revanche, je n’ai aucune idée de ses capacités philosophiques.

Je réponds, à Düttmann comme à Nancy, en me présentant de mon mieux. Suis-je « très sûr » ? Je ne sais pas. Mais il se pourrait, après tout, que, sur le plan des « capacités philosophiques », je ne sois tout simplement pas à la hauteur… Certains m’attendent au tournant, et je peux les comprendre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 4 décembre

J’avais lancé, voici plusieurs mois, quelques pistes pour retrouver d’autres lettres : celles de Derrida à Gérard Granel, ancien condisciple de Louis-le-Grand et de la rue d’Ulm. Je n’attendais plus rien. Et voici qu’hier soir j’ai découvert dans ma boîte aux lettres la copie d’une de ces lettres, la seule qui ait été exhumée. Mais une lettre si belle, si intense, qu’elle justifierait bien des efforts.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Train Caen-Paris, 5 décembre

L'histoire d'un homme, la genèse d'une pensée, la réception d'une œuvre : tels sont les trois fils qu'il me faut tirer. Il arrive que ces trois aspects s'entrecroisent, par exemple dans Mémoires pour Paul de Man, ou cette polémique avec Bourdieu de 1988 (autour de l'affaire Heidegger) dont j'ai retrouvé les pièces tout à l'heure.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 décembre

Colloque « Derrida politique », dans la salle Dussane de l'École normale supérieure. Il y a foule. Je retrouve entre les séances, outre Marguerite (chaleureuse comme toujours), beaucoup de ceux que je connais déjà (Peggy Kamuf, Avital Ronell, Michel Lisse…) et je me présente à plusieurs de ceux que je voulais rencontrer (Marie-Louise Mallet, Ginette Michaud, Jean-Luc Nancy, Geoffrey Bennington, Thomas Dutoit). Je n'ai pas abordé Hélène Cixous : je ne me sens pas assez préparé.

Entre deux séances, Avital Ronell me prend à part et ajoute quelques précisions, très personnelles, à ses propos de l'autre jour. Notre entretien, m'explique-t-elle, a ravivé un grand nombre de souvenirs, la nuit suivante. D'autres m'avaient dit la même chose. Je devrais rencontrer les témoins le lendemain de notre première conversation…

Force extrême des interventions politiques de Derrida (pour George Jackson, Mumia Abu Jamal, les sans-papiers, etc.) dont Daniel Mesguisch donne lecture pendant le colloque. Ce sont des textes impeccables qui ne cèdent rien, intellectuellement parlant, sans perdre leur efficacité en trop de circonvolutions. On ne peut en dire autant de plusieurs des conférences, même si des idées stimulantes s'énoncent çà et là.

Martine Meskel m'alerte : un autre biographe s'intéresse à Derrida, un certain Salomon Malka, spécialiste de Levinas. Il est allé voir ses parents, Janine et Pierrot, mais ne les a interrogés quasiment que sur le rapport au judaïsme, ce qui les a agacés. Marguerite l'a rencontré elle aussi, mais elle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

semble se méfier de lui et inciter les proches à la prudence. Il n'empêche : l'existence d'un « rival », d'un possible devancier a quelque chose d'inquiétant.

Hélène Cixous a une voix plus douce que je ne l'imaginais. Sous le titre « Ça promet », elle présente une communication forte et constamment intéressante, en tout cas pour moi. Mais en puisant souvenirs et confidences dans ses carnets, elle exhibe devant Marguerite tous les signes de son intimité avec Jacques. Et je ne peux m'empêcher d'y entendre aussi (je ne dois pas être le seul) une tentative d'appropriation.

7 décembre

Pour réussir cette biographie, il me faudra du savoir (beaucoup), mais presque autant d'ingénuité. À devenir trop derridien, je ne pourrais plus rien écrire.

Suite du colloque. Il y a de la vraie pensée chez certains, mais il y a dans trop d'interventions de la paraphrase et de la célébration. L'œuvre de Derrida a encore du mal – philosophiquement, littérairement, politiquement – à produire de nouveaux effets.

J'échange quelques mots avec Salomon Malka. Feinte ou sincérité, il se veut rassurant, m'assurant à la fois que son projet est plus intellectuel que biographique et qu'il n'en est qu'à ses débuts. Il est vrai que je dois avoir une bonne longueur d'avance sur lui. Mais la crainte de me faire doubler est réelle et le restera. Pour un biographe, arriver le premier est essentiel.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

8 décembre

Geoffrey Bennington au café Le Rostand. Un rendez-vous que j'appréhendais un peu (il avait laissé plusieurs de mes messages sans réponse) et qui s'est finalement très bien passé. Nous sommes nés en 1956 l'un et l'autre, nous avons été nourris de Barthes et de Tel Quel avant de découvrir Derrida, nos origines sont plus littéraires que philosophiques.

Même s'il garde une réserve très britannique, Bennington m'apporte des éclairages utiles sur Derrida et l'Angleterre et surtout sur la naissance de leur livre commun, celui qui contient Circonfession. Puis nous parlons longuement de la difficulté d'écrire sur Derrida, que j'ai encore vivement ressentie pendant tout le week-end.

Micheline Lévy, la « cousine préférée » de Derrida, au café de l'Holiday Inn, place de la République. On m'avait parlé d'elle à plusieurs reprises, avec raison. Elle est l'exacte contemporaine de « Jackie », et resta proche de lui jusqu'à la fin. Il lui avait très tôt transmis le goût de la lecture. Sans avoir jamais fait d'études, elle lut la plupart de ses livres, et même, à sa grande surprise, L'Étoile de la rédemption de Franz Rosenzweig au moment même où il l'analysait.

Elle me donne quelques détails précieux sur l'enfance et l'adolescence, quelques photos, quelques lettres de jeunesse. Mieux encore, elle a pris la peine de préparer à mon intention un arbre généalogique de la branche maternelle de la famille.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9 décembre

Une question essentielle de l'écriture biographique : quand et comment devient-on ce que l'on est ? À quel moment le petit garçon remuant d'El-Biar devient-il Jacques Derrida ? Est-ce à 12 ans, quand il est exclu de l'école par le régime de Vichy ? À 17 ans, quand il rêve de réconcilier Nietzsche et Rousseau ? Est-ce pendant ses années de khâgne, à l'époque où ses professeurs lui reprochent déjà l'essentiel de ce qui deviendra sa manière ? Ou rue d'Ulm, lorsqu'il rédige son diplôme sur « Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl », ce diplôme qu'il relira avec stupeur, trente-cinq ans plus tard, tant il aura l'impression d'y trouver les thèmes de ses livres ultérieurs ?

Cette question de l'origine, bien sûr, Derrida n'a cessé de la déconstruire. Elle n'en reste pas moins troublante, insistante, inévitable.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 11 décembre

Dans une interview tardive sur Artaud, Derrida déclare que sa propre adolescence s'est prolongée jusqu'à l'âge de 32 ans. C'est une bonne raison de privilégier l'année 1962 comme coupure, plutôt que 1960 (le retour à Paris) ou 1964 (la nomination à l'ENS). Jean-Luc Nancy voit également 1962 comme l'année de « l'indépendance de l'Algérie et l'indépendance de Derrida ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 12 décembre

Des boîtes et des boîtes d'entretiens. Beaucoup que j'ai déjà lus. D'autres sans grand intérêt pour moi. Et tout à coup, dans le dernier dossier, une perle : la transcription d'une rencontre au CNRS sur les pratiques d'écriture et la bibliothèque personnelle. Des confidences inédites sur sa chambre d'El-Biar et les livres perdus de son adolescence.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

14 décembre

Dîner avec deux de mes amis de jeunesse, pas revus depuis longtemps. J'évoque mon projet Derrida. Mais son nom suscite de la perplexité, pour ne pas dire de l'hostilité. L'un se dit allergique à la « philosophie continentale » (expression qui ne trompe pas) et ne cache pas son admiration pour Searle (l'un des ennemis récurrents). L'autre se méfie de toute philosophie ; il préfère les lectures scientifiques, notamment autour de Darwin. Leur attitude me fait comprendre à quel point je me suis rapproché de Derrida, depuis un peu plus d'un an. Car ces critiques me blessent, comme si elles s'en prenaient à un de mes proches.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

18 décembre

Michel Monory, au Balzar. C'est l'aboutissement d'une longue quête : je savais qu'il avait compté parmi les plus proches amis de khâgne, je me doutais qu'il devait posséder des lettres importantes, mais je ne disposais d'aucune adresse. Je l'ai pisté sur Internet, laissant à plusieurs reprises des messages sur des sites comme « Copains d'avant » sans recevoir la moindre réponse. Au colloque de la rue d'Ulm, Marguerite m'a dit que, grâce à moi, il avait repris contact avec elle et m'a communiqué son courriel. Enfin, un rendez-vous a pu être fixé.

Je m'en doutais : il n'a pas apporté les lettres – ce sera pour la prochaine fois. Mais il évoque assez facilement ses souvenirs, insistant sur le « mysticisme » dont ils faisaient preuve l'un et l'autre vers 1950, à l'époque où Derrida offrait à Monory La Pesanteur et la Grâce de Simone Weil.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

20 décembre

Je désespérais de rencontrer des témoins des années d'adolescence à Alger. Mais voici que des pistes se dessinent. La sœur et la cousine de Derrida avaient l'une et l'autre cité deux noms de proches camarades : Fernand Acharrok et Jean Taousson. Sur Internet, j'avais retrouvé une trace d'Acharrok, à Cannes. Son fils vient de m'appeler : Fernand Acharrok a été victime d'un AVC voici plusieurs années ; il s'exprime avec beaucoup de difficulté, mais se souvient bien de Derrida. Par son intermédiaire, il semble également possible d'atteindre Jean Taousson, ancien grand reporter et baroudeur, qui paraît très marqué à droite. Mais j'en ai vu d'autres avec Hergé. Même si Taousson est « peu recommandable », je serais heureux de parler avec lui : les témoins de cette période sont si rares.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vienne, 25 décembre

Je parcours Le toucher, Jean-Luc Nancy, de manière inévitablement trop désinvolte. Car s'il m'est déjà difficile de lire (ou relire) tout Derrida, il m'est impossible de lire – même un peu – les auteurs qu'il analyse. Je ne pourrais sans me noyer lire Jean-Luc Nancy, puis les ouvrages d'Aristote, Maine de Biran, Merleau-Ponty et plusieurs autres que Derrida commente dans ce gros livre. Ma lecture de Derrida ne peut qu'être intéressée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

28 décembre

Pour le titre de la troisième partie de la biographie (1982-2004), « Confirmations » serait sans doute mieux qu'« Affirmations ». Mais mieux vaut peut-être chercher dans une autre direction, pour ces trois titres.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 décembre

J’ai accumulé beaucoup trop d’entretiens sans les transcrire. La masse est presque décourageante. Je dois éviter la fuite en avant et résorber dès que possible ce retard.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vol Paris-São Paulo, 7 janvier 2009

Nouveau voyage au Brésil pour l'exposition que j'y prépare. Mais mon emploi du temps me laisse des libertés, que je consacrerai à Derrida.

J'ai imprimé les pages de ces Carnets d'un biographe, que je relis et annote pour la première fois, avant de les donner à lire à Valérie. J'ai trouvé, au fil des mois, un vrai plaisir à prendre ces notes. J'imagine volontiers, lorsque Derrida sera terminé, d'appliquer cette méthode à d'autres projets. Alors que je n'ai jamais eu la tentation d'écrire un journal complet, il m'est devenu précieux d'accompagner ponctuellement une expérience.

L'une des difficultés, ici, est de ne pas trop anticiper sur la biographie à venir, de ne pas la vider d'une partie de sa substance et de ses enjeux. Le contenu des entretiens et des lectures ne peut qu'à peine prendre place dans ces carnets. Ce sont les à-côtés (les impressions, les sensations, les digressions) qui sont la matière de ces pages.

La Gloire de Bergson de François Azouvi : c'est une de mes lectures les plus latérales, les plus indirectes par rapport au projet. Je voulais voir comment on pouvait traiter de la réception d'un philosophe. L'ouvrage est parfaitement documenté, mais reste trop froid, trop extérieur, pour que je m'y intéresse vraiment. À aucun moment, je ne sens Bergson dans sa gloire ; à aucun moment, je ne devine ce qui faisait vibrer ses auditeurs (et ses auditrices) du Collège de France. Même pour la réception, il me faut un traitement plus incarné.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

São Paulo, 11 janvier

J'ai achevé la révision de ces Carnets d'un biographe, jusqu'à la fin 2008. Il est amusant de penser que, tandis que la biographie elle-même n'existe encore qu'à l'état de fragments inutilisables pour tout autre que moi, cette chronique a déjà trouvé sa forme. De tout ce travail, il pourrait – sait-on jamais – ne rester que cela. Et pour certains lecteurs, il n'existera rien d'autre, le présent livre étant le seul qu'ils liront (comme certains préfèrent le making of au film qu'il accompagne).

Dans Échographies de la télévision, le livre d'entretiens avec Bernard Stiegler, Derrida développe, sur le terrain du droit, la distinction entre la preuve et le témoignage en des termes qui ne peuvent, pour moi, qu'évoquer la biographie : « Un témoignage n'a jamais été tenu ou ne devrait jamais être tenu pour une preuve. Au sens strict du terme, le témoignage est avancé à la première personne par quelqu'un qui dit : "Je jure", qui s'engage à dire la vérité […]. Il est possible que le témoignage soit d'autre part corroboré par une preuve, mais le processus de la preuve est absolument hétérogène à celui du témoignage […]. »

Une lettre, un document officiel sont des sortes de « preuves ». Quant aux « témoignages » que je recueille, ils ne reposent sur aucun serment. Mais ceux que je rencontre s'engagent à leur façon à dire la vérité, leur vérité, même si « pas toute ».

Et si le biographe cherche à rendre justice à celui qu'il évoque, il a bien besoin, je crois, d'additionner les témoignages et les preuves.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

À la fin du livre de François Azouvi sur La Gloire de Bergson, ce rappel important : c'est toute la philosophie française depuis la Renaissance qui s'est élaborée en dehors de la Sorbonne, pour ne pas dire contre elle. Le cas de Derrida serait donc moins original, moins personnel, qu'il ne l'imaginait. Il fut « mal aimé » comme tous ceux qui avaient compté avant lui. Mais sans doute avec plus d'acharnement ad hominem que la plupart. Et contrairement à Lévi-Strauss, Foucault, Barthes ou Bourdieu, le Collège de France ne fut pas sa planche de salut.

Le temps de ces Carnets est celui de la disponibilité, de la lecture, de la rêverie, d'une forme de désœuvrement (sans ordinateur, sans Internet). Le train et plus encore l'avion sont ses lieux privilégiés ; le carnet minuscule, son support.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

13 janvier

Après-midi à Antony, chez Michel Monory, qui se montre particulièrement accueillant. Mes recherches lui importent, c'est évident, et lui font revisiter un passé longtemps enfoui. J'ai bien fait de m'accrocher à cette piste, si incertaine il y a quelques mois. Les très nombreuses lettres que Derrida lui a envoyées, à partir de 1951, sont les plus fortes que j'aie consultées pour l'instant. Fragile, presque adolescent, Derrida se livre ici comme nulle part ailleurs – un peu comme Freud le faisait dans sa correspondance avec Fliess. Il n'y a pas encore cette réserve, ces prudences, que l'on trouvera dans les lettres ultérieures, même les plus amicales. Ici, il n'a rien à protéger : Jackie n'est pas encore Derrida, il ne sent même pas qu'il va bientôt le devenir.

Je n'en ai pas fini avec le dépouillement de cette correspondance, loin de là. J'ai repris rendez-vous avec Michel Monory pour la semaine prochaine.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 16 janvier

Conversation avec un des chercheurs présents à l'IMEC. Il me demande quel est mon modèle de biographie. La question m'embarrasse. C'est qu'à dire vrai, je n'en ai pas. Mais je sais ce que je n'aime pas : la biographie pseudo-exhaustive « à l'anglo-saxonne », le portrait impressionniste et peu documenté « à la française ». Pour le reste, chaque cas me paraît singulier. « Une rhétorique par objet », disait Ponge, et cela me semble s'appliquer parfaitement à la question biographique.

Je n'écrirai pas Derrida comme j'ai écrit Hergé, fils de Tintin ou Paul Valéry, une vie d'écrivain ?. Non seulement parce que les personnages et leurs mondes respectifs sont tout à fait différents, mais aussi parce que le matériau dont je dispose est sans commune mesure : du manque d'archives accessibles et de témoins dans le cas de Valéry, je passe à une surabondance avec Derrida. La difficulté essentielle, cette fois, sera de ne pas rendre mon ouvrage indigeste et démesuré. Il faut que cela reste un récit, où les analyses se glissent de manière aussi fluide que possible et presque en contrebande.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

18 janvier

Autres titres possibles pour les trois grandes parties du livre : JACKIE, DERRIDA, JACQUES DERRIDA.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

19 janvier

J’ai fait l’aller-retour à Strasbourg dans la journée pour rencontrer Jean-Luc Nancy. Cela m’a permis près de cinq heures de discussion, sans la moindre interruption, ce que nous n’aurions jamais eu à Paris.

Nancy fait partie des témoins parfaits. Trente-quatre années durant, il a compté parmi les plus proches, humainement et philosophiquement. Il sait beaucoup de choses et n’a aucune réticence à les évoquer. Ouvert, agréable, précis, il ne craint pas de s’engager dans l’anecdote, mais ne rejette pas mes questions quand je me risque sur le terrain philosophique. Je prends dix-huit pages de notes : c’est peut-être mon record. Et elles ne contiennent guère de déchet. Mais je suis heureux d’avoir pu lui apprendre quelques détails qu’il ignorait.

En me reconduisant à la gare, ému par cette longue évocation d’un homme qu’il a évidemment aimé, il me dit que le sujet Derrida lui paraît inépuisable, que rien ne lui permettra ni ne pourrait nous permettre d’en venir à bout, même si nous disposions d’encore plus de temps.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

20 janvier

Les rencontres passionnantes, les documents exhumés ne doivent pas faire oublier les nombreuses pistes infructueuses.

Hier matin, la Québécoise Ginette Michaud, qui avait demandé à l'IMEC une copie de ses lettres, m'en refuse finalement l'accès, en termes d'ailleurs très délicats. Indépendamment de leur contenu, il lui semble qu'il est trop tôt pour les donner à lire : « Je crois que, cinq ans après la mort de Derrida, ce moment n'est pas encore venu pour moi et que je ne peux encore consentir à ce détachement avec la sérénité qu'il appelle. »

Il me faudrait établir la liste de celles et ceux qui ne m'ont pas répondu ou n'ont pas souhaité me rencontrer : Sylviane Agacinski bien sûr, mais aussi Lucette Finas, Michel Serres, Jacques Bouveresse, Jacques-Alain Miller… Presque aussi ennuyeux : les années algériennes me restent largement inaccessibles, au moins en ce qui concerne les documents écrits. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé, par les biais les plus différents.

Heureusement, il reste de vraies bonnes surprises : Françoise Dastur, qui rédige un texte pour préparer notre rencontre, et Jean-Luc Nancy qui se dit prêt à répondre par écrit à quelques questions supplémentaires.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

21 janvier

Je ne pensais plus à lui depuis longtemps, mais Jean-Luc Nancy me rappelle que Salomon Malka est toujours dans la course – et qu'il le verra en mars. Ce qui m'agace le plus, c'est qu'il rencontrera sans doute certains témoins avant moi, Hélène Cixous par exemple puisqu'il l'avait déjà abordée au colloque de la rue d'Ulm. Je crains l'usure, les redites, l'envie moindre de parler. Mais il n'y a rien à faire, je ne peux ni presser le pas ni ralentir celui de mon rival.

Je viens de publier aux Impressions Nouvelles un petit essai issu de mon habilitation : Écrire l'image. Un itinéraire. À deux ou trois reprises, j'y évoque brièvement le projet Derrida. C'est peut-être une façon de marquer mon territoire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

22 janvier

Christine Buci-Glucksmann, chez elle. Voici quelques années nous avions voyagé ensemble au Chili, grâce à Raoul Ruiz, et cela facilite les choses. Mais elle est bousculée, entre plusieurs travaux urgents, et a un peu de mal à faire revenir ses souvenirs. Quelques détails utiles sur l'ambiance constamment tendue et les nuances politiques des années 1968-1972.

Pour rendre à Jean-Luc Nancy les nombreuses lettres de Derrida qu'il m'avait confiées, je passe rue Serpente, dans une annexe de la Sorbonne où s'achève la première journée d'un colloque qui lui est consacré. Malgré l'heure tardive, la salle est comble ; beaucoup de gens sont debout ou assis sur les marches. C'est comme si Nancy, dont j'écoute avec plaisir la fin de la conférence, remplissait aussi le vide laissé par la mort de Derrida.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

23 janvier

Déjeuner au Zimmer avec Sophie Berlin. J'ai du plaisir à lui raconter où j'en suis. Elle semble en avoir à m'écouter. Si c'est le rôle d'une éditrice, elle le joue avec talent.

Les délais sont maintenus et confirmés : la biographie et le présent journal paraîtront à l'automne 2010. Pour la fin de cet été, elle voudrait un dossier de présentation ; elle le fera traduire pour la Foire de Francfort. Il n'est pas mauvais de ponctuer un aussi long travail par des étapes. Il est essentiel – en tout cas pour moi – de se sentir attendu.

Éthique du biographe : une collaboration étrange avec l'autre qui se tient devant nous, présent autant qu'absent, éminemment vulnérable, comme à notre merci. Cet autre ne pourra me répondre, mais c'est sous son regard que j'écris, comme s'il allait me lire.

Second après-midi chez Michel Monory. Cette correspondance se confirme comme la plus belle (la plus écrite, la plus intime) que j'aie lue à ce jour. Je transcris de nombreux passages, trop sans doute, de crainte de laisser échapper quelque chose. À 19 h 30, il reste un dossier de lettres non datées, vingt ou trente au moins. Michel Monory accepte gentiment de me les confier quelques jours.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

24 janvier

J’ai finalement envoyé un courriel à Daniel Agacinski. La réponse n’a pas tardé, très courtoise : il ne veut pas s’associer à mon travail de biographe, même par un simple rendez-vous.

De ce côté-là, je dois me résigner : la forteresse est imprenable.

J’achève la transcription des lettres à Michel Monory. Certaines sont bouleversantes. Quel dommage de devoir choisir : j’aimerais les citer tout entières. Un jour, j’en suis persuadé, elles feront l’objet d’un volume.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

25 janvier

Je lis avec un plaisir trouble le Journal de deuil de Roland Barthes. La netteté de l'écriture nous rend son chagrin supportable, presque doux, si déchirant soit-il. Comme il le sent lui-même : « L'étonnant de ces notes, c'est un sujet dévasté en proie à la présence d'esprit. »

Ce texte exhumé (retrouvé à l'IMEC) me fascine aussi par la précision de son objet : c'est le journal d'un deuil, et de rien d'autre. Le reste (du monde, de la vie) n'y entre qu'à peine, pour autant qu'il éclaire le chagrin. C'est une basse continue.

Ce Journal de deuil est un livre dont je ne connais pas d'équivalent, où le plus particulier et le plus universel parviennent réellement à se fondre. Derrida aurait aimé ces pages, qui résonnent si fortement avec « Les morts de Roland Barthes », le puissant hommage qu'il lui avait rendu.

Le deuil et « l'avant-deuil » de la mère : La Chambre claire et Circonfession m'apparaissent soudain comme deux œuvres qui se répondent, deux monuments à l'absente.

Quel contraste entre le Journal de deuil et les Carnets du voyage en Chine qui paraissent simultanément. Comme le dit l'introduction, ces Carnets abondants ont été écrits « sur le motif ». Phrases nominales, énumérations parfois fastidieuses : Barthes note de manière à peu près systématique, heure après heure, tout ce qu'il a vu et entendu. Faute de temps, faute d'oubli, la décantation n'a pas eu lieu. Le désir d'écrire paraît absent. S'il prend des notes en Chine, c'est pour se tenir éveillé, pour ne pas périr d'ennui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette double lecture m’excite au plus haut point : parce que c’est Barthes bien sûr, mais aussi à cause des présents Carnets d’un biographe. Modèle inimitable d’un côté, quasi-repoussoir de l’autre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 janvier

Échange de courriels et de coups de téléphone avec Jean-Philippe Acharrok. Son père, l'un des deux grands amis d'adolescence de Derrida, s'est mis, non sans difficulté, à écrire des fragments de souvenirs, qui lui reviennent peu à peu. « Plus le temps passe, plus la mémoire travaille et affine le portrait », m'écrit Jean-Philippe. Il participe activement et généreusement à cette enquête, qui lui fait découvrir des aspects inconnus de la jeunesse de son père. C'est une des joies de la biographie que ces morceaux de mémoire arrachés à l'oubli.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

30 janvier

Françoise Dastur, qui ne voulait pas me laisser lire ses lettres à Derrida, m'envoie, dans la perspective de notre prochaine rencontre, un texte de huit pages sur ce que furent leurs relations. Un mémorandum d'une précision inespérée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2 février

Déjeuner et longue conversation avec Marguerite. Pour la première fois, j'ai osé aborder avec elle le sujet délicat de Sylviane et Daniel (mais sans doute m'a-t-elle aidé à le faire ; et peut-être Jean-Luc Nancy l'avait-il mis au courant de mes scrupules). Peu de révélations, mais quelques précisions importantes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 février

Mon secret (mon mensonge par omission), c'est de ne pas évoquer devant les témoins l'existence de ces Carnets d'un biographe. Mais c'est aussi la condition de leur écriture.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Aéroport de Toulouse, 5 février

Conversation téléphonique avec Élisabeth Roudinesco. Elle est curieuse de savoir si j'ai avancé dans mes recherches et promet de m'apporter des éléments neufs lors de notre prochaine rencontre. Elle va se replonger dans les notes qu'elle a prises en 2000, en marge des conversations pour De quoi demain…

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 février

Évelyne Grossman, dans son petit bureau du Collège international de philosophie. Le rendez-vous ne fut pas facile à obtenir. C'est une interlocutrice distante, un peu sceptique à mon égard. Il est vrai que je viens d'abord pour l'interroger sur l'affaire Artaud, et notamment sur cette polémique tardive autour de l'édition « Quarto » qu'elle avait préparée. Elle avait refermé le dossier Derrida au lendemain de sa mort et ne souhaitait pas le rouvrir.

Déçue, blessée, elle me trace un portrait assez dur, celui d'un homme qui, à l'en croire, préféra la querelle au débat philosophique. Mais elle m'apprend l'existence d'un projet de « Quarto » rassemblant de nombreux textes de Derrida, dont elle avait entamé la préparation avec lui, et que la maladie interrompit. Le peu qu'elle m'en dit suffit à me faire vivement regretter l'absence de ce volume.

Déjeuner avec Françoise Dastur, au Danton, juste avant une soutenance de thèse. L'essentiel, elle me l'a déjà écrit, dans son texte. Mais la conversation apporte de nouveaux détails, notamment sur le rapport de Derrida à Husserl et à Merleau-Ponty ; ou sur ses relations difficiles avec Sarah Kofman.

Vis-à-vis de Derrida, Françoise Dastur avait une attente, qu'il ne put ou ne voulut jamais satisfaire. Elle espérait un dialogue sur le terrain de la phénoménologie : c'est le versant de l'œuvre qui lui importe le plus et elle comprend mal que Derrida ait pu s'en éloigner. Mais contrairement à Évelyne Grossman, elle parle de lui de manière plutôt sereine, sans amertume.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Rencontre après rencontre, il y a l'envie de gagner la confiance du témoin, d'épouser son point de vue, au moins pendant que nous parlons. Mais il y a aussi cette question : pourquoi me parle-t-il ? que veut-il me transmettre et me cacher ? quels intérêts poursuit-il ? Il me faut parvenir à tout entendre – au moins comme symptôme –, mais ne rien prendre pour argent comptant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

8 février

Si je tiens le cap que je me suis fixé, je disposerai de sept mois pour la rédaction proprement dite (octobre 2009 - avril 2010). En comptant quatre jours par semaine, et cinq pages par jour, cela ferait 560 pages, ce qui me semble cohérent. Mais quatre vraies journées de travail consacrées à Derrida, sept mois durant, voilà qui sera bien difficile à tenir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11 février

Seconde rencontre avec Élisabeth Roudinesco, toujours aussi bienveillante. En parcourant ses carnets de l'époque, elle évoque de manière très détaillée les coulisses de « l'affaire Renaud Camus », exactement contemporaine de l'enregistrement des dialogues de De quoi demain… Nous n'étions pas alors exactement « du même côté » : je regrette de ne pas avoir trouvé l'occasion de le lui dire (mais peut-être le sait-elle déjà, elle qui semble si bien informée de tout ce qui concerne le milieu du livre).

Roudinesco me recommande de ne négliger aucun aspect de la vie de Derrida, et surtout pas sa carrière américaine. Le bon biographe, selon elle, doit laisser aussi peu d'espace que possible à ceux qui viendront après lui. Je ne partage pas tout à fait ce point de vue : j'écris ici et maintenant une biographie qui ne sera pas exhaustive, et moins encore définitive.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 12 février

Des petites choses, des vérifications. Mélina, qui continue à classer la correspondance, a retrouvé quelques documents dont le brouillon d'une lettre de 1952, adressée par Derrida à son condisciple Claude Bonnefoy, au lendemain d'un incident antisémite survenu dans la famille de ce dernier. Un texte, hélas, particulièrement difficile à déchiffrer (comme le sont tous ses brouillons), mais qui me semble très important : c'est le plus ancien document retrouvé à ce jour où Derrida cherche à définir son rapport à la judéité. J'en envoie un extrait à Élisabeth Roudinesco qui prépare un essai sur l'antisémitisme.

Je me souviens soudain de ma dernière conversation avec Derrida, après une après-midi de projets qui lui était consacrée, aux États généraux du documentaire de Lussas, à la fin du mois d'août 2001. Je lui avais écrit l'année précédente, à propos de l'affaire Renaud Camus, pour attirer son attention sur les citations tronquées. Il m'a dit ne pas m'avoir répondu, pour éviter de m'écrire une lettre désagréable. Avant d'ajouter quelque chose comme : « Vous savez, quand on commence à compter les Juifs, cela ne sent jamais très bon… L'antisémitisme, c'est une odeur que j'ai appris très tôt à reconnaître. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 13 février

J’en ai presque fini avec les correspondances reçues, celles en tout cas qui me sont accessibles. Je commence l’exploration des rayonnages de bibliothèque qui rassemblent des livres auxquels Derrida a participé et les ouvrages ou revues qui lui sont consacrés, en tout ou en partie. Chose amusante : j’avance une fois encore au rythme des classements. Les rayonnages se remplissent peu à peu, tandis que je commence mes explorations. Je compte parcourir tous ces volumes, en tout cas tous ceux qui sont en français et en anglais, même si j’en attends peu de choses.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

15 février

Longues recherches sur Internet pour tenter d'éclairer l'incident antisémite survenu dans la famille de Claude Bonnefoy. Le milieu dans lequel Derrida s'était retrouvé, au château du Plessis, était tout sauf anodin. Le père, René Bonnefoy, avait été secrétaire général à l'Information, en 1943, dans le gouvernement Laval. Condamné à mort à la Libération, il vit sa peine commuée en indignité nationale, avec confiscation de ses biens, etc., et se reconvertit en auteur de science-fiction au Fleuve noir, sous divers pseudonymes. Parmi les amis de la famille, connus à Vichy, il y avait le jeune romancier à succès Jacques Laurent (alias Cécil Saint-Laurent) qui s'apprêtait à fonder le magazine La Parisienne et proposait à Claude Bonnefoy, ainsi qu'à son ami Derrida, d'y collaborer par des articles ou des nouvelles… Derrida se garda bien de donner suite à la proposition.

De site en site, non sans difficulté, c'est tout un petit monde qui se révèle. François Mitterrand, par exemple, garda toujours des liens avec Jacques Laurent qui avait fréquenté les mêmes officines que lui, au début de la guerre. La tentation de suivre ces pistes n'est pas mince. Le risque de s'y perdre ne l'est pas moins.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Île de la Digue, 18 février

Quelques jours de vacances au soleil, avec une grosse pile de livres derridiens et para-derridiens. Je commence par Portrait de Jacques Derrida en jeune saint juif d'Hélène Cixous. Ce n'est pas une paraphrase, comme l'œuvre de Derrida en a trop suscité, mais une vraie lecture de Circonfession. Une lecture risquée, inventive, tout en surenchère, d'un texte lui-même empli de tours et de détours. Une lecture comme somnambulique, agaçante et stimulante à la fois. De même que certains textes de Derrida – dont ceux sur Cixous –, cette glose de glose peut créer un effet de tiers exclus : ils sont entre eux, ne les dérangeons pas ! Prolongeant les dérives et les jeux de « Cixous et Derrida se lisant », on pourrait parler de relations intextueuses.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Île de la Digue, 19 février

Internet aidant, les pistes que j'ai lancées se développent comme d'elles-mêmes, depuis mon île lointaine. Jean-Philippe Acharrok m'envoie la transcription qu'il a patiemment réalisée du témoignage de son père. L'autre grand ami de jeunesse, Jean Taousson, préfère malheureusement ne pas parler de Derrida. Françoise Dastur ajoute quelques paragraphes au témoignage écrit qu'elle m'avait adressé. Des rendez-vous avec Richard Rand et Alan Montefiore s'organisent.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Île de la Digue, 21 février

Tout lire, tout savoir, tout comprendre (d’un homme) : pur fantasme, pure folie. C’est à peine si je peux tourner autour de lui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Île de la Digue, 22 février

Portrait de Jacques Derrida en jeune saint juif, Insister – à Jacques Derrida : curieusement, les deux livres d'Hélène Cixous sur Derrida me parlent et me plaisent davantage que ceux qu'il lui a consacrés. Ils sonnent juste et sont bien moins redondants que l'essentiel de la littérature secondaire derridienne.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vol Mahé-Paris, 24 février

JACKIE, DERRIDA, JACQUES DERRIDA : ces titres restent à ce jour la meilleure solution pour les titres des trois grandes parties. Mais je ne désespère pas de trouver mieux.

Peut-être devrais-je garder une place dans ces Carnets pour quelques jolis détails que le fil de la biographie ne me permettra pas d'accueillir. Mais il ne m'est pas si facile, aujourd'hui, de sentir ce que je ne pourrai pas y intégrer.

J'ai repris La Carte postale, achevant enfin la relecture des « Envois », interrompue voici des mois au retour d'Irvine. Puis j'entame celle du second volet de ce gros livre. « Spéculer – sur "Freud" ». Ma lecture est d'abord cursive, presque distraite. Mais, dès le second chapitre, je me laisse happer par ce minutieux commentaire d'Au-delà du principe de plaisir. En un étonnant mélange de fraîcheur (« tenter une lecture partielle et naïve, aussi naïve et primesautière que possible »), de patience et de malice, Derrida lit le trop fameux épisode de la « bobine » (« fort/da ») comme on ne l'avait jamais lu – comme si on ne l'avait jamais lu. Au texte de Freud (comme à ceux de Lévi-Strauss et plus tard de Marx) il rend cette simple grâce : nous les donner à lire décapés, réinventés.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 février

Richard Rand au Zimmer. C'est le premier témoin que je rencontre dans un tel état d'impréparation. Je ne savais rien de lui, n'avais presque rien trouvé sur Internet, mais mon amie Adelaïde Russo m'avait vivement recommandé de le voir. Et elle avait raison : il fut un ami proche de Paul de Man, un témoin précieux des débuts de « la déconstruction en Amérique ». Et il m'oriente vers plusieurs autres amis américains de Derrida…

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2 mars

Déjeuner avec Alan Montefiore, l'un des introducteurs de Derrida en Grande-Bretagne, et sa femme Catherine Audard, fondatrice de l'association Jan-Hus en France (qui valut à Derrida d'être emprisonné à Prague). Tous deux sont parvenus à rester des amis sans être de véritables adeptes.

Pour Catherine Audard, Derrida était fondamentalement un écrivain, et professionnellement un philosophe. Mais elle est persuadée qu'il aurait été plus heureux s'il avait pu s'assumer comme écrivain. Nous discutons longuement du lecteur (introuvable, utopique) auquel s'adressent bon nombre de ses textes.

Cette question rebondit juste après, dans la conversation que j'ai avec Jean-Christophe Cambier, celui de mes amis qui connaît et comprend le mieux l'œuvre de Derrida. Nous évoquons le changement de régime d'écriture dont La Carte postale représente peut-être le pivot. Jusqu'alors, Derrida avait mis au point des dispositifs particulièrement serrés, des textes retors, en palimpseste : le lecteur devait revenir sur ses pas. À partir des « Envois », l'œuvre fonctionne de manière plus cursive : l'écriture et les concepts continuent de se reprendre, et comme de s'enrouler sur eux-mêmes, mais une forme de linéarité s'impose. Les marques de l'oralité se font de plus en plus nombreuses ; l'élaboration de la pensée se met en scène, avec ses digressions et ses méandres. Désormais, l'après-coup s'inscrit au cœur même du texte et se nourrit de ce qui le précède, sans chercher à l'effacer ; l'expansion devient la règle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 mars

Lever très matinal. J'achève la lecture de Adieu à Emmanuel Levinas : un hommage patient, puissant et vigilant à un penseur qui n'a cessé d'accompagner Derrida, mais qui va compter encore plus pour lui maintenant qu'il a disparu. Un penseur dont, à certains égards, il va tenter d'assurer la relève (pour reprendre sa façon de traduire l'Aufhebung hégélienne).

Près d'un an et demi de travail. Désir intact, sinon accru. Le projet m'a d'ores et déjà transformé, je le sais, je le sens.

Mélina Reynaud m'annonce que Salomon Malka est venu récemment à l'IMEC consulter plusieurs dossiers de lettres. Il devrait revenir prochainement. Que je le veuille ou non, une sorte de course-poursuite est lancée entre nous. Devrais-je accélérer le rythme, tenter de boucler le manuscrit pour la fin 2009 et sortir au printemps 2010 ? Ne serait-ce pas prendre le risque de publier un livre faible ou par trop incomplet ?

(Entre deux biographes travaillant sur le même sujet, il y a bien plus qu'une simple concurrence. C'est d'une vraie rivalité qu'il s'agit, d'une jalousie quasi amoureuse : chacun voudrait le grand homme pour lui seul.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9 mars

Un nouveau trou vient de se boucher : Jean-Claude Pariente, qui fut le condisciple de Derrida au lycée Bugeaud d'Alger, puis à Louis-le-Grand et à l'ENS, a répondu par écrit aux questions que je lui avais posées. Jusqu'à présent, je n'avais strictement rien sur l'année d'hypokhâgne.

Sur Internet, je parcours le chapitre le plus personnel du livre d'Alexander Garcia Düttmann, Derrida und ich. Mais mon allemand est trop lointain, trop incertain, pour que je puisse en tirer quelque chose : je demande à une connaissance de me traduire ces quelques pages. Sans doute devrai-je procéder de la même façon pour le petit livre que m'a envoyé Maurizio Ferraris, Jackie Derrida, rittrato a memoria.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10 mars

J’avais envoyé un courriel à Harold Bloom, l’un des ex-mousquetaires de « l’école de Yale ». La réponse qu’il m’adresse est laconique à souhait : « I would prefer not to allow correspondance between Derrida and myself to be read by others. I also do not wish to discuss him with anyone. » Je le relance tout de même, pour tenter de découvrir le cadavre dans le placard, et il réagit aussitôt : « Derrida and I had a severe disagreement when the revelations concerning Paul [de Man] were made public. After that we were no longer friends. » C’est déjà une information.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11 mars

L’une des choses dont ce travail me prive, c’est du plaisir de lire lentement, patiemment, en m’attardant (comme Derrida aimait et savait le faire). Je n’ai pas la possibilité de revenir sur quelques pages, d’aller lire ou relire les textes qu’il commente (comme, pour La Carte postale, Au-delà du principe de plaisir ou le Séminaire sur la lettre volée). Il me faut avancer si je veux aller au bout du principe que je me suis fixé : avoir traversé ou retraversé tous les ouvrages de Derrida. Mais ce survol des textes me rend sensible à d’autres choses : les liens, les échos, les variations et les reprises.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

13 mars

Salon du livre de Paris. C'est décidément un petit monde : je reconnais de loin Michel Monory, quelques minutes après avoir parlé de lui avec quelqu'un qui le connaissait par un tout autre biais. Monory me dit avoir déjeuné récemment avec Jean Domerc, autre condisciple de khâgne (et d'hypokhâgne à Alger) que je cherche à joindre depuis un bon moment. Il promet de plaider ma cause.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

17 mars

La journée commence mal. Thomas Dutoit n'est pas au rendez-vous que nous nous étions fixé, voici plusieurs semaines.

Avec mes obligations éditoriales à la Foire du livre de Bruxelles et au Salon du livre de Paris, j'ai perdu trop de temps. Et surtout, j'ai perdu le rythme. Si je veux tenir les délais prévus, il me faut impérativement accélérer, c'est-à-dire me protéger davantage. Pour m'y remettre, je commence par transcrire les notes récentes de ce journal : ce n'est pas le plus facile, ce n'est pas le plus urgent, mais c'est sans doute le plus gratifiant.

Rendez-vous avec Marie-Louise Mallet, au café Beaubourg. Elle a connu Derrida dès l'époque du GREPH, a été l'organisatrice de trois des colloques de Cerisy et la coresponsable du Cahier de L'Herne. Elle sait manifestement beaucoup de choses, mais m'apparaît comme une interlocutrice réticente. Plus que de moi, c'est de l'idée de biographie qu'elle semble se méfier. Au fil de la conversation, je la sens tout de même se détendre, sans pour autant s'aventurer hors du terrain qu'elle a choisi.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 20 mars

Ce qui fait un homme, c'est sa singularité : cette combinaison d'éléments qui le rend proprement unique. Ce qui le rend humain (intelligible, attachant), c'est ce qu'il a de commun avec les autres. Le biographe navigue sans cesse entre ces deux pôles.

Séjour écourté à l'IMEC, à cause de la grève d'hier. Cette journée de travail est la moins fructueuse que j'aie connue ici : correspondances purement anecdotiques, notes et brouillons sans intérêt pour moi. Le principe est simple : plus je remue de dossiers au fil des heures, moins mes recherches laissent de traces. Je compte revenir encore trois fois : cela devrait suffire. Ce qu'il faut maintenant, c'est lire les nombreux livres que j'ai acquis – et surtout transcrire les entretiens accumulés.

Pour Derrida, il serait réducteur de parler d'œuvres de circonstance. Ce sont plutôt de circonstances faites œuvre qu'il s'agit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

23 mars

Tom Dutoit au café Beaubourg. Un rendez-vous plus riche et utile que je ne l'imaginais. C'est lui qui, plusieurs années durant, a classé et photocopié les papiers de Derrida avant qu'ils ne partent à Irvine. Cela lui a donné une connaissance des textes très précise et très fine. Son point de vue est ouvert, contemporain, et croise subtilement le regard européen et le regard américain.

Au détour de la conversation, il attire mon attention sur 1984 : « l'année la plus importante de ma vie », déclarait Derrida dans un débat tardif. Ce fut, notamment, celle de la naissance de Daniel. Et, souligne Tom Dutoit, même si Derrida était on ne peut plus réticent à l'idée d'un « tournant » dans son œuvre, c'est à partir de cette époque que des thèmes comme le secret, le parjure et le pardon deviennent centraux chez lui.

(Mais ne l'oublions pas, refuser l'idée d'un tournant, c'est aussi pour Derrida se démarquer de Heidegger, à propos duquel ce thème d'une Kehre – souvent traduite comme un tournant – survenue après Sein und Zeit est évoqué de manière quasi obsessionnelle. Et c'est plus encore refuser l'idée d'une œuvre divisée en deux périodes quasi inconciliables, comme celle de Wittgenstein.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 mars

Déjeuner agréable et intéressant avec Maurice Olender. Je ne m'en doutais pas en prenant rendez-vous avec lui, mais c'est sans doute le témoin le plus proche de Sylviane que j'ai rencontré jusqu'à présent. Il est non seulement son éditeur au Seuil, mais aussi un ami proche. Comme les autres, il se montre pourtant plus que discret.

Paternité sans nom du père : Daniel est resté Agacinski ; Pierre est devenu Alféri.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 mars

Plus de deux heures avec Hélène Cixous, chez elle. Un rendez-vous cordial, mais difficile. Très vite, il se révèle qu'elle ne veut pas me laisser lire leur abondante correspondance, riche de « chefs-d'œuvre », dit-elle. Leurs lettres à tous les deux seront déposées à la Bibliothèque nationale, mais ne pourront y être consultées avant quarante ou cinquante ans.

Dans la conversation, Hélène Cixous reste sur ses gardes. Elle maîtrise parfaitement son propos, n'ajoutant que peu de détails à ce qu'elle a écrit. Non seulement, elle n'a rien à gagner à une entreprise comme la mienne (elle a édifié ses propres monuments derridiens), mais elle se méfie de la biographie comme de quelque chose qui ne peut que salir ou aplatir. Je touche avec elle – je m'en doutais – à l'une des limites de mon travail d'investigation.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

30 mars

Mauvaise nuit. Je remâche ma rencontre en partie manquée avec Hélène Cixous. Sans doute ai-je eu quelques phrases maladroites, quelques hypothèses malvenues, mais n'est-ce pas surtout la conséquence de son scepticisme à mon égard, de son hostilité douce ? Avec Avital Ronell, Jean-Luc Nancy ou Étienne Balibar, je me sentais à l'aise et je rebondissais sans crainte sur leurs propos. Avec « H.C. », j'avais le sentiment que mes efforts resteraient vains, quoi que je fasse.

En répondant aux questions de Gérard Farasse sur Francis Ponge (dans le petit livre Déplier Ponge), Derrida semble plus d'une fois parler de lui. Par exemple quand il évoque l'hybris de la modestie, l'étymologie comme invention, le texte comme expansion de son titre. Il ne faut pas sous-estimer l'importance de Ponge, dont l'œuvre accompagna Derrida depuis l'adolescence. C'est une influence plus discrète, mais tout aussi décisive, que celles d'Artaud, de Genet ou de Blanchot.

Un peu comme Ponge est passé des courtes pièces ciselées du Parti pris des choses aux pages tout en reprises de La Rage de l'expression et de La Seine, Derrida change de régime d'écriture après La Carte postale. Sa phrase s'allonge, revient sur elle-même, accueille au sein de l'œuvre hésitations et repentirs. La frontière entre l'avant-texte et le texte s'estompe de plus en plus.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1er avril

Glas comme texte crypté. Les initiales SA, qui parcourent tout le volume, désignent bien sûr le Savoir absolu. Mais ce sont aussi celles de Sylviane Agacinski, avec qui la passion est alors au plus haut.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2 avril

Très agréable déjeuner avec Pierre Alféri. Conversation libre, détendue, sans tabou ni malaise. Un vrai cadeau. Il me confirme à quel point l'intimité était chose difficile pour Derrida, même avec ses propres enfants.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4 avril

À la librairie La Hune, je tombe sur un gros volume fraîchement paru : L'Affaire Artaud de Florence de Mèredieu. Dans l'index, les références à Derrida sont si nombreuses que j'achète le livre sans hésiter. Le récit, qui commence à la mort d'Artaud et s'étale sur soixante ans, jette un jour cru – hargneux mais apparemment bien informé – sur Paule Thévenin et son cercle, dont Derrida. De quoi compléter les lettres de Paule Thévenin, ainsi que mes entretiens avec Évelyne Grossman et Serge Malausséna.

Un des traits saillants de Derrida : une fidélité inconditionnelle aux amis disparus. C'est manifeste dans le cas de Paul de Man comme celui de Paule Thévenin, avec des conséquences bien sûr très différentes. Oserais-je parler d'une mémoire d'aveugle, voire d'une mémoire aveugle ?

Rencontre avec la Québécoise Ginette Michaud, au bar du Lutetia. Il lui avait fallu vingt-cinq ans pour oser aborder Derrida, mais pendant les dernières années, elle est devenue l'une des plus proches. Co-responsable du Cahier de L'Herne qui lui fut consacré juste avant sa disparition, elle fait aujourd'hui partie du petit groupe qui prépare l'édition des Séminaires. Elle n'a pas voulu me laisser consulter sa correspondance avec Derrida, mais elle me parle avec autant de franchise que de ferveur.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

7 avril

Plutôt que la fin de l'année 1981 et l'affaire de Prague, c'est la fin de 1983 qui devrait marquer la coupure entre la deuxième et la troisième partie du livre. C'est le moment de la mort de Paul de Man, celui de l'élection tant désirée à l'École des hautes études, des débuts du Collège international de philosophie. Et dans sa vie privée, c'est aussi une période essentielle…

(Je crois avoir déjà noté cette hésitation ; j'y reviens ; j'y reviendrai sans doute encore, même s'il n'existe bien sûr aucun moment indiscutable et précisément datable de « coupure ». L'autre balise, celle de 1962, je ne l'ai jamais remise en cause.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 10 avril

Deux journées à l'IMEC. Peu de surprises, même si je trouve ici un peu plus de lettres d'Hélène Cixous qu'elle-même ne semblait le penser : cela me permet notamment de mieux dater leur rencontre.

Je poursuis l'exploration un peu laborieuse des coupures de presse. Une chose me frappe : le vrai regain d'intérêt pour Derrida au moment de Spectres de Marx, en 1993. C'est comme si la gauche et l'extrême gauche s'étaient rendu compte qu'elles avaient en Derrida une grande figure autour de laquelle se rassembler.

Au déjeuner, intéressante conversation sur les difficultés de la transmission entre père et fils, aujourd'hui, surtout dans le monde intellectuel et artistique. Selon mon interlocutrice, ça ne circule pas, ou douloureusement : figés dans un fantasme d'éternelle jeunesse, les pères n'acceptent pas de laisser la place à leurs fils. Alors que le passage de relais du père à la fille (Mitterrand et Mazarine par exemple) se ferait de manière plus heureuse, parce que sans rivalité. L'hypothèse mériterait d'être creusée.

Lecture d'Aparté. Conceptions et morts de Sören Kierkegaard, le premier livre de Sylviane Agacinski, paru en 1977. Je le lis moins pour son contenu (pourtant intéressant) que pour les signes de connivence que j'espère y trouver. Et j'en découvre plus d'un. Par moments, j'ai l'impression – pur fantasme peut-être – que Jacques et Sylviane n'ont cessé de dialoguer par livres interposés, de Glas à La Carte postale, en passant par le collectif Mimesis et Aparté. Ce dialogue – éminemment crypté – s'est poursuivi bien après leur rupture

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sur un mode beaucoup plus explicite et presque toujours agressif.

Le silence de Sylviane est pour moi comme un aiguillon, une incitation à chercher au-delà des faits. Ce manque, qui à certains égards m'obsède, est comme une métaphore de l'incomplétude de toute biographie. Si je peux approcher leur histoire de l'extérieur, je ne saurai rien de leur intimité. De même, l'abondance des documents et témoignages ne me permettra jamais d'atteindre pleinement celui que fut Jacques Derrida. Il restera toujours du secret, de l'inaccessible. Quelque chose de lui – l'essentiel peut-être – continuera de m'échapper.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11 avril

Les grands philosophes les plus tentés par l'autobiographie sont sans doute saint Augustin, Rousseau, Kierkegaard, Nietzsche et Derrida. Sur les quatre autres, il a écrit abondamment.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

12 avril

Dans Codicille de Gérard Genette (la toute récente suite de Bardadrac), je retrouve quelques épisodes derridiens que j'avais dû le convaincre de me raconter (comme la grande dépression du Mans – et le discours de remise des prix) ou qui lui étaient revenus après coup (comme les examens d'HEC et l'histoire du « pot de yaourt »). Telle serait l'une de mes fonctions : (r)éveilleur de biographèmes. Reste à espérer que les témoins ne vont pas tous se mettre à publier avant moi ce qu'ils ont bien voulu me raconter.

Ailleurs dans le même livre, Genette développe un des thèmes qu'il avait esquissé devant moi – la difficulté spécifique de la biographie d'un écrivain : « Le biographe d'écrivain scrupuleux doit […] produire alternativement des pages de récit et des pages de critique littéraire […]. La gestion de ces différences est délicate, et le souligner ne constitue donc pas une critique du genre, mais plutôt le constat d'une difficulté, et donc le critère d'une réussite éventuelle. »

La question est somme toute d'ordre technique. Il s'agit moins, en tout cas pour moi, de décrire les œuvres ou de les analyser que de raconter leur genèse et leur réception. Le biographe doit interrompre le moins possible le cours du récit ; il doit éviter les topos (les briques, aurait dit Barthes) d'analyse littéraire ou philosophique. Si de la pensée se glisse dans son livre, ce ne peut être qu'à la dérobée, comme sur la pointe des pieds.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

16 avril

Au Zimmer, rencontre avec Pascale-Anne Brault et Michael Naas, responsables de la version américaine de Chaque fois unique, la fin du monde et traducteurs de plusieurs autres livres. Ce fut une conversation plus qu'une véritable interview. Il faut que je prenne garde, désormais, à ne pas trop parler : plus le temps passe, plus les témoins deviennent curieux de ce que je sais déjà.

Michael Naas m'apporte quelques éléments neufs sur la réception de l'œuvre derridienne aux États-Unis. Il insiste sur la migration d'un département à l'autre, la littérature comparée ayant perdu de son importance, notamment au profit de la théologie. Quant aux universités catholiques, comme celle où il enseigne à Chicago, elles sont quasiment les seules à s'intéresser à la philosophie dite continentale.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

17 avril

Lecture du numéro d'Europe consacré à Derrida, un recueil où les textes de qualité abondent. Mais que dois-je faire, que puis-je faire, de cette très abondante littérature secondaire ? Je ne peux ni l'ignorer tout à fait ni prendre le risque de me perdre dans ces gloses et ces gloses de gloses. Il me faut en inventer un juste usage, strictement adapté au projet qui est le mien.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Saint-Hippolyte-de-Caton, 21 avril

Tandis que je transcris enfin l'entretien que j'ai eu avec elle, Claire Nancy me téléphone pour me dire qu'elle vient de retrouver les lettres de Derrida à Philippe Lacoue-Labarthe. Nous convenons d'un rendez-vous. Elle m'apprend que Jean-Luc Nancy est hospitalisé en soins intensifs depuis plusieurs semaines.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 22 avril

À l'IMEC, où je suis, hélas, pour une seule journée, brève rencontre avec Michael Levinas, venu pour explorer le fonds de son père. De nouvelles lettres de Derrida y ont été retrouvées ; je pourrai les lire la prochaine fois. Michael Levinas me fait part de la déception de Salomon Malka, qu'il n'a pas autorisé à consulter cette correspondance. « Vous faites deux poids et deux mesures », lui a dit Malka. « Oui, a-t-il répondu. Disons même deux poids et une mesure. » Ce refus, sur le terrain même qui l'intéresse, est peut-être une des choses qui a découragé Malka de revenir.

Les échos que j'ai sur ce « rival » devraient suffire à me rassurer. Mais ce n'est pas le cas : rien ne l'empêche de boucler rapidement un livre pour me prendre de vitesse. Reste à voir, alors, s'il arriverait à le faire passer pour la première « biographie ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

23 avril

Dans Derrida d'ici, Derrida de là, actes d'un colloque de mars 2003 qui viennent de paraître, je trouve des propos de Derrida presque incroyables sur la déconstruction comme esprit d'enfance et recherche de l'ingénuité : « Il s'agit de revenir à l'enfance, avec la déconstruction. […] La déconstruction n'est pas critique, n'est pas seulement une critique, parce qu'elle doute, elle met en question même la problématisation, la critique, le doute, le scepticisme, le nihilisme, etc. Elle est plus enfantine que chaque philosophe qui a prétendu repartir ab ovo, du début, n'est-ce pas ? »

C'est juste avant que la maladie ne le frappe que Derrida tenait ce discours. En le lisant, on est un moment tenté de le croire. Comme si cette simplicité rêvée avait réellement été au cœur du projet de celui que beaucoup considèrent comme l'un des philosophes les plus compliqués.

Salvador de Bahia, 25 avril

Rencontre parfaitement inattendue d'un témoin derridien, Jean-Jacques Forté, responsable de l'Alliance française de Salvador de Bahia où je viens présenter une conférence sur un tout autre sujet. Il fut d'abord, à Strasbourg, l'étudiant de Nancy et Lacoue-Labarthe, et me trace d'eux un portrait assez rude. Sa thèse portait sur « Judaïsme et modernité chez Nietzsche » ; Derrida faisait partie de son jury, en 1998 : comme à son habitude, il est intervenu pendant près de deux heures. Jean-Jacques Forté l'a retrouvé un peu plus tard, à Marrakech, où une promenade dans la Medina ravivait ses souvenirs d'Alger.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Salvador de Bahia, 26 avril

Sur le toit de mon hôtel, perdu dans une banlieue bruyante, j'entame la relecture de Glas. C'est mon exemplaire « d'époque », la première édition de 1974, et bien qu'il ne soit pas de première fraîcheur, je ne veux pas le salir de mes annotations. Glas reste un livre à part, une vraie singularité. Il marque le moment où Derrida déploie souverainement ses ailes. C'est un livre étrange, sans pareil, un livre que beaucoup ont dû aimer haïr.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

São Paulo, 29 avril

Une journée paisible et presque sans contrainte. Dans le hall d'un hôtel international, je poursuis ma lecture de Glas. Ne serait-ce qu'à cause de sa taille, c'est un livre qui demande qu'on prenne ses aises.

Dans la quiétude un peu triste de ma chambre, j'esquisse le chapitre sur Glas, rassemblant et classant fragments de lettres, coupures de presse et notes diverses. C'est le premier véritable embryon de rédaction de mon livre, et comme le signe qu'une nouvelle étape du travail est sur le point de commencer.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Rio de Janeiro, 30 avril

À la Maison de France, une jeune femme me raconte sa brève conversation avec Derrida, en août 2004. « C'est la première fois que je bois de l'eau pendant une conférence », lui avait-il confié, presque gêné. Ce fut aussi la dernière.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

São Paulo, 1er mai

Dans Adieu Derrida, hommage collectif paru en Grande-Bretagne en 2007, la dernière contribution m'intéresse particulièrement. Dans son texte sur « le dernier Derrida », J. Hillis Miller propose une analyse avant tout stylistique pour tenter de comprendre cet incroyable jeu d'amplifications et de reprises caractéristique des textes et des séminaires les plus tardifs (notamment la seconde partie, encore inédite, de La bête et le Souverain). Hillis Miller les compare aux improvisations d'un jazzman, et par exemple aux solos de Charlie Parker, y voyant une tentative de « ne pas finir, dans tous les sens du terme ». Plus il a le sentiment de courir vers la mort, plus Derrida procède de manière digressive et contournée, différant à l'envi le moment de conclure.

Je me déplace beaucoup, je sillonne le monde, mais Derrida ne me quitte pas. Peut-être même est-il plus présent que jamais, pendant ces journées où je suis souvent seul. Peut-être est-ce la relecture de Glas, jusque sur la plage de Copacabana, qui deviendra mon souvenir le plus fort de ce séjour à moitié inutile au Brésil.

Voyager avec Jacques Derrida : aurais-je pris à la lettre le titre du beau livre qu'il cosigna avec Catherine Malabou ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Paris, 4 mai

Déjeuner avec Evando Nascimento, qui fut l'organisateur du dernier colloque à Rio. Il fut mon premier témoin, voici près de dix-huit mois. Mais la situation a bien changé : cette fois, c'est lui qui a demandé à me rencontrer, et c'est moi qui lui donne des informations sur Évelyne Grossman, l'affaire Artaud, les années à Koléa, etc.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 mai

Je passe chez Claire Nancy emprunter les lettres de Derrida à Philippe Lacoue-Labarthe. Conversation impromptue à propos de Nancy et Lacoue-Labarthe bien sûr, mais aussi de Sarah Kofman, Gérard Genette et quelques autres. Quoi qu'elle dise, elle a une excellente mémoire et un vrai talent d'évocation. Le fait que je n'aie cette fois pas pris la moindre note a sans doute augmenté sa liberté de parole.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Londres, 8 mai

On m’avait recommandé à plusieurs reprises de rencontrer Alexander Garcia Düttmann. J’avais pris contact avec lui voici longtemps. Nous nous retrouvons à Hampstead et déjeunons dans un restaurant calme et quasi bucolique. Ce qui me frappe, plus encore que les anecdotes, c’est la justesse de son ton. Et ces questions qu’il pose parfaitement : comment être fidèle sans devenir un épigone ? comment se préserver du mimétisme et du ressassement ? comment se détacher d’un maître sans devoir le renier ?

Un bon témoin, comme l’est Düttmann, ne vaut pas seulement par ce qu’il me dit, mais par ce qu’il m’aide à sentir, ce qu’il me permet d’entrevoir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Londres, 9 mai

Lecture un peu rapide du Cinéma des familles, un roman de Pierre Alféri où je traque les détails sur Jacques et Marguerite (« Monpère » et « Mammère »), même s'il faut les prendre avec beaucoup de précautions, car tout y est fortement transposé. Derrida, m'a-t-on dit, avait engagé plusieurs de ses proches à lire ce livre, non sans un petit sourire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 12 mai

Dans le train qui me conduit à Caen, brève conversation avec Jack Lang, actuel président de l'IMEC. Il se souvient surtout de deux épisodes, au début du premier septennat de Mitterrand. Le Centre national des lettres : responsable d'une commission avec Hélène Cixous, Derrida y aurait pris des positions radicales, voire un peu « totalitaires ». Le Collège international de philosophie, dont les débuts furent empoisonnés par les affrontements perpétuels avec Jean-Pierre Faye. Deux affaires de pouvoir en somme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 13 mai

Je viens d'atteindre les cent dossiers de correspondances dépouillées. Dans la plupart des cas, bien sûr, il ne s'agit que des lettres reçues par Derrida, mais c'est tout de même une matière considérable, qui m'aura beaucoup appris.

Un peu par acquit de conscience, je parcours les principaux cartons des archives du Collège international de philosophie. Une abondance de paperasses où se dissimule de temps en temps un document qui m'intéresse. L'essentiel s'y dit à mots couverts.

C'est l'inverse exact des quelques lettres de Derrida à Levinas dont j'ai pu prendre connaissance hier : j'avais envie de tout recopier, tant elles sont denses et fortes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 13 mai

Extrait d’un message matinal de Valérie :

Mon déjeuner avec Monique Nemer vaudrait la peine d’un récit aussi long qu’elle est bavarde. Les dizaines d’évocations littéraires et artistiques, les gender studies, etc., nous ont conduits à une évocation de Lionel Jospin et Sylviane Agacinski et à ta biographie derridienne ! Son cri du cœur, refrain désormais connu : « Mais comment va-t-il faire avec cette histoire ? » Quelques anecdotes que je te raconterai, même si elle reste très discrète. Bref, cela m’a amusée, et on a un projet de dîner ensemble, si cela te dit, au Bouledogue, près de chez toi.

20 mai

Nouvelle rencontre avec Avital Ronell, particulièrement amicale. Je l'interroge sur Derrida à New York. Mais nous revenons sur de nombreux autres sujets, dont l'affaire de Man et ses conséquences désastreuses pour la déconstruction en Amérique.

Avital insiste en me quittant : « Le livre que vous préparez est vraiment important. » Elle a l'air d'y croire. Moi aussi. Et souvent je m'en veux de ne pouvoir y consacrer tout le temps qu'il faudrait. Et d'abord, tout mon temps.

(C'est comme un lointain écho de la phrase superbe de Madame de Maintenon que cite Derrida en ouverture de Donner le temps : « Le roi prend tout mon temps ; je donne le reste à Saint-Cyr, à qui je voudrais le tout donner. » Dans mon cas, Saint-Cyr ne pourrait être que Derrida. Mais qui donc serait le roi ?)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

21 mai

Retards de lectures, retards de transcriptions : il me faut absolument profiter de l'approche de l'été pour accélérer le rythme.

Ardenne, 27 mai

C’est peut-être ma dernière journée de recherche à l’abbaye, en tout cas la dernière avant un bon moment. J’ai épuisé les ressources de la littérature secondaire consacrée à Derrida dans la bibliothèque. Ma propre collection est plus riche en raretés, dont un grand nombre que je n’ai pas encore lues. Je suis presque « dans les temps » par rapport au programme de lectures que je me suis fixé. Mais le plus difficile est sans doute devant moi…

En rentrant de l’IMEC, je trouve deux livres dans ma boîte aux lettres : le très rare Écarts, collectif qui fut, en 1973, le premier livre sur Derrida, et Derrida from now on, que m’envoie Michael Naas avec une gentille dédicace. J’achève la lecture de Donner le temps : la fausse monnaie. Petite déception, qu’aurait peut-être atténuée la lecture du second volume, annoncé mais jamais paru. Le propos, ici, reste un peu flottant à mon goût.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

28 mai

Long article de Robert Maggiori dans Libération sur les publications récentes consacrées à Derrida. Il me donne envie de lire de plus près le texte de Badiou dans Derrida, la tradition de la philosophie. J'apprends aussi que Mireille Calle-Gruber a publié un livre, Jacques Derrida, la distance généreuse. La littérature secondaire ne cesse de croître. Je ne suis pas près d'en avoir fini avec elle, même si elle ne me concerne qu'à demi.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

31 mai

Dans Derrida d'ici, Derrida de là, un article intéressant de Cornelius Crowley sur les liens entre Henry James et Jacques Derrida, ou pour être plus précis, entre « the late James » et « le dernier Derrida » : une manière assez semblable de laisser la phrase se prolonger indéfiniment, mais en s'enroulant sur elle-même, toute en précautions, restrictions et circonvolutions – comme pour mieux se défaire. Ils peuvent l'un et l'autre susciter la même fascination, et le même agacement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1er juin

Didier Eribon aux Éditeurs. On me l'avait annoncé plutôt difficile. Il m'apparaît sympathique, volubile et bienveillant. Il connaît ce milieu depuis longtemps et semble savoir beaucoup de choses – dont quelques-unes qu'il ne me dira pas. Notre conversation porte essentiellement sur les relations complexes entre Derrida et Bourdieu. Nous devrons nous revoir pour évoquer les liens avec Lévi-Strauss et Foucault.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4 juin

Malgré mes deux courriers, et l'intervention de Michel Monory, Jean Domerc n'a jamais pris contact avec moi. C'est pourtant l'un des rares témoins de la période algérienne. J'appelle chez lui, mais sa femme me dit qu'il est trop fatigué pour me répondre. Elle note tout de même mon numéro de téléphone. Je ne me fais guère d'illusions sur les suites.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

7 juin

Émotion, en sortant de ma bibliothèque Ulysse gramophone, de découvrir la dédicace affectueuse, signée « Jacques », qu'il nous avait adressée à Marie-Françoise et à moi. Mais le punctum est sur la quatrième de couverture : une virgule ajoutée, de la même encre bleue.

Dans ce livre, comme dans Glas pour d'autres raisons, je m'interdirai donc de prendre des notes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10 juin

Le plaisir des transcriptions d'interviews – par ailleurs si laborieuses – est celui des retrouvailles. Quand l'entretien est bon et va plus loin que l'anecdote, comme c'est le cas avec Geoffrey Bennington, je le redécouvre et le savoure, m'amusant à le mettre en phrases.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11 juin

Décidément, tout me ramène à elle : dans Libération de ce jeudi, un portrait de Sylviane Agacinski. Son petit livre Corps en miettes lui vaut une médiatisation sans précédent, par-delà Lionel Jospin. Certains passages de l'article me sont comme personnellement adressés :

Durant toute la rencontre, Sylviane Agacinski évitera soigneusement toute allusion ou souvenir personnel : « Mes thèmes de travail ne sont pas liés à ma vie privée », prévient-elle. Elle déteste « tomber dans le biographique », mais concède joliment qu'elle a tout « fait dans le désordre » ; « le célibat, puis un enfant, puis un mariage avec un autre [Lionel Jospin]. »

Mais la dénégation est manifeste, tant il apparaît clairement que la maternité fut une expérience décisive et le tournant de sa vie philosophique :

> Cet enfant, porté à 38 ans, va bouleverser ses conceptions théoriques. Au tout début des années 60, jeune lycéenne à Lyon, elle lit avidement Le Deuxième Sexe, comprend d'emblée l'enjeu du livre sur l'indépendance économique, elle qui a une mère au foyer. […] Au début des années 70, elle entame une vie intellectuelle très parisienne, au côté du philosophe Jacques Derrida, pape de la déconstruction. « C'était une derridienne très dynamique, se souvient un philosophe de l'époque. Une très jolie femme, totalement fascinée par son cher Jacques. » À l'image d'une Simone de Beauvoir, elle estime que la maternité est incompatible avec le travail intellectuel. « Je n'aimais pas les enfants, cela faisait du bruit, cela m'empêchait de travailler. » En 1984 naît pourtant un fils, dont elle ne souhaite pas évoquer le père, et qui sera élevé avec Lionel Jospin. « Ce fut une jouissance énorme, avoue-t-elle. Avoir un enfant rattache au désir de l'autre, à un rapport sensuel et charnel. [...] » Dès lors, elle délaisse Simone de Beauvoir qui voyait dans le corps féminin et la maternité une aliénation.

Comme n'aurait pas manqué de le dire Derrida, ces quelques lignes mériteraient d'être lues et commentées mot à mot.

16 juin

On oublie ou on sous-estime parfois la combativité dont Derrida a pu faire preuve à l'époque du GREPH, au milieu des années 1970 (Du droit à la philosophie rassemble la plupart de ces textes). Cette combativité directe et quasi militante est exactement contemporaine d'un livre comme Glas, sans doute le plus sophistiqué qu'il ait écrit. La simultanéité de ces deux radicalismes – si différents soient-ils – a permis de cristalliser pour longtemps la haine d'une large partie de l'institution philosophique sur le nom de Derrida. Par sa façon d'écrire, par sa façon d'intervenir, il s'est rendu doublement insupportable. L'université française le lui a fait payer, à Nanterre et ailleurs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

18 juin

Rencontre avec Bernard Stiegler. Il m'a fixé rendez-vous dans une petite salle sur le parvis de Beaubourg, à un séminaire sur les nanotechnologies dont j'écoute la dernière demi-heure sans en saisir les vrais enjeux. Puis nous nous installons à l'étage du café Beaubourg.

Le rapport de Stiegler à Derrida est chargé et encore à vif, il le reconnaît d'emblée. Mais il garde une grande reconnaissance envers celui qui s'est comporté avec lui de manière si généreuse, depuis l'époque où il était en prison (comme il l'a raconté dans Passer à l'acte). « Pendant quinze ans, il a été pour moi comme la quille d'un navire. »

Stiegler pense pourtant n'avoir eu que deux véritables discussions avec Derrida : l'une en 1992, lors de sa soutenance de thèse ; l'autre en août 2004, lors du dernier colloque de Rio. Peut-être ne pouvait-il y avoir pour Derrida de réel débat qu'en public.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

20 juin

Lecture des Français d'Algérie. Vie, mœurs, mentalités de Pierre Mannoni. Beaucoup de détails évocateurs sur ce monde qui m'est à bien des égards lointain. Mais le livre, en ses dernières pages, se transforme en une apologie amère de l'Algérie française. De nombreux sites sur le sujet ressassent la même blessure, à jamais inguérissable.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

23 juin

Lectures intensives ces derniers jours : Du droit à la philosophie, Voyous, Le « concept » du 11 septembre, L'Université sans condition, Khôra.

« Nulla die sine Derrida. »

24 juin

Étrangement en un sens, les livres que j'ai laissés de côté jusqu'à ce jour sont pour la plupart ceux que j'avais déjà lus, voici très longtemps pour certains. Ce sont donc ceux, souvent, qui m'importaient le plus. Mais je dois les relire maintenant – dans un esprit tout différent.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

25 juin

Au cours d'une de mes trop fréquentes recherches et vérifications sur Internet, je tombe sur un article de Geoffrey Bennington qui a tout pour m'intéresser : « A life in philosophy ». Le texte devait introduire une discussion avec Derrida, lors d'un colloque à New York sur la philosophie de la biographie et la biographie des philosophes, mais il n'a pas été prononcé, la séance ayant pris un tour plus informel. Voici ce qu'écrivait Bennington :

> Derrida nous laisse face à deux interrogations : 1) à quoi ressemblerait une biographie de Derrida ? et 2) à quoi ressemblera le genre biographique après Derrida ? Bien entendu, on peut s'attendre à ce qu'un jour Derrida fasse l'objet d'une biographie et alors rien ne pourra empêcher que celle-ci s'inscrive dans la veine traditionnelle du genre [...]. J'imagine qu'on trouvera force anecdotes à raconter (probablement, pour la plupart, des histoires de voitures et de route) et commentaires à rapporter (probablement au sujet d'autres philosophes). Mais ce type d'écriture, fondé sur la complaisance et la récupération, devra tôt ou tard se confronter au fait que le travail de Derrida en aurait sans doute ébranlé les présupposés. Il y a fort à parier que l'un des derniers genres d'écriture savante ou quasi savante à être affecté par la déconstruction sera celui de la biographie. Étant donné l'irritation que nombre d'entre nous, j'en suis certain, éprouvent en constatant que presque tous les livres savants jugés dignes d'une chronique en dehors de la presse spécialisée relèvent du genre biographique, ne serait-il pas urgent de repenser la possibilité de la biographie à la lumière de la déconstruction (actuelle) de la métaphysique ? Est-il possible de concevoir une biographie multiple, stratifiée plutôt que hiérarchisée, autrement dit fractale, qui échapperait aux visées totalisantes et téléologiques qui ont toujours commandé au genre ?

« A life in philosophy », in Geoffrey Bennington, Other analyses : Reading philosophy

Ce paragraphe est pour moi une provocation bienvenue. L'hypothèse finale est ingénieuse et excitante, même si, au fond, je la crois vouée à l'échec, comme la plupart des mimétismes derridiens. Mais elle me donne envie d'établir une petite typologie des biographies possibles.

1. La biographie-essai, parfois dite « à la française » : 350 pages en gros caractères, peu de témoins, presque pas d'archives. Un point de vue affirmé sur l'œuvre dont on propose en fait une relecture. Une écriture qui se veut brillante. Même s'il est signé d'un nom illustre, ce type d'ouvrage a bien du mal à s'imposer dans la durée.

2. La biographie factuelle, « à l'anglo-saxonne » : entre 600 et 800 pages serrées, un travail de recherches considérable. Beaucoup de documents et de témoins, énormément de dates : on ne veut laisser dans l'ombre aucun des déplacements du personnage dont on retrace la vie, de manière très chronologique. Peu de hiérarchie entre les événements, presque pas d'analyse, une écriture précise mais guettée par la platitude. S'il me déplaît moins que le précédent, ce modèle ne correspond pas vraiment à mon projet. Sur Derrida, un tel livre se fera un jour, et sans doute aux États-Unis. Mais il est encore trop tôt.

3. La biographie-témoignage : l'auteur a bien connu le grand homme et s'appuie en priorité sur sa propre mémoire et sa correspondance avec le défunt. Généralement assez bref, ce type de livres est caractéristique des premières années qui suivent la disparition. Le livre de Max Genève, Qui a peur de Derrida ?, correspond exactement à cette catégorie.

4. La biographie-dossier : c'est un ensemble de matériaux, quasi à l'état brut. Des bulletins scolaires ou médicaux, des arbres généalogiques, des lettres et des articles de presse cités intégralement. Presque tout est là, sauf le fil. Peu d'écriture, moins encore de vie : le récit ne prend pas, le personnage évoqué reste en retrait.

5. La biographie romancée : tout le contraire de la précédente. Abondances de notations météorologiques et de dialogues, « comme si on y était ». Pour les grands moments, les décisions majeures, l'auteur recourt parfois à de quasi-monologues intérieurs. Ce genre d'ouvrage, qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rencontre les faveurs du grand public, est plutôt réservé aux personnages historiques.

Une variante de ce modèle est la biographie sentimentale ou biographie « Harlequin ». On s'y concentre sur une histoire d'amour, contrariée de préférence. L'histoire est intense, tragique, bouleversante. Le grand homme fut un amoureux comme les autres, juste encore plus passionné. Après Héloïse et Abélard, la liaison entre Hannah Arendt et Martin Heidegger est l'exemple parfait de ce sous-genre.

6. La biographie à charge : révélations supposées explosives et démolition en règle. Le plus souvent, la charge est de nature politique (Untel était en réalité un collabo, un stalinien ou un antisémite) ou sexuelle (c'était un infâme macho, un pédophile ou un pervers). La vie et l'œuvre sont rapidement relues à la lumière de cette thèse sensationnaliste. Le genre suppose une personnalité très connue, qui a déjà fait l'objet de plusieurs approches traditionnelles.

7. La biographie intellectuelle : lectures, influences, publications, amitiés et polémiques. Pour un homme politique, un écrivain, un savant, a fortiori pour un philosophe, c'est le modèle qui semble a priori s'imposer. C'est sous cette bannière que je me range lorsque je prends contact avec les témoins. Mais l'expression m'agace, à bien des égards, par les exclusions qu'elle semble impliquer : l'enfance, la famille, l'amour, la vie matérielle. De toute façon, comme le disait Derrida dans ses entretiens avec Maurizio Ferraris, « l'expression "biographie intellectuelle" est très problématique », comme celle de « vie intellectuelle consciente ». « À partir de là, il n'est plus possible de discerner – ni pour moi, ni pour quiconque – entre le biographique et l'intellectuel, le biographique non intellectuel et le biographique intellectuel, le conscient et l'inconscient. »

8. Les biographèmes, tels que les a définis Barthes dans Sade, Fourier, Loyola : « Si j'étais écrivain et mort, comme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

j’aimerais que ma vie se réduisît, par les soins d’un biographe amical et désinvolte, à quelques détails, à quelques goûts, à quelques inflexions, disons des “biographèmes” dont la distinction et la mobilité pourraient voyager hors de tout destin et venir toucher, à la manière des atomes épicuriens, quelque corps futur, promis à la même dispersion ; une vie “trouée”, en somme ». Roland Barthes a lui-même fait l’objet de plusieurs ouvrages ou articles de ce style. Un autre exemple, d’une ampleur inhabituelle, est le Je me souviens de Georges Perec de Harry Matthews. Si le récit devient plus continu, il se rapproche d’un autre genre, les « Vies » telles qu’on les a racontées, de Diogène Laërce à Pierre Michon, en passant par Marcel Schwob et Borges.

9. La biographie totale ou en tout cas totalisante : une somme de 2 000 à 3 000 pages voire davantage, qui s’efforce de rassembler la totalité des connaissances accessibles sur un personnage très célèbre, assez longtemps après sa disparition. Quelques exemples fameux : Gustave Mahler par Henry-Louis de La Grange, Henry James par Léon Edel, Zola par Henri Mitterand. Pour le biographe lui-même, il s’agit de l’œuvre d’une vie et elle doit être régulièrement revue et augmentée ; elle peut alors se poser comme « définitive ».

10. La biographie déconstruite : cette « biographie multiple, stratifiée plutôt que hiérarchisée, autrement dit fractale, qui échapperait aux visées totalisantes et téléologiques » telle que l’évoquait Geoffrey Bennington – pourrait-elle devenir un dixième genre ? J’imagine cette biographie du dixième type avec beaucoup de précautions et de soupçons, de guillemets et d’italiques. On y trouverait sans doute des relectures minutieuses d’un petit nombre de documents, inlassablement interrogés. L’auteur se méfierait des effets de récit, et la linéarité chronologique serait, sinon bannie, fortement contrecarrée. Comme le disait Derrida, toujours à Maurizio Ferraris, « il faudrait trouver de nouvelles catégories, il faudrait inventer un instrument à la fois

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

diégétique, phénoménologique et psychanalytique extrêmement raffiné ».

De ce genre, excitant à concevoir et difficile à réaliser, je ne connais à ce jour aucun exemple. Mais n'est-ce pas du côté de l'écriture autobiographique qu'il faudrait les chercher ? Chez Proust bien sûr, mais aussi chez Rousseau et Chateaubriand. Comme le disait encore Derrida : « Au fond les Mémoires, sous une forme qui ne serait pas ce qu'on appelle en général des Mémoires, sont la forme générale de tout ce qui m'intéresse, le désir fou de tout garder, de tout rassembler dans son idiome. Et la philosophie, en tout cas la philosophie académique, pour moi, a toujours été au service de ce dessein autobiographique de mémoire. » Ces mémoires qui n'en sont pas, Derrida nous les a donnés en les disséminant dans beaucoup de ses livres, notamment dans La Carte postale, Circonfession, Le monolinguisme de l'autre, La contre-allée, Un ver à soie et dans d'innombrables entretiens. On pourrait publier un jour une « autobiographie fractale » en proposant un montage de ces textes. Mais en tant que biographe, je suis persuadé que mon rôle est d'un autre ordre. Même s'il m'importe de travailler de manière multiple et d'éviter les « visées totalisantes et téléologiques », je cherche moins, au bout du compte, à proposer une biographie derridienne qu'une biographie de Derrida.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

26 juin

Une heure et demie de conversation téléphonique avec Pierre Foucher, ancien condisciple de khâgne, qui passa un mois à El-Biar dans la famille de Jacques, pendant l'été 1952. C'était la première interview par téléphone, mais elle s'est très bien passée, comme si nous étions en face à face.

Pendant la troisième année de khâgne, Foucher fut plus proche de Derrida que je ne l'aurais imaginé. Il m'apprend plusieurs nouveaux détails sur cette période que je croyais bien connaître, par exemple le fait que Derrida se déplaçait alors à vélo. Il me lit aussi deux lettres de 1974 et 1975 avec des phrases fortes sur la nostalgie de l'Algérie. Il n'a pas encore retrouvé les lettres de jeunesse, mais promet de les chercher pendant l'été.

Second rendez-vous avec Peggy Kamuf. Je voulais surtout éclaircir le conflit tardif avec Irvine. Mais quand nous évoquons la période de la maladie, les larmes lui montent aux yeux et j'en suis embarrassé. Son attachement à Derrida est intact, entier, comme absolu.

Maurizio Ferraris à la terrasse du café Beaubourg, pour finir la journée. Il m'avait déjà envoyé un grand nombre de documents, dont son petit livre Jackie Derrida, rittrato a memoria. Il s'agit donc plus de confirmations et de précisions. Ferraris est aussi l'organisateur du colloque Spectres de Derrida qui doit se tenir à Naples en octobre et où il m'a invité. Ce sera ma première prise de parole sur Derrida, et devant un public que l'on peut imaginer difficile.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 juin

Un message téléphonique de Luce Irigaray, à qui j'avais écrit une nouvelle lettre. Elle ne souhaite pas que je lise sa correspondance avec Derrida, mais semble prête à me rencontrer. Cela supposerait que je parcoure d'abord ses premiers livres.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1er juillet

Dans une préface de Pierre Assouline, « Portrait de groupe avec biographe », cette épatante citation de Cioran : « Il est incroyable que la perspective d'avoir un biographe n'ait fait renoncer personne à avoir une vie. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 juillet

J’ai enfin réussi à trouver, grâce à Internet, un exemplaire de Wittgenstein, le devoir de génie de Ray Monk. Ce livre, épuisé depuis longtemps, m’a été présenté à plusieurs reprises comme le modèle des biographies de philosophe. Il fera une parfaite lecture de vacances.

Journées un peu ternes, entre transcriptions d’entretiens et lectures. Les choses, comme d’habitude, avancent moins vite que je ne voudrais. Mais elles avancent. En août, je pourrai commencer à organiser la matière en reclassant les notes par thèmes et par périodes. Le livre, enfin, se mettra à prendre corps.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 juillet

Long déjeuner avec Sophie Berlin. Un point d'étape utile, maintenant que les échéances se rapprochent. Nous parlons délais, iconographie, possibles traductions. Sa confiance, sa curiosité sont pour moi le meilleur encouragement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9 juillet

Nouvelle rencontre avec Didier Eribon. Je pensais ne le voir qu'un court moment, pour préciser quelques détails, mais nous parlons deux heures et demie. Foucault, Bourdieu, Lévi-Strauss, Bouveresse : il se meut avec une rare aisance dans le paysage intellectuel français. En face de lui, ou d'Élisabeth Roudinesco, j'ai parfois l'impression de n'être qu'un amateur, pour ne pas dire un imposteur.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11 juillet

Déjeuner et après-midi à Ris-Orangis chez Marguerite Derrida. La conversation rebondit naturellement et les informations neuves ne font jamais défaut : sur l'année à Harvard, le service militaire à Koléa ou l'épisode pragois. Pour la première fois, je peux lui apporter quelques détails qu'elle ignorait ou qu'elle avait oubliés. Nous n'avons toujours pas eu le temps de regarder les albums de photos. Mais elle a retrouvé deux boîtes d'archives. L'une contient des correspondances qui avaient été mises de côté, dont les originaux des lettres de Blanchot que nous avions cru perdus ; l'autre, de « très anciens papiers scolaires » et une série de courriers, en vrac, qu'elle accepte gentiment de me prêter.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

12 juillet

J’étais impatient de prendre connaissance des lettres et papiers empruntés hier à Marguerite. C’est un ensemble d’enveloppes et de documents des années 1950 et du début des années 1960 – absolument hétéroclites – mais où se dissimulent quelques perles, qui éclairent notamment l’année 1956-1957, passée à Harvard. Me plonger dans ces vieux papiers est pour moi comme un jeu. Découvrir de nouveaux détails, en préciser quelques autres, suffit à me mettre en joie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

13 juillet

David Wills au café Beaubourg. Il fut, voici plus de vingt ans, le traducteur anglais de la « lecture de Droit de regards ». Il m'apporte surtout quelques précisions intéressantes sur l'unique voyage de Derrida en Océanie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bruxelles, 14 juillet

À l'anniversaire de Marie-Françoise, rencontre d'une vraie « fan » de Derrida. Elle l'a découvert avec la dernière interview du Monde et le lit depuis avec passion. « Il m'aide à vivre », me dit-elle. Pour l'instant, elle est plongée dans La bête et le souverain. C'est aussi une grande lectrice d'Hélène Cixous.

Jamais, depuis le début de mes recherches, je n'avais trouvé autant d'enthousiasme chez quelqu'un qui n'appartient nullement au sérail et n'a pas de formation philosophique. Les passionnés de Deleuze ou de Foucault sont beaucoup plus nombreux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Baltimore, 18 juillet

J’ai commencé la lecture du Wittgenstein de Ray Monk. Deux choses me frappent : la grande fluidité, même quand l’auteur évoque des problèmes ardus de logique (on ne ressent guère de ruptures de ton) ; la diversité des rythmes narratifs (allant de deux pages pour deux ans à un long chapitre pour quelques semaines). Ray Monk raconte bien, mais il ne se soucie pas d’équilibrer les masses, préférant se laisser conduire par les documents dont il dispose.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Philadelphie, 19 juillet

Presque tout est extrême dans l'existence de Wittgenstein. Quels que soient le talent de Ray Monk et l'ampleur de ses recherches, c'est de Wittgenstein lui-même que vient d'abord l'intérêt du livre. Dans ses manières et son rapport au monde, il ne cesse de surprendre.

En comparaison, Derrida paraît bien mesuré : il reste du côté du réel. Mais on pourrait sans doute dire la même chose de Kant ou de Hegel. L'excentricité n'est en rien un devoir du génie : elle rend juste plus facile le travail du biographe.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vol Philadelphie-Bangor, 20 juillet

Au premier éditeur du Tractatus logico-philosophicus qui souhaitait ajouter une notice sur l'auteur, Wittgenstein répondit abruptement : « En ce qui concerne ma vie, je n'en vois pas l'intérêt. Pourquoi le lecteur devrait-il connaître mon âge ? Est-ce pour lui dire : que pouvez-vous espérer de la part d'un jeune homme, surtout s'il écrit son livre au milieu de tout ce bruit sur le front autrichien ? Au cas où mon lecteur croirait en l'astrologie, je suggérerais d'imprimer ma date et mon heure de naissance sur la couverture du livre pour qu'il puisse me tirer mon horoscope. » Qu'aurait dit Wittgenstein s'il avait su que sa biographie deviendrait l'une des premières causes de sa célébrité ?

Lytton Strachey (cité par Ray Monk) : « La discrétion n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans une biographie. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Deer Isle (Maine), 22 juillet

Hier après-midi, rencontre avec J. Hillis Miller, collègue et ami de Derrida de 1966 à 2004. Préparé de longue date, ce rendez-vous est à ce jour le plus exotique que m'aura valu cette biographie. C'est une maison reculée au bout d'une île perdue du Maine, non loin de l'endroit où vivait Paul de Man. Malgré la pluie qui a sévi toute la journée, le lieu semble sorti d'un film. Hillis Miller lui-même a des allures de vieil Hemingway. Il m'offre son livre For Derrida qui vient tout juste de sortir de presse et dont j'avais lu certains textes parus en français. Davantage que les anecdotes, ce sont ses analyses qui me frappent : Hillis Miller est un esprit plus philosophique que je ne l'imaginais et manifestement un excellent lecteur.

Après l'entretien, sans doute plus court qu'il n'aurait pu l'être, nous allons dîner avec sa femme et Valérie à l'autre extrémité de l'île. Homard et tarte aux myrtilles : les incontournables spécialités de la région.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Boston, 23 juillet

Visite à Harvard. Il est malheureusement impossible d'entrer sans inscription dans l'immense et superbe bibliothèque Widener, où Derrida passa une grande partie de l'année 1956-1957. Pour le reste, le campus semble avoir peu changé, et nous retrouvons sans peine le bâtiment où il était logé.

L'histoire d'un individu, le développement d'une pensée, la réception d'une œuvre : ces trois composantes sont aussi essentielles l'une que l'autre. Mais tout tient à l'art de les entrelacer, sans que les ruptures se voient trop.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Chicago, 26 juillet

Fragment d'un rêve.

En me promenant, je tombe sur Roland Barthes. Je ne peux cacher ma surprise de le voir encore vivant.

– Je ne m'en sortais plus, m'explique-t-il, c'était la solution la plus simple de me faire passer pour mort.

Nous parlons de choses et d'autres, comme si de rien n'était. Il me demande sur quoi je travaille. J'évoque la biographie de Derrida.

– Vous savez qu'il était gaulliste ? lance Barthes d'un air plutôt désapprobateur.

Je ne me laisse pas démonter :

– Non, les choses ne sont pas si simples. Il a soutenu de Gaulle, contre sa famille, au moment de l'indépendance algérienne. Mais, pour le reste, il a toujours voté socialiste, sauf une fois communiste.

– Ah, vous me rassurez ! fait Barthes.

(Ces affirmations politiques sont plausibles ; sans doute même ne sont-elles pas fausses. Mais à l'intérieur de la biographie, je n'oserais jamais les écrire avec un tel aplomb.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bruxelles, 29 juillet

Retour des États-Unis. Je viens de terminer le Wittgenstein de Ray Monk. Et je suis somme toute un peu déçu. Pendant les deux cents dernières pages, je me suis vaguement ennuyé. Peut-être parce que la vie et la pensée de Wittgenstein évoluent moins à partir de la fin des années 1920. Sans doute aussi parce que Ray Monk est à mon goût exagérément chronologique. Ce qui reste remarquable, c'est la façon dont il restitue le mouvement de l'œuvre. Mais sa méthode me sera de peu de secours : là où Wittgenstein est dans l'obsession et la rareté, Derrida est dans l'abondance et la diversité. Il serait techniquement impossible de rendre compte de l'ensemble de ses productions sans briser le mouvement biographique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Saint-Hippolyte-de-Caton, 3 août

Je relis De la grammatologie qui fut mon premier Derrida, en 1974. De manière amusante, je retrouve les annotations au crayon de mes 18 ans. Parfois, à l'encre maintenant, je souligne à nouveau les mêmes passages. Mais çà et là, je tombe sur quelques marginalia de mon cru que je ne suis pas sûr de comprendre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Saint-Hippolyte-de-Caton, 6 août

J’ai enfin terminé la transcription des entretiens avec les témoins. Je commence à distribuer le contenu des correspondances à l’intérieur des futurs chapitres. Certains éléments s’emboîtent naturellement. D’autres, je le sens déjà, auront bien du mal à trouver leur place. De certaines des correspondances dépouillées – surtout au début de mes recherches –, je ne pourrai rien garder.

Les lettres sont la source essentielle de 1950 au début des années 1980, puis elles comptent de moins en moins. Le téléphone les a remplacées pour les proches. Les courriers qui subsistent sont devenus plus fonctionnels. Pour la troisième partie du livre, je le devine, il faudra opter pour un traitement beaucoup moins chronologique – sauf sans doute pour la dernière période, celle de la maladie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Collioure, 10 août

Lecture bouleversée de D’autres vies que la mienne d’Emmanuel Carrère, que je me promettais de lire depuis plusieurs mois. C’est un vrai récit de vies où tout est vrai, mais où tout est dit avec justesse et talent. Pourrais-je retrouver quelque chose de cette puissance d’émotion en écrivant ma biographie ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Paris, 13 août

Je continue à classer dans les futurs chapitres les lettres que j'avais transcrites. J'en suis à « N » : Jean-Luc Nancy. Pendant longtemps, le contraste est saisissant entre le ton intime de la correspondance et la technicité des textes que Derrida publie parallèlement. Peu à peu, la correspondance se raréfie, tandis que les œuvres se font plus fluides et parfois plus lyriques. Les « Envois » de La Carte postale, « Comme le bruit de la mer » dans Mémoires pour Paul de Man, et Circonfession sont sans doute les étapes les plus marquantes de cette évolution. S'il existe quelque chose comme un second Derrida, c'est d'abord une affaire de tonalité. L'âge et la reconnaissance venus, Derrida ne craint plus de rendre publique cette part fragile qu'il réservait autrefois à ses proches. Que de temps il lui fallut pour assumer pleinement ce qu'il était.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

16 août

De la grammatologie, suite.

La manière qu'a Derrida de lire les textes – ceux de Rousseau par exemple –, les ralentit et les dissémine ; elle défie la synthèse et le résumé. Rien d'étonnant à ce que ses propres textes soient plus irrésumables encore. Cette invention derridienne est l'une des choses qui rend ma tâche particulièrement difficile. Comment rendre compte de ses ouvrages sans les aplatir ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

17 août

Plus j'insère les extraits de lettres dans les futurs chapitres, plus j'opte pour l'ordre chronologique. Dans presque tous les cas, il me semble plus éclairant qu'un classement thématique. Sans doute est-ce un effet de l'abondance de la matière que de me conduire vers un plan très différent de mon livre sur Valéry et même de celui sur Hergé. La chronologie bien tempérée : voilà cette fois vers quoi je voudrais aller. En dépit des apparences, ce n'est nullement un choix de facilité, moins encore un automatisme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

19 août

Un biographe doit être à la fois détective, historien et écrivain. Mais d'un auteur à l'autre, les proportions varient très sensiblement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

23 août

L’organisation des futurs chapitres progresse à un bon rythme, même s’il me reste à y placer le contenu de la centaine d’entretiens avec les témoins, ainsi que de tous les livres que j’ai lus. Mais ce qui n’était qu’une matière première commence à devenir un matériau. Il me faudra ensuite travailler un peu comme un sculpteur : dégrossir, affiner et polir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

24 août

Échange de courriels et longue conversation téléphonique avec Élisabeth Roudinesco qui termine son livre sur l'antisémitisme, Retour sur la question juive. Elle cherchait quelques précisions sur l'affaire de Man, que je retrouve sans difficulté. Nous tombons d'accord sur un point : le caractère constamment impeccable des prises de position politiques de Derrida – des années 1950 à sa mort, il n'a jamais dérapé, même à chaud et dans les courriers les plus privés. C'est un grand penseur politique (ou éthico-politique) : on ne l'a pas assez souligné.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 août

Avec l'aide d'Hadrien, le fils aîné de Valérie, je réserve les noms de domaines derridalabiographie.com et derridathebiography.com. Nous commençons à préparer un petit site, auquel je donnerai plus d'ampleur juste avant la sortie du livre. En un sens, ces Carnets d'un biographe y trouveraient une place idéale. Mais s'ils étaient publiés en direct, je ne pourrais pas les écrire avec la même franchise. Je me vois mal mettre en ligne mes impressions quelques heures après une rencontre avec un témoin.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1er septembre

Sophie Berlin me communique une épreuve du livre de David Mickics, Who was Jacques Derrida ? An Intellectual Biography, à paraître à Yale University Press début 2010. Il semble qu'il s'agisse d'une introduction à l'œuvre et que l'auteur n'ait pas fait de recherches dans les archives, même à Irvine. Il n'empêche, j'entamerai la lecture de cet ouvrage avec appréhension.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

7 septembre

Bref rendez-vous avec Marguerite, pour lui rendre les lettres qu'elle m'avait prêtées. Contrairement aux autres fois, elle est un peu abattue. Peut-être les vacances ne lui réussissent-elles pas davantage qu'à Derrida. Elle hésite encore à venir au colloque de Naples, que la date choisie rend douloureux : ce sera, jour pour jour, le cinquième anniversaire de sa disparition.

J'achève sans difficulté, et même avec un certain plaisir, le dossier de présentation pour Flammarion. C'est comme un nouveau pas vers l'écriture du livre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

8 septembre

En relisant L'écriture et la différence, je prends des notes qui ne relèvent pas strictement de l'approche biographique – et pourraient aussi bien, sinon mieux, prendre place dans ces Carnets. Ce n'est pas à eux, pourtant, que je les destine. Il ne faut pas affaiblir ce qui reste malgré tout le livre principal, ni en faire un simple récit. La biographie est un genre impur dont je ne voudrais pas enlever ce qui relève du commentaire. Je ne me suis pas privé d'analyser l'œuvre dans Hergé, fils de Tintin. Il serait paradoxal de le faire ici.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 10 septembre

Retour à l'IMEC pour deux jours. Quelques lettres retrouvées. Et de nombreux volumes sur Derrida, récemment installés dans la bibliothèque, que je voudrais au moins parcourir. Au déjeuner, j'ai la chance de rencontrer deux personnes qui ont connu Derrida, par des biais tout à fait différents : Claude Debru, ancien élève de l'ENS, promotion 1965, qui garde de lui un souvenir mitigé, et Robert Harvey, de Stonington University, qui connaît nombre de mes contacts américains. Je glane quelques menues informations, notamment sur les conduites superstitieuses de Derrida.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ardenne, 11 septembre

Je parcours, en ne lisant que quelques pages çà et là, les séminaires des années 1991-1995 sur le secret et le témoignage. Bien plus que les répétitions avec l'œuvre publiée, ce sont les éléments neufs et les références inattendues qui me frappent. Cela me donne envie de découvrir toutes les années de séminaire. Cette publication posthume, qui devrait s'étaler sur plus de quarante ans, m'apparaît comme la meilleure chose qui puisse arriver à Derrida.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

21 septembre

En feuilletant le séminaire sur le secret, j'avais été frappé par de furtives références aux Papiers de Jeffrey Aspern, comme la promesse d'un développement qui ne vint pas ou qui m'échappa. Cela m'avait donné l'envie de relire cette longue nouvelle d'Henry James. Cette histoire mélancolique propose une parfaite image de la situation du biographe : le narrateur est prêt à tout, littéralement à tout, pour mettre la main sur les lettres envoyées par le poète à un amour de jeunesse. J'ai éprouvé ce sentiment, à un niveau heureusement plus modeste, quand je tentais de retrouver Michel Monory, pressentant la qualité de la correspondance qu'il avait pu conserver.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

23 septembre

Je dois le reconnaître – même si cela pourrait être « retenu contre moi » –, le Derrida phénoménologue (celui du Problème de la genèse dans la philosophie de Husserl, de l'Introduction à L'origine de la géométrie et de La voix et le phénomène) me demeure largement étranger. Je le comprends mal et ne parviens guère à m'y intéresser. C'est la conséquence de mes lectures trop anciennes et trop partielles de Husserl, et du caractère assez daté de cette problématique. Mais cela tient aussi au fait que cette partie de l'œuvre derridienne est la moins utilisable en termes biographiques. Sa technicité est telle que, même si j'y entrais plus facilement, je ne pourrais pas la développer sans laisser sur le bord de la route les neuf dixièmes de mes lecteurs potentiels. Il existe donc bien une partie du travail philosophique qui résiste absolument à la mise en récit. En écrivant, il me faudra contourner cet obstacle plutôt qu'essayer de le franchir.

Long coup de téléphone d'Élisabeth Roudinesco. Salomon Malka vient de l'appeler pour recueillir son témoignage. Apparemment, son projet de « biographie intellectuelle » est toujours d'actualité. Élisabeth Roudinesco insiste à nouveau sur l'inconvénient qu'il y aurait pour moi à être devancé, même par un livre peu documenté. Elle me recommande le rideau de fumée par rapport à l'état de mon travail, comme elle-même l'avait fait quand elle écrivait son Jacques Lacan et avait connu une situation similaire. Mais cette stratégie ne correspond ni à mon tempérament ni à ma façon d'agir depuis deux ans.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

25 septembre

Puisque je dois m'informer de mes concurrents, j'ai lu une bonne partie du livre de David Mikics qui doit paraître chez Yale Press début 2010, Who was Jacques Derrida ? An Intellectual Biography. Le titre induit en erreur. Cet ouvrage (300 pages très aérées) n'a vraiment de biographie que le nom, et le mot « intellectuel », une fois encore, tente de faire passer pour un choix une simple absence de recherches. L'auteur compile les données accessibles en anglais. Il propose force introductions à Hegel, Husserl, Sartre et Levinas, quelques explications élémentaires sur la vie parisienne et la situation algérienne, mais pas le moindre soupçon d'enquête, pas la moindre lettre, pas le moindre document d'archives. Bref, c'est une honnête introduction pour étudiant de College. Mais cela ne peut en aucun cas être un concurrent pour moi. Il y a bien plus d'informations dans les repères chronologiques du Derrida de Geoffrey Bennington au Seuil ou dans l'excellent La contre-allée de Catherine Malabou. Aucun amateur sérieux de Derrida ne trouvera son compte dans le livre de Mikics, aux États-Unis ou ailleurs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vol Saint-Pétersbourg-Paris, 27 septembre

Je viens d'achever la lecture du collectif Alger 1940-1962, une ville en guerres, l'un des nombreux volumes sur l'Algérie que j'ai lus depuis le début de mes recherches. « Derrida l'Algérien » (comme on dit « Camus l'Algérien »), c'est une des dimensions que ma biographie devra mettre en lumière. S'il a beaucoup écrit sur sa petite enfance (l'exclusion du lycée en 1942, le rapport à la langue française et à l'arabe, etc.), il n'est que furtivement question de la guerre d'Algérie dans son œuvre. Pour lui – semblable sur ce point à presque toute sa génération –, elle est restée quasiment l'indicible. Je suis pourtant de plus en persuadé que c'est l'une des sources fondamentales de toute sa pensée politique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 septembre

Lecture enthousiaste de L'animal que donc je suis, livre posthume, texte majeur, l'un des plus fluides et des plus nécessaires qu'il ait écrit. J'ai commencé cette biographie de Derrida dans l'admiration de sa « première période » – celle que j'avais lue comme étudiant. Mais aujourd'hui, ce sont ses textes tardifs – plus libres, plus souverains – qui me retiennent vraiment.

Une biographie : la plus belle façon de vivre avec celui dont on prétend écrire la vie.

Je le sais, je le sens : bien des choses m'apparaissent déjà différentes. Mais combien de temps me faudra-t-il pour comprendre à quel point ce projet m'a changé ? Les interviews qu'il m'est arrivé de donner, depuis quelques mois, ont pris un tour plus méditatif. Insensiblement, je me rapproche de la philosophie, dont je m'étais éloigné pendant près de trente ans.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

30 septembre

Je suis en retard sur mon calendrier. J'espérais avoir distribué dans les futurs chapitres la matière de tous les entretiens. J'en ai traité moins de la moitié. Il me reste tant de livres à lire, tant de citations à transcrire, et le mois d'octobre s'annonce très chargé. Il me sera difficile d'être prêt à commencer l'écriture le 1er novembre, comme je l'avais espéré. Il me faut absolument accélérer le rythme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1er octobre

Je revois brièvement Michel Deguy, lors d'une réception à l'IMEC. Il me demande des nouvelles de la biographie. Quand je lui dis ne pas avoir réussi à rencontrer Sylviane, il baisse immédiatement la voix et jette un regard inquiet autour de lui. Cette absence lui semble préoccupante, presque dramatique. « Mais peut-être, ajoute-t-il, pouvez-vous construire votre livre autour de ce manque ? » Ne serait-ce pas en faire trop de cas ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2 octobre

Depuis des mois, je ne cesse de traiter du texte : recopiant et déplaçant des citations, transcrivant et agençant des témoignages. Dès que je commencerai à écrire, je devrai me libérer de cet immense matériau, prendre de la hauteur par rapport aux documents pour éviter d'en faire un simple collage. Car si je n'y prends garde, je risque de monter ce livre sans jamais réellement l'écrire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 octobre

J’achève ma communication pour le colloque de Naples, tout simplement intitulée « Une vie de Jacques Derrida ». Ce qui m’intimide le plus, c’est de la prononcer devant Marguerite.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 octobre

Les trois communications fleuves aux colloques de Cerisy de 1992 (Apories), 1997 (L'animal que donc je suis) et 2002 (Voyous) sont aussi des exercices de relecture thématique. Derrida s'y révèle comme son meilleur commentateur. Il prend appui sur ce qu'il a déjà écrit pour propulser sa pensée vers l'avant. Il ne s'agit pas de simples autocélébrations, mais de trois bilans provisoires, trois scansions essentielles dans l'histoire de sa pensée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Naples, 7 octobre

Début du colloque « Spettri di Derrida », à l'occasion du cinquième anniversaire de sa disparition. La conférence d'ouverture est brillamment assurée par Peter Sloterdijk. Mais il s'exprime en allemand et beaucoup de subtilités m'échappent.

À l'hôtel Royal Continental, où tous les participants sont logés, je me retrouve avec Marguerite, Marie-Louise Mallet, Chantal et René Major, Maurizio Ferraris et quelques autres, un peu comme si je faisais partie de la famille.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Naples, 9 octobre

C’est la première fois que j’interviens publiquement sur Derrida. Je le fais de manière plutôt méthodologique, mais en terminant par trois beaux extraits de lettres inédites, pour donner un avant-goût du futur livre. Pour autant que je puisse en juger, ma communication est bien accueillie : Valerio Adami et Maurizio Ferraris m’adressent des regards complices. Marguerite, le soir, se dira touchée.

La journée se clôt par la projection du film de Amy Ziering Kofman et Kirby Dick. Ce film, que je commence à bien connaître, m’intéresse de plus en plus par ses détails. J’aime particulièrement les silences de Derrida, les moments où il s’accorde le temps de réfléchir avant de se mettre à parler.

Aujourd’hui, Obama a reçu le prix Nobel de la paix. Peut-être ne pouvait-il y avoir de meilleure façon de marquer le cinquième anniversaire de la disparition de Derrida. Mais cela me fait repenser, avec mélancolie, à ce prix Nobel de littérature qu’il faillit recevoir, la veille de sa mort.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Naples, 10 octobre

La déconstruction est-elle une théorie ou un geste ? Si c'est d'abord une théorie, elle peut survivre à Derrida, tout comme elle a commencé avant qu'il ne la nomme. Si c'est avant tout un geste – un style, un ton, une manière –, elle est quasi inséparable de sa personne. Ce pourquoi les suiveurs seraient, dans son cas, encore plus redondants que pour d'autres penseurs. Le mimétisme derridien n'aurait à proposer que des pastiches plus ou moins talentueux, non des déclinaisons de ses concepts.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

12 octobre

Très gentil courriel d'Avital Ronell, qui a eu – par qui ? – de bons échos de mon intervention de Naples. « Merci de la part de nous tous », m'écrit-elle. Qui désigne ce « nous tous » ? Derrida se serait-il reconnu dans cette formule ?

15 octobre

J’ai enfin terminé la répartition de la matière des témoignages à l’intérieur des futurs chapitres. Mais il me reste une tâche plus lourde encore : le dépouillement de tous les livres et articles que j’ai lus jusqu’ici. Je le ferai peu à peu, pour ne pas retarder indéfiniment l’entrée dans l’écriture.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

17 octobre

Je reprends le beau livre La contre-allée. Voyager avec Jacques Derrida, précieux pour moi tant il est riche en souvenirs et en évocations. Les longues lettres que Derrida écrivit à Catherine Malabou pour ce volume donnent idée de l'écrivain qu'il aurait pu devenir s'il avait cédé à son impulsion première : un prosateur lyrique aux longues phrases enroulées, à la façon de Michel Leiris et de Jacques Borel. Cette partie de son œuvre est celle à laquelle je suis le plus immédiatement sensible.

Derrida aurait pu devenir « écrivain » tout simplement (comme il en rêvait adolescent et comme l'espérait sa cousine Micheline), mais le besoin de sécurité, un certain manque de confiance – probablement d'origine sociale – lui imposaient sans doute de se choisir un vrai « métier », comme son propre père l'avait fait. Quand ses fils Pierre et Jean tournèrent le dos à l'enseignement universitaire pour mener une vie plus libre, l'angoisse le reprit. Multipliant les conférences et les cours bien rémunérés pour pouvoir les soutenir financièrement, il se sentait responsable sinon coupable, comme si sa mission paternelle ne pouvait s'interrompre. Et ce n'est finalement que sur le tard, à un âge qui pour beaucoup est celui de la retraite, qu'il s'autorisa enfin l'écriture libre dont il avait rêvé dans sa jeunesse.

L'un des traits caractéristiques de Derrida, l'un de ceux qui peuvent émouvoir ou agacer, c'est son aptitude à faire des drames de tous les moments difficiles de sa vie. Après tout, l'exclusion de l'école à l'âge de 12 ans, si traumatisante qu'elle fût, ne dura qu'un peu plus de six mois. Le séjour en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

prison à Prague ne dépassa guère vingt-quatre heures. Et la naissance d'un enfant non désiré fut le lot de bien d'autres que lui. Mais ces événements et d'autres plus modestes encore (la souffrance à l'école maternelle, l'internat à Louis-le-Grand, l'opération de la vésicule biliaire) déclenchèrent un extraordinaire pathos, indiscutablement sincère. En cela aussi, il est proche de Rousseau : toujours au bord des larmes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

22 octobre

Dans Le Monde des livres, un article un peu déprimant de Pierre Assouline : « Vie et mort de la biographie ». À l'en croire, le genre serait en plein déclin, au moins sur le plan commercial, à cause d'une tendance à l'indiscrétion généralisée : « En "pipolisant" à outrance la vie politique, artistique et culturelle, les médias ont tué le goût du public pour la biographie, longtemps terre d'élection du "misérable tas de secrets" cher à Malraux. Le mystère d'une vie a été galvaudé jusqu'à en détourner le lecteur. »

Mais tout espoir ne serait pas perdu, selon notre biographe repenti. Il s'agirait moins d'un adieu que d'un simple au revoir : « Juste le temps pour l'époque de se purger de sa vulgarité avant que la biographie nous revienne en majesté, enfin renouvelée. »

Vol Paris-Beyrouth, 24 octobre

Nouvelle interruption : trois jours au Salon du livre de Beyrouth, avec un programme trop chargé pour que je songe à travailler. Mais les trajets, au moins, sont consacrés à Derrida : des heures parfaites, sans téléphone, sans Internet.

Ce qui manque le plus à une biographie – ce qu'elle manque presque toujours –, ce sont les choses mêmes qui donnent à une vie tout son prix : la création, la pensée ou l'amour en tant que tels. Nous n'accompagnons pas Rilke lorsqu'il écrit les Élégies de Duino, ni Derrida quand il a la première intuition de la différance. Cela demeure de l'ordre du secret, de l'inaccessible, et les œuvres sont les seules vraies traces.

Ce qu'à l'inverse une biographie saisit le plus facilement, c'est l'écume des jours : les soucis, les préoccupations, les disputes et les honneurs, tels que les lettres de la maturité et les récits des témoins nous les livrent en abondance. L'être que l'on décrit par le menu semble fréquemment accablé et quelquefois très ordinaire.

Face à ce risque de rapetissement de son sujet, le biographe ne sera jamais assez vigilant. S'il ne peut éviter l'enlisement de son personnage dans le quotidien, il doit, chaque fois qu'il le peut, laisser entrevoir la grandeur. Car sans les instants sublimes, sans les coups de génie, pourquoi dépenser tant d'énergie à relater une vie ?

Lecture de Donner la mort, méditation sur Patočka et Kierkegaard, le sacrifice d'Isaac et le secret du « tout autre est tout autre ». Comme souvent avec Derrida, l'intérêt me

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

prend et me déprend par vagues. Le texte m'indiffère pendant de longues pages avant de soudain me passionner. Puis à nouveau, une forme d'ennui me saisit : le propos me semble lointain, il ne me concerne pas.

De cet effet sans doute, je suis en bonne partie responsable : j'ai lu trop de ses livres en trop peu de temps. Il arrive que je frôle l'overdose. Mais son propre régime d'écriture, sa façon de tout laisser paraître et apparaître n'y sont pas non plus étrangers. L'œuvre de Derrida est comme un flux immense, un interminable monologue où les creux et les pics ne cessent d'alterner. Si le lecteur s'impatiente, s'il ne lui donne pas et ne se donne pas le temps, il risque fort de perdre le meilleur. C'est l'un des risques majeurs pour l'avenir : comment se fera l'inévitable tri entre les ouvrages, alors que la masse des séminaires va encore augmenter une bibliographie déjà démesurée ? Comment constituer un corpus, alors que c'est souvent au sein des livres qu'on serait tenté d'établir le partage ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

28 octobre

Rendez-vous avec Karin Gundersen, traductrice norvégienne et amie de Derrida. Elle insiste sur son attention à l'autre : à l'époque où son mari avait été victime d'une attaque cérébrale, il était le seul à lui téléphoner chaque semaine pour prendre des nouvelles. Anecdote amusante : un jour, au Lutetia, il dédia Politiques de l'amitié à Sophus, leur chat.

– Mais enfin, on ne dédicace pas un livre à un chat, dit l'une des personnes présentes.

– Pourquoi pas ? répondit Jacques. C'est un ami.

(L'animal que donc il était.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

30 octobre

Je m'en rends compte en transcrivant les notes que j'avais prises dans La Carte postale : les lettres minutieusement détruites auxquelles Derrida fait allusion dans le débat de Strasbourg ne peuvent pas être celles de Sylviane. Il s'agit d'une autre correspondance, antérieure à leur rencontre, mais à l'évidence abondante (il fallut une journée pour l'anéantir) et importante (sinon, pourquoi ce geste ?). Qui pouvait avoir écrit ces lettres ? Après deux ans de recherches, je n'en ai pas la moindre idée. Voilà qui doit rendre modeste.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5 novembre

Longue conversation avec Valerio Adami, dans son superbe appartement-atelier de Montmartre. Il m'offre plusieurs documents rares et me montre quelques étonnants « tableaux vivants » photographiés pendant leurs nombreuses vacances communes. Il est l'un de ceux qui ont le mieux connu Derrida dans une situation familiale.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

7 novembre

Après-midi à Ris-Orangis avec Marguerite. Nous parcourons d'innombrables pochettes de photos tardives et plus ou moins officielles avant de retrouver celles qui m'intéressent le plus : des images de jeunesse, minuscules photos parfois très abîmées.

9 novembre

Un message à la fois chaleureux et inquiétant de Jean-Luc Nancy. Malka vient de lui demander des photos pour son livre ce qui laisse penser qu'il est proche de l'achèvement. Mais Nancy préfère me les réserver, ce qui me touche énormément.

11 novembre

Camilla Adami dans son atelier du Marais. Un autre ton, plus direct que celui de Valerio et de la plupart des témoins que j'ai rencontrés. Ce sont de tout petits détails que je glane depuis quelque temps, sans toujours savoir ce que je pourrai en faire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

14 novembre

L’écriture est là, devant moi, difficile et désormais pressante. De ces recherches, de ces rencontres, de ces lectures accumulées, il me faut maintenant rendre compte. Tout le reste est secondaire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

16 novembre

Comme je me l'étais promis, j'ai écrit aujourd'hui l'introduction. Cinq à six pages à peine – et il faudra les réviser. Il n'empêche : c'est un pas de plus vers la concrétisation.

Liège, 18 novembre

Agréable soirée avec Daniel Giovannangeli, qui compta parmi les premiers derridiens. Il soutint sa thèse (« Vers un dépassement de la phénoménologie et de la littérature. La réflexion sur la littérature dans la pensée de Jacques Derrida ») dès 1974, ce qui fut loin de faciliter sa carrière universitaire. Resté fidèle à la phénoménologie, il se définit de manière amusante comme « un sartrien post-derridien ». Il m'aide à débrouiller l'un des aspects de l'œuvre qui me demeure le plus étranger : la relation à Husserl.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

23 novembre

Transcription des derniers entretiens, agencement plus précis du matériau des premiers chapitres, vérifications incessantes sur Google : la vérité est que je n'avance guère depuis quelques jours. Est-ce l'entrée dans l'écriture ou les difficultés spécifiques posées par les premiers chapitres ? Sans doute vaudrait-il mieux que je démarre un peu plus loin, me réservant cette enfance algérienne pour le moment où j'aurai trouvé le rythme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

24 novembre

Biographie et méta-biographie : ces deux dimensions ont tendance à se mêler pour moi. J'ai du mal à raconter « en toute simplicité », sans évoquer les sources et les manques. Certains biographes versent spontanément dans le roman. Le risque que j'encours serait plutôt de basculer dans l'essai. Heureusement, c'est moins grave pour Derrida que pour Édith Piaf.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

26 novembre

Dimanche, n'arrivant pas à écrire, j'avais relancé une recherche sur l'année passée au Mans en 1959-1960. La chasse a été fructueuse, et plusieurs anciens élèves me répondent. Cette unique année d'enseignement en terminale et en hypokhâgne, sur laquelle j'étais assez pauvre, s'enrichit rapidement. J'ai aussi retrouvé la trace de Paulin Hountondji, un ancien étudiant de Normale Sup qui invita Derrida au Bénin en 1976, pour son premier voyage en Afrique noire.

Claire Paulhan, qui est toujours sur la piste des lettres de jeunesse de Derrida à Geneviève Bollème, m'envoie des photocopies du catalogue de la vente Gabriel Bounoure qui doit se tenir prochainement chez Artcurial. Le lot 121 contient trente-cinq lettres à Gabriel Bounoure et son petit-fils Briec. Les quelques extraits cités sont tout à fait passionnants. Je prends rendez-vous chez Artcurial pour consulter le dossier.

Et avec tout cela – et les autres obligations qui m'assaillent sans désemparer –, l'écriture n'avance pas.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 novembre

Très gentil coup de téléphone de Marguerite. Une éditrice vient de prendre contact avec elle, lui annonçant la parution de la « biographie » de Malka pour le mois de mars et lui demandant des photos pour le cahier iconographique. Marguerite, heureusement pour moi, ne semble pas avoir l'intention de lui en donner.

Nous parlons aussi de Gabriel Bounoure et de la correspondance mise en vente : Marguerite est consciente de son importance. L'idéal, à tous égards, serait que l'IMEC ait la possibilité de l'acheter.

Accueil plus qu'aimable chez Artcurial. Comme les extraits me l'avaient laissé pressentir, les lettres à Bounoure sont passionnantes. Elles montrent un Derrida encore à vif et fragile à l'extrême, au milieu des années 1960, la période où il se révèle au public par ses premiers grands articles. Il m'a fallu m'interrompre après une heure et demie, sans en avoir lu la moitié. J'ai repris rendez-vous pour mardi matin.

Déjeuner avec Sophie Berlin. Sa curiosité vis-à-vis du projet semble intacte, ce qui m'enchante et me stimule.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

29 novembre

Avec les lettres à Gabriel Bounoure, une fois encore, c'est la dialectique de la chronologie et du thématisme qui se pose. Je pourrais privilégier la monographie de cette relation particulière, l'histoire de cette amitié. Je peux aussi, et c'est sans doute ce que je ferai, distribuer des fragments de cette belle correspondance dans le parcours chronologique, c'est-à-dire perdre un peu Bounoure pour mieux accompagner Derrida.

Car plus j'accumule d'informations, plus je me persuade que sa vie procéda par périodes ou au moins par vagues. Il fut un vrai cyclothymique, avec une alternance mesurable de hauts et de bas. Parmi les creux : 1951 (la khâgne interrompue), 1960 (la fin de l'année scolaire au Mans), 1965-1966 (du surmenage surtout), 1976-1977 (une crise familiale et amoureuse), 1983 (juste avant l'élection à l'EHESS), 2000 (le cap difficile des 70 ans).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

30 novembre

Enfin une vraie journée d'écriture. J'ai choisi un moment qui me semblait facile, en plein milieu du chapitre sur Louis-le-Grand, et je me suis mis à avancer sans trop me poser de questions. Tiendrai-je le rythme, je ne sais pas. Mais je ne peux pas continuer à languir ou tergiverser.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1er décembre

Suite et fin de la correspondance avec Gabriel Bounoure, chez Artcurial. Beaucoup de détails frappants et une lettre merveilleuse à propos de Pierre, le fils aîné, lecteur de Mallarmé à cinq ans et demi. Je lui envoie le passage.

Les amitiés qui ont le plus compté d'après les documents que j'ai retrouvés à ce jour : Michel Monory, Gabriel Bounoure, Philippe Sollers, Paul de Man, Jean-Luc Nancy. Peut-être faudrait-il ajouter Hélène Cixous, mais il m'est impossible d'en juger sans accéder aux lettres, qu'elle réserve à un lointain avenir ou à d'autres yeux que les miens.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 décembre

Sophie Berlin m’envoie une série de projets de couverture déjà très précis. Cela me fait une étrange impression de découvrir la couverture d’un livre dont presque tout reste à écrire. Disons que c’est encourageant…

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 décembre

Je viens de reprendre la lecture de Salut à Jacques Derrida, numéro spécial de la revue Rue Descartes que je n'avais jamais achevé. Il contient notamment un excellent texte de David Carroll, qui s'était montré plus réservé lorsque je l'avais rencontré à Irvine. Partout, décidément, des notations précieuses peuvent se dissimuler.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

14 décembre

Le troisième chapitre – les années de khâgne à Louis-le-Grand – est enfin terminé. Vingt-trois pages riches en informations. Mais les deux premiers chapitres sont encore en plein chantier. Je ne suis décidément pas en avance.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Juan-les-Pins, 26 décembre

Quatre jours de vacances, sans ordinateur et presque sans Derrida. Je lis avec plaisir Gustave Flaubert. Une manière spéciale de vivre de Pierre-Marc de Biasi, que Valérie vient de m'offrir. C'est un excellent exemple d'essai biographique. Si informée soit-elle, la biographie n'est ici qu'un matériau, au service d'une nouvelle lecture de l'œuvre. L'auteur est aidé par deux choses : l'abondance et la qualité des sources (lettres innombrables et admirables, carnets de voyage et de travail, nombreux souvenirs des proches) et la solidité de la statue flaubertienne (notre intérêt lui est acquis). Pour ma part, je dois créer le matériau que mes successeurs approfondiront et réorganiseront. Dans peu d'années, bien des témoins essentiels auront disparu : les rencontrer était l'un de mes devoirs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

28 décembre

J’achève Derrida, une introduction de Marc Goldschmit. Un livre peut-être utile pour ceux qui ignoreraient tout de Derrida, mais qui me laisse néanmoins perplexe : l’ouvrage reste difficile – c’est sans doute inévitable – et surtout, en résumant la pensée derridienne, il me donne l’impression d’en laisser échapper l’essentiel. Derrida défie le résumé : c’est un problème que je vais rencontrer à mon tour, en abordant la succession de ses œuvres.

(Remarque connexe : lorsque j’ai commencé à lire Derrida, en hypokhâgne, c’est dans le texte que je l’ai fait. Bien sûr, je ne comprenais pas tout, mais j’étais sensible à la force de son écriture, à l’originalité de son approche. Ce sont elles qui m’ont séduit – et marqué pour la vie.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

31 décembre

Bon sang, que la rédaction reste lente ! J'ai pourtant le sentiment d'avancer de mon mieux, malgré mes trop nombreuses obligations. Il faut que je prenne le rythme, ou que je l'invente, avant que mon retard ne se creuse. En ce dernier jour de l'année 2009, rien n'est encore perdu. Mais je n'ai plus la moindre marge de sécurité. Quoi qu'il arrive, je dois écrire 80 pages définitives chaque mois, jusqu'à la fin mai.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 janvier 2010

Une biographie est une entreprise bien plus subjective qu'il n'y pourrait paraître. De l'enquête à la rédaction finale, en passant par la sélection des documents et l'agencement du récit, des milliers de choix doivent être faits. Sans arrêt, je dispose, je déplace, je sacrifie. J'aurai beau ne pas tricher, vérifier les moindres détails, le Derrida que découvrira le lecteur sera bel et bien le mien. Cela rend ma responsabilité d'autant plus grande.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5 janvier

Échange de messages avec Lucien Bianco, à propos du diplôme sur Husserl. Il me renvoie vers un autre ancien de Normale Sup, Alain Pons, que j'appelle et avec qui je prends rendez-vous. Je ne sais si c'est raisonnable, mais comment résister à l'envie d'en savoir plus ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

8 janvier

Comme je manque de vraies journées d'écriture, et que celle-ci était vierge de tout engagement, je n'aurais sans doute pas dû consacrer deux heures et demie à rencontrer Alain Pons. D'un autre côté, il m'a appris quantité de détails sur les quatre années à la rue d'Ulm, des années sur lesquelles je n'étais finalement pas si bien informé.

Reste à rattraper le retard, car je peux moins que jamais remettre en question la date de parution.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11 janvier

Conversation téléphonique avec Rudolf Boehm, qui était l'un des responsables des Archives Husserl lorsque Derrida vint à Louvain en 1953. C'était un peu une bouteille à la mer, d'autant que ce monsieur est très âgé et entend difficilement. Mais il garde un souvenir très vif de ses longues conversations avec Derrida, dans les jardins publics de la ville.

J'ai pris contact avec l'architecte Bernard Tschumi, auquel Derrida fut lié dans les années 1980, pour les « Folies » du parc de la Villette. J'ai également appelé le philosophe belge Jacques Taminiaux, qui à son tour m'a incité à écrire à deux professeurs américains : David Krell et John Sallis. Et j'ai envoyé des messages à Marguerite Derrida et Lucien Bianco dans l'espoir de préciser quelques détails. Avec tout cela, bien sûr, j'ai moins avancé que je ne l'espérais en cette journée pourtant très calme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

14 janvier

C’est à cause d’une longue note sur Heidegger et Derrida que j’ai acheté le petit livre de Pierre Aubenque, Faut-il déconstruire la métaphysique ? Mais je lis l’ensemble de l’ouvrage avec un réel intérêt. Jamais, je crois, je n’ai vu exposer les enjeux de la pensée de Heidegger et du premier Derrida de manière aussi claire, loin de tout mimétisme et de toute paraphrase. Derrida est ici pris au sérieux, dans tous les sens du terme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Train Paris-Avignon, 15 janvier

Je guettais la sortie du second volume du séminaire La bête et le souverain, et j'en entame la lecture avec un vif désir, comme s'il s'agissait d'un roman dont la fin m'aurait été trop longtemps refusée. Tandis que je me lance dans cette patiente méditation, où Derrida confronte Robinson Crusoé et le séminaire de Heidegger sur Les Concepts fondamentaux de la métaphysique, me reviennent des images de La Havane où j'avais lu le premier tome. Rien ne sert de hâter le pas : il vaut mieux, comme je l'avais fait alors, lire une séance chaque jour, retrouvant en quelque sorte le rythme du séminaire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

22 janvier

Je retrouve, dans le volume II de La bête et le souverain, le passage qui m'avait tant frappé quand Marie-Louise Mallet en avait donné lecture à Naples, voici quelques mois :

> Qu'est-ce que l'autre – ou les autres – au moment où il s'agit de répondre à la nécessité de faire quelque chose de moi, de faire de moi quelque chose ou leur chose dès l'instant où je serai, comme dit le peuple, parti, c'est-à-dire décédé, passé, trépassé […], quand je serai, selon toute apparence, absolument sans défense, désarmé, entre leurs mains, c'est-à-dire, comme on dit, pour ainsi dire, mort. […]
>
> L'autre, c'est ce qui pourrait toujours, un jour, faire de moi et de mes restes quelque chose, une chose, sa chose, quels que soient le respect ou la pompe, par vocation funèbre, avec lesquels il traitera cette chose singulière qu'on appelle mes restes. L'autre m'apparaît comme autre en tant que tel, en tant que celui, celles ou ceux qui peuvent me survivre, survivre à mon décès et procéder alors comme ils l'entendent, souverainement, et souverainement disposer de l'avenir de mes restes, s'il y en a.

Comment ne me sentirais-je pas directement concerné, interpellé par ces quelques lignes et les deux pages qui les entourent ? Dans tout ce séminaire, plus encore qu'ailleurs, c'est « la mort et la mélancolie et le deuil » qui ne cessent de le préoccuper.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bruxelles, 3 février

Jan Baetens me transmet un article d'Edward Baring qui vient de paraître dans Critical Inquiry : « Liberalism and the Algerian War : the Case of Jacques Derrida ». Enfin, un texte réellement informé. Baring s'appuie principalement sur la longue lettre envoyée par Derrida à Pierre Nora en 1961, peu après la parution du livre Les Français d'Algérie, un document passionnant auquel j'accorde moi aussi une large place. Mais il en fait le point de départ d'une fine analyse politique.

Je n'ai qu'une seule critique, mais elle n'est pas mince : le jugement rétrospectif, ou si l'on préfère le péché d'anachronisme. Reprocher à Derrida, fût-ce implicitement, de n'avoir pas signé le Manifeste des 121 en 1960, c'est commettre une double erreur : oublier qu'il n'était alors qu'un jeune agrégé inconnu (et de surcroît dépressif) à qui nul n'aurait songé à demander sa signature ; ignorer que, tant que les siens vivaient en Algérie, il aurait été irresponsable de les mettre à ce point en danger.

Ces jugements sévères, dans l'après-coup, sont l'un des symptômes les plus agaçants du politically correct. Mais ils constituent aussi un des travers réguliers des biographes : il est si facile, quand l'Histoire a rendu son verdict, de savoir ce qu'il aurait fallu faire ; il est si confortable d'avoir raison, au conditionnel passé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 février

La première partie (1930-1962) est enfin terminée. Mais c'est certainement la plus courte des trois. Il me faudra bien de l'énergie et davantage d'efficacité pour écrire les deux autres en quatre mois. Même si presque tous les matériaux sont en place, l'écriture reste difficile, y compris physiquement. Trop d'heures passées à l'ordinateur : violents maux de dos et fatigue oculaire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9 février

Contextualiser sans se disperser : voilà l'une des difficultés de la rédaction. Jusqu'où dois-je aller pour présenter Critique et Tel Quel, Jabès et Levinas, la création de Vincennes et l'école de Yale ? Il me faut ajuster ces mises en perspective à l'importance de chacun de ces éléments dans l'histoire de Derrida, mais aussi à l'état des connaissances supposées de mes lecteurs. L'exercice est délicat, surtout quand on se met à penser aux traductions.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

12 février

Alors que je peine déjà pour rattraper mon retard, je souffre depuis plusieurs jours de vives douleurs dans l'épaule et le bras gauche. Et plus je passe d'heures devant mon petit Mac, plus je les sens s'aggraver. La crampe de l'écrivain, dit-on parfois avec légèreté. Une névralgie cervico-brachiale, m'apprend le kiné. Derrida, qui a tant écrit, en a-t-il parfois souffert ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

16 février

Quel est pour moi le premier enjeu de cette biographie par rapport à Derrida ? Le donner à voir, à comprendre ou à aimer ? Plus le temps passe, plus l'aspect affectif prend de l'importance. Mais il n'implique, je crois, aucune complaisance hagiographique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

18 février

Rendez-vous avec Sophie Berlin qui vient de lire la première partie et en semble très heureuse. Elle est impressionnée par la correspondance avec Michel Monory, qui reste sans doute ma plus belle découverte pour ces années de jeunesse.

Je lui fais part de mes angoisses pour les délais. J'obtiens quelques semaines de grâce : c'est fin juin qu'il me faudra rendre les derniers éléments. Mais cette fois, j'ai épuisé les réserves ; il n'y a plus guère de supplément à espérer, si on veut paraître fin septembre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

19 février

Échange de messages avec J. Hillis Miller. Il vient d'achever une préface où il traite abondamment de la longue « lecture » consacrée par Derrida à Droit de regards, la décrivant comme un texte précurseur de la queer theory. Il s'est avisé avec un peu de retard et d'embarras de mes liens avec cet album. C'est comme si des fils se nouaient soudain, de manière imprévisible. Oui, Derrida est bel et bien inscrit dans mon histoire personnelle, depuis longtemps déjà. S'il n'y avait pas eu Droit de regards, je ne me serais peut-être jamais lancé dans cette biographie.

« Quel fut votre rôle dans ce livre ? », me demande Hillis Miller. Je l'ai rêvé et conçu avec Marie-Françoise Plissart. J'ai participé au tournage de la plupart des scènes. J'ai organisé les pages avec elle après les prises de vue. Mais je n'ai rien écrit et n'ai donc pas voulu signer sur la couverture, laissant Plissart et Derrida côte à côte, en un étrange face-à-face : des images presque sans mot, puis des mots sans la moindre image.

Derrida a d'emblée vu juste : les mots, s'ils sont physiquement absents (à part un extrait de Borges, manuscrit et en espagnol), sont présents sous les images et organisent bon nombre de séquences. Ce pourquoi il disait parfois que les pages photographiques étaient plus intraduisibles encore que son texte.

C'est moi, également, qui ai proposé d'aller le trouver. Jérôme Lindon craignait que les lecteurs potentiels feuillettent le livre sans comprendre qu'il fallait le lire, et donc sans l'acheter ; il demandait une préface. J'ai suggéré le nom de Derrida, sans trop y croire, et je lui ai écrit de mon mieux. Il nous a donné rendez-vous un jour de 1983 – était-ce déjà

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

au Lutetia ? Il a regardé lentement et silencieusement l'énorme pile de planches originales, avant de nous dire : « C'est d'une violente beauté ». Débordé comme toujours, il ne voulait ni accepter ni refuser, mais il a demandé un jeu de photocopies, pour relire l'ensemble à loisir. Quelques semaines plus tard, il a promis d'écrire quelque chose. Nous n'imaginions pas l'ampleur qu'il donnerait à son texte. Je souris en repensant au coup de téléphone qu'il nous passa un jour, de Nice, pendant l'été 1984 : « J'en suis à soixante-dix pages », m'avait-il dit. « Hum… il va falloir songer à conclure », avais-je répondu sans trop réfléchir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

20 février

Bernard Tschumi au Rouquet, boulevard Saint-Germain. Ce sera sans doute l'un des derniers témoins que je rencontre. Il évoque la manière dont les jeunes architectes des années 1970-1980 ont voulu trouver chez les artistes et les penseurs les aliments théoriques que leur discipline ne leur offrait plus. Pour l'une des « Folies » du parc de la Villette, Tschumi fit se rencontrer Derrida et Peter Eisenman. Même si leur collaboration ne se concrétisa que sous la forme d'un livre, Derrida ne semble pas avoir regretté l'expérience. Il fut sans doute le seul philosophe contemporain à s'être engagé aussi loin dans un projet architectural (mais cela reste peu de chose en regard de la maison radicale dessinée par Wittgenstein pour une de ses sœurs).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Île de Praslin, 24 février

Sylviane Agacinski se rappelle à mon souvenir. Non qu'elle veuille me rencontrer, hélas, mais parce qu'elle demande à relire tous les passages qui la concernent, directement ou indirectement. Je lui réponds la vérité : ces chapitres sont encore loin d'être écrits. Mais voilà une contrainte supplémentaire qui s'ajoute.

Comment trouver la bonne façon de raconter ce volet de l'histoire ? La question n'est plus seulement technique, elle est devenue juridique. Il me faudra peser les mots, sachant qu'ils seront relus de très près. Je devrai m'appuyer le plus possible sur les traces matérielles, les fragments d'interviews anciennes, les informations distillées dans les ouvrages sur Lionel Jospin. Ce que je regrette, c'est l'effet de froideur qui va en résulter : de ce que Sylviane et Jacques ont partagé de meilleur, presque rien ne pourra passer.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Île de Praslin, 26 février

Lecture un peu déçue de La dissémination, que je n'avais pas rouvert depuis bien longtemps. Malgré la force de « La pharmacie de Platon » et du second volet de « La double séance », je ne retrouve pas l'enthousiasme de ma première lecture. Dans son style, dans ses effets, le livre porte assez lourdement sa date : 1972 (L'Anti-Œdipe, paru la même année, a beaucoup vieilli lui aussi). Et la dernière partie, long commentaire mimétique de Nombres de Sollers, m'est devenue illisible.

(De manière plus générale, la hiérarchie des ouvrages de Derrida mériterait, je crois, d'être revue. Les cinq premiers livres – L'écriture et la différence, De la grammatologie, La voix et le phénomène, Marges, La dissémination –, ceux qui ont fait sa réputation et restent sans doute les plus lus, ne sont pas forcément ceux qui parlent le plus à un lecteur contemporain. Mais la masse de ceux qui suivent, et n'ont pas été repris en poche, rend l'orientation bien difficile. La vie posthume de l'œuvre dépendra largement de sa nouvelle cartographie. Ce pourquoi un gros volume en « Quarto » me semblait une si bonne idée.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Île de Praslin, 27 février

Un rêve dont l'interprétation immédiate semble presque trop facile : tandis que je marche sur une route ensoleillée, un ours blanc s'avance dans ma direction, l'air placide. Et je ne tente même pas de m'enfuir. Il me frôle, puis, la gueule ouverte, s'empare de ma main gauche (celle qui me fait souffrir depuis des semaines). Ses mâchoires se referment lentement sur trois doigts.

Cet ours, énorme et blanc, c'est la quantité des pages qui me reste à écrire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Avion Mahé-Paris, 4 mars

Parmi les nombreuses difficultés de la rédaction, certaines sont d'ordre éthique. Plusieurs des choses que je sais, il me sera impossible de les évoquer directement. Les vivants sont là, tout autour de moi, et une phrase maladroite peut suffire à blesser durablement – ou à me valoir des ennuis. J'aimerais ne rien taire d'important, mais il me faudra parfois écrire à mots couverts. Pour le biographe qui travaille dans un immédiat après-coup, le tact est une qualité essentielle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

12 mars

Je passe la matinée avec Philippe Beck, que Jan Baetens m'avait conseillé à juste titre de rencontrer. Aujourd'hui écrivain et poète, il avait fait sa thèse sous la direction de Derrida, et l'a bien connu dans les années 1989-1995. Il m'apporte de nouveaux éléments sur les liens de Derrida avec « l'école de Strasbourg » et sa brouille avec Lacoue-Labarthe, dès 1990. Il me dépeint un Derrida solitaire, tourmenté, déçu des mimétismes qu'il suscitait.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

13 mars

The Ghost Writer de Polanski : un film divertissant et plein d'échos pour moi. Un écrivain est engagé pour remanier en un temps record l'autobiographie d'un ancien Premier ministre britannique. Mais ses recherches réveillent trop de fantômes pour qu'on le laisse travailler en paix. Un biographe est toujours un gêneur, tant que des témoins sont en vie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

15 mars

Pour gagner un peu de temps, je me fais aider depuis quelques semaines par Sophie Dufour, la sœur d'une de mes collaboratrices des Impressions Nouvelles. Semaine après semaine, je lui confie des piles de livres annotés et emplis de signets pour qu'elle transcrive des citations.

C'est un plaisir de la voir s'intéresser de plus en plus à Derrida. Faire partager mon enthousiasme, donner envie d'entrer dans un monde a priori difficile et intimidant, c'est une des choses qui m'anime dans ce projet – et peut-être dans tout ce que j'aborde.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

22 mars

Longue interview d'Antoine de Baecque dans Le Temps, à propos de son énorme biographie de Godard, dans laquelle je ne pourrai me plonger avant d'avoir fini mes lectures obligées. De Baecque a dû écrire son livre « contre » Godard, et se démener pour retrouver les archives que le cinéaste avait dispersées : « Godard est un homme de ruptures, qui est plusieurs fois reparti de zéro, se défaisant de tous ses documents. En cela, il est le contraire de Truffaut, qui conservait tout ! Mais ce qui est un handicap au départ devient quelque chose de stimulant. Car en cherchant, on peut retrouver des pans entiers de sa vie dans diverses archives, chez des proches ou même des brocanteurs. Avec les témoignages, les mémoires, la presse et les films, cela donne un puzzle qu'on peut reconstituer – à quelques trous près, bien sûr. »

Quand je pense que nous avions envisagé Godard avec Sophie Berlin, le même jour que Derrida ! J'en suis plus persuadé que jamais : le genre biographique n'est pas fait pour les vivants.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

24 mars

Une journée entière chez Marguerite, la dernière sans doute avant l'achèvement de la biographie. Pendant le déjeuner, conversation libre et complice où nous évoquons Althusser et Lacan, Régis Debray et Jacques-Alain Miller, les lectures et non-lectures de vacances, la fidélité de Derrida à la trilogie du Parrain. Nous parlons sur un mode familier, de quelqu'un que nous aimons. J'admire une fois encore la manière qu'a Marguerite de vivre l'après-Derrida, aux antipodes des héritiers abusifs que j'ai trop souvent côtoyés. Une fidélité sans appropriation : cela devrait être la règle, et c'est pourtant l'exception.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 avril

Je passe chez Flammarion déposer les photos collectées ces dernières semaines. Il manque encore quelques images, mais l'essentiel est là. Le cahier iconographique devrait être beau et accrocheur. C'est un élément important dans le code d'une biographie. Souvent, c'est même la porte d'entrée dans le livre.

L'image de couverture s'est imposée elle aussi : regard direct, expression douce, presque féminine ; rien de sévère ou de professoral. Sur cette photo, Derrida a une petite soixantaine d'années : l'âge classique en quelque sorte, celui d'une maturité rayonnante. Rimbaud mis à part, il semblerait étrange de mettre le portrait d'un homme jeune en couverture d'une biographie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

8 avril

J’avais entrepris il y a quelques jours de retrouver Denis Delbourg, le contact de Marguerite aux Affaires étrangères, au moment de l’affaire de Prague. Aujourd’hui ambassadeur à Lisbonne, il me répond avec une remarquable précision : son message est directement utilisable, chose rare. Il m’incite aussi à prendre contact avec Hubert Védrine, alors conseiller diplomatique à l’Élysée, ainsi qu’avec le responsable des Archives diplomatiques. Rédigé avec un peu d’avance, ce chapitre sur Prague est décidément l’un de ceux pour lesquels ma documentation sera la plus complète.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

13 avril

Brève visite aux Archives diplomatiques de La Courneuve, dans un no man’s land qui ferait un excellent décor pour un film d’espionnage. Après une longue série de formalités, on m’y remet un mince dossier jaune. Peu de détails nouveaux. Mais la satisfaction d’avoir suivi cette piste jusqu’au bout.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

14 avril

Hubert Védrine a la gentillesse de me rappeler. Mais l'affaire de Prague ne lui a laissé aucun souvenir. Selon toute vraisemblance, c'est Régis Debray et lui seul qui s'en est occupé à l'Élysée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

22 avril

Je m'en doutais et cela se confirme : plus j'avance dans l'écriture de la biographie, moins je prends de notes dans ce carnet. Le labeur me requiert désormais, et je ne vais pas tenir la chronique de cette lente progression. À partir du dossier assemblé pour chacun des chapitres, il s'agit d'organiser un récit, en élaguant beaucoup, en complétant parfois, et surtout en tentant de glisser sans rupture apparente du fil des jours à la construction d'une pensée.

Tandis que j'écris lentement, pesant les mots et les faits de mon mieux, Michel Onfray prétend régler son compte à Freud, dont il aurait lu les œuvres complètes en six mois. Et les journaux de consacrer de longs dossiers à ces pages aussi chargées de haine que d'approximations et de rumeurs. Combien la réception de mon livre serait plus facile si j'arrivais moi aussi avec une thèse lourdement polémique !

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 avril

Je lis, pour un jury dont je fais partie, l'énorme livre de Marie (ex-Raphaëlle) Billetdoux, C'est encore moi qui vous écris. Jamais je n'aurais imaginé me plonger dans cet ouvrage, alors que je ne connaissais rien de l'auteur si ce n'est quelques titres. Dans cette « auto-allobiographie », Marie Billetdoux rassemble, presque à l'état brut, quarante années de sa vie, littéraire et personnelle : lettres reçues et envoyées, articles de presse, documents de toute nature. L'ensemble n'est pas réécrit, mais monté, à la façon d'un film et le résultat a quelque chose de fascinant. Je me prends à rêver de ce que serait mon Derrida si je le présentais de la sorte. De tels « matériaux pour une biographie future » seraient en tout cas plus passionnants que bien des bios traditionnelles. Inconvénient pour les auteurs : les « trous » de la recherche se verraient tout de suite. Car l'écriture ne sert pas qu'à lier, mais aussi à maquiller.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 mai

Dans la rédaction, j'atteins Glas et l'année 1974. À peu de chose près, je dois en être au milieu du livre. Je fais le compte des signes typographiques : 700 000, espaces compris, avec les notes. C'est plus que je n'imaginais. Cela fera un gros volume, le plus gros que j'aurai écrit. Reste à le boucler dans les temps, ce qui sera un tour de force.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

7 mai

Conversation avec Marc Crépon, le seul membre du « groupe des séminaires » que je n'avais pas encore rencontré. Il est aussi le premier à avoir introduit à l'ENS des cours sur Derrida, et il dirige actuellement cinq thèses à son propos, avec des étudiants de toutes origines.

Intéressantes réflexions sur les relations tardives avec Ricœur, l'inflexion éthico-politique et l'intransigeance de Derrida – proche en cela d'Albert Camus – à l'égard de tous les « consentements meurtriers ». Discussion sur l'avenir de l'œuvre et sa générosité : elle invite chaque lecteur à prolonger les pistes qu'elle ne cesse d'ouvrir ; ce sont des « chemins qui peuvent mener partout ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

8 mai

Il est frappant que la question de la biographie, ou des « vies », soit au cœur de presque toute la littérature française qui m'intéresse aujourd'hui, de Pierre Michon à Jean Échenoz, en passant par Emmanuel Carrère et Jean-Benoît Puech (alias Benjamin Jordane, alias Yves Savigny). Même Patrick Modiano en a fait son sujet privilégié, sur un mode plus indirect.

C'est comme si la biographie, longtemps déconsidérée, était en train de s'inventer de nouveaux territoires, devenant un genre littéraire à part entière.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

13 mai

Comme il me l'avait demandé lors de notre rencontre, j'adresse à Philippe Sollers les extraits de ses lettres à Derrida que je compte utiliser. J'espère qu'il ne me censurera pas, car je voudrais donner la pleine mesure de cette relation, qui fut essentielle entre 1964 et 1971.

Échanges de courriels avec Catherine Clément, à propos d'une lettre d'elle que je voudrais citer : c'est un exemple rare d'opposition frontale à Derrida de la part d'une proche. Elle est réticente ; j'espère la convaincre. Mais il me serait impossible de fonctionner de cette manière avec tous les interlocuteurs. La rédaction ne tarderait pas à se paralyser et le livre à s'affadir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

14 mai

Je retrouve Marguerite dans un café de la rue Linné pour lui rendre les précieuses photos que je lui avais empruntées. Et la conversation reprend comme si elle s'était arrêtée hier. De multiples précisions surgissent, des détails inexpliqués : la voiture embarquée sur le France en 1971, la maison des Adami à Arona, l'évolution des liens avec Genette, Todorov et Granel. Elle évoque la présence persistante de Derrida dans la maison : malgré le départ des archives à l'IMEC, c'est comme s'il habitait encore les lieux. On l'y devine partout, pièce par pièce. La bibliothèque, par exemple, nous parle presque autant par son agencement que par les livres qu'elle contient et leurs annotations.

L'une des difficultés particulières que je rencontre, en écrivant la biographie, est de donner à Marguerite la place qui lui revient. Elle fut, près de cinquante années durant, la première lectrice et la première interlocutrice, la proche entre les proches, quoi qu'il ait pu arriver. Mais pour évoquer cette présence et cet amour, je ne dispose ni de lettres ni de documents. C'est au quotidien, dans le secret de la relation, que leur histoire s'est vécue – et que je peux seulement l'effleurer. Le biographe (celui que je suis en tout cas) est plus à l'aise dans l'événementiel que dans la durée longue.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

17 mai

Très aimable coup de téléphone de Philippe Sollers qui me donne l'autorisation de citer les fragments de ses lettres que je lui avais transmis. Il me dit avoir revu Derrida une dernière fois, à un dîner en l'honneur de Toni Morrison, alors qu'il était déjà malade : ils se seraient embrassés « comme si de rien n'était ». Jean-Pierre Faye m'avait assuré lui aussi que Derrida avait tenté de le joindre, pendant les derniers mois. On ne peut exclure qu'il y ait eu, sur le tard, comme une pulsion réconciliatrice.

Échanges de courriels avec Hadrien Laroche à propos de l'appel « Pour George Jackson », lancé par Genet en 1971 et contresigné par Derrida. Ce texte d'une inhabituelle violence détonne parmi les interventions politiques de Derrida. J'écris à Albert Dichy pour pousser l'enquête un peu plus loin. Je crains pourtant de ne pouvoir donner à ce débat la place qu'il mériterait. Le récit impose son rythme. Bien des choses que j'ai apprises ne pourront y entrer. Bien des relations (celles avec Althusser, Genet, Blanchot, de Man…) pourraient faire l'objet de monographies spécifiques.

Le scrupule est mon risque et presque mon travers. Je voudrais tout vérifier, tout peaufiner, alors que je devrais avancer sans regarder derrière moi. Avant ce projet, je ne me connaissais pas ce défaut. Cette biographie m'aura fait découvrir la procrastination.

L'autre difficulté tient à l'abondance de la matière. Plusieurs de mes dossiers préparatoires débordent de détails. Les sacrifices sont inévitables. Cela ne les rend pas moins douloureux. Sans doute faudra-t-il que l'échéance se rapproche encore pour que les choix s'imposent d'eux-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mêmes.

21 mai

Rencontre plus sympathique qu'indispensable avec Carlos Freire, qui photographia Derrida pendant toute une journée, en 1991, et reste sous le charme. Il ne sentit de sa part aucune réticence par rapport à la photographie, ni aucune volonté de contrôle. Mais il décrit le corps de Derrida comme celui d'un boxeur, toujours sur la défensive, guettant le coup qui ne peut manquer de venir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

23 mai

Un rêve avec Sylviane Agacinski, le premier, semble-t-il. En compagnie d'une tierce personne (que je ne parviens pas à identifier), je l'interroge dans un lieu bruyant, sur un sujet assez neutre. Et tout se passe pour le mieux. Quand l'entretien se termine, je lui demande timidement si je peux lui poser une question sur Derrida. « Une seule ? répond-elle en souriant. Non, donnons-nous une heure… » Elle quitte aussitôt la salle, sans doute pour chercher un endroit plus tranquille, tandis que je rassemble mes affaires. Mais quand je sors à mon tour, dans une rue noire de monde, je suis incapable de la retrouver.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 mai

Je lis avec autant d'intérêt que de perplexité le numéro que Le Magazine littéraire vient de consacrer à « Derrida en héritage ». Beaucoup de bons textes, peu de mimétisme et de jargon, mais ce Derrida, une fois encore, n'est pas « le mien ». Bien que je fréquente son œuvre depuis trente-cinq ans, que je vive avec elle depuis trois ans, mon approche reste peu philosophique. Je traite Derrida, sans doute, davantage comme un écrivain. Je ne rends pas compte de sa pensée ; j'essaie de la raconter, de faire sentir sa vibration particulière.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2 juin

J’approche de la fin de la seconde partie (il est grand temps). Beaucoup des difficultés qui se posent à moi en écrivant sont en réalité des questions de « montage ». Suivant la place qu’ils occupent, parfois loin de celle que la chronologie semblait leur réserver, de nombreux fragments prennent ou perdent leur sens. J’hésite, je tâtonne, je reviens sur mes pas, comme devant une énorme masse de rushes. Et je ne peux même pas compter sur le présent journal pour les bonus.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3 juin

Denis Kambouchner, au Balzar.

Formé à 20 ans par Derrida, adopté de manière quasi filiale à l'époque du GREPH et de Digraphe, il a suivi après un chemin plus classique, qui l'a mené jusqu'à la présidence du jury d'agrégation. Mais il se désole que la plupart des jeunes philosophes français d'aujourd'hui aient aussi peu lu Derrida. Il n'y a selon lui guère de chances d'être « déniaisé philosophiquement » si l'on n'est pas passé par la déconstruction.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

12 juin

Ces derniers jours, je suis intervenu dans deux colloques. Les sujets n'avaient rien à voir avec Derrida, mais j'ai senti, comme dans quelques interviews récentes, tout ce que mon discours lui devait : une manière plus décidée qu'auparavant de mettre en situation mon propos, de prendre appui sur la circonstance et le titre annoncé. Rien de direct, pourtant, rien de mimétique, je crois. Nul n'y reconnaîtrait son empreinte s'il ne savait que j'écris sur lui. Mais je sens pour ma part ce que favorise cette imprégnation. C'est comme s'il m'autorisait à être moi-même un peu davantage.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

17 juin

Après avoir fondu deux chapitres en un, j'ai enfin terminé la deuxième partie du livre. Ce sera de loin la plus longue. Mais il doit me rester 150 pages à écrire, en tout juste six semaines. (Voilà qui l'aurait effrayé moins que moi !)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

24 juin

Je viens de terminer deux des pages les plus délicates du livre : celles qui racontent la naissance de Daniel Agacinski – et la rupture qui s'en suivit. Je prépare pour Sylviane un montage de tous les passages qui la concernent. Je les ai écrits avec précaution, dans la crainte et presque le tremblement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

27 juin

Çà et là, en écrivant, j'ôte une petitesse, un mot méchant prononcé par Derrida ou par un autre. Je voudrais réussir ce qui est sans doute impossible, si peu d'années après sa disparition : publier une biographie qui ne blesse pas. Je ne veux supprimer aucun véritable conflit – et on peut dire qu'ils n'ont pas manqué –, ce qu'il m'arrive d'enlever, ce sont les piques, les rosseries, les faux scoops. Derrida mérite mieux que ça.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

30 juin

Déjeuner avec Hadrien Laroche, l'un de ceux que cette biographie m'aura donné la chance de rencontrer. Comme dans les textes qu'il m'avait envoyés, il insiste sur l'importance de Genet et la part de violence qu'elle réveille chez Derrida. Il souligne aussi les points communs avec Rousseau : les blessures d'enfance, le sentiment de rejet que rien ne pourra guérir, la solitude de fond.

Voici qu'arrive la réponse de Sylviane. Aucune demande de coupe, mais une série de remarques précises et précieuses que j'intègre aussitôt au manuscrit. Certes, il restera deux passages à lui soumettre, dans les derniers chapitres. Mais je me sens libéré d'un vrai poids. Peut-être l'est-elle autant que moi.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10 juillet

Je continue à sauter d'un chapitre à l'autre, ne parvenant pas à suivre la chronologie. Le dernier chapitre est maintenant bouclé : c'est une sensation étrange d'avoir accompagné Derrida vers la mort, jusqu'à verser une larme en écrivant, puis de le voir revivre à nouveau. Au moins suis-je sûr de ne pas devoir précipiter l'évocation de ses derniers moments, pendant les derniers jours d'écriture dont je disposerai.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

13 juillet

Alors que le temps dont je dispose est désormais des plus réduits, voici venue l'heure des choix. J'avais imaginé d'achever le livre, classiquement, par une sorte d'épilogue sur l'après-Derrida. Mais les nécrologies ne sont pas exaltantes et contiennent quelques règlements de comptes aussi tristes qu'oubliables, comme l'article du New York Times ou les interventions de Finkielkraut. Quant à l'avenir de l'œuvre, je ne crois pas être le mieux placé ; et il est sans doute trop tôt pour porter un vrai regard.

Le chapitre sur les années 2003-2004, « À la vie à la mort », s'achèvera sur une note très forte, le petit texte de Derrida qui fut lu au cimetière par son fils aîné. Je n'aimerais pas finir un cran plus bas, avec des affaires un peu médiocres.

Le mieux me semble soudain de choisir une simple citation, qui fonctionnerait comme une ouverture et non comme une conclusion. Le plus naturel serait ce très beau passage d'Apprendre à vivre enfin où Derrida évoque le double sentiment qui l'anime : d'un côté, celui qu'on n'a pas encore commencé à le lire ; de l'autre, que quinze jours ou un mois après sa mort il ne restera plus rien.

Mais je pourrais aussi passer le relais à une autre voix. En ce cas, ce serait sans doute celle de Peter Sloterdjik, à la fin de Derrida, un Égyptien :

> Je n'oublierai jamais le moment où Raimund Fellinger, mon éditeur aux éditions Suhrkamp, me demanda pendant mon passage à la Foire de Francfort, en octobre 2004 : « Tu sais que Derrida est mort ? » Je ne le savais pas. J'eus l'impression de voir un rideau tomber devant moi. Le bruit du hall où se déroule la Foire était d'un seul coup passé dans un autre monde ? J'étais seul avec le nom du défunt, seul avec un appel à la fidélité, seul avec la sensation que le monde était subitement devenu plus lourd et plus injuste, seul avec le sentiment de gratitude pour ce que cet homme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nous avait démontré. De quoi s'agissait-il au bout du compte ? Peut-être du fait qu'il est encore possible d'admirer sans redevenir un enfant. S'offrir en objet d'admiration au niveau du savoir – n'est-ce pas le plus beau cadeau que l'intelligence puisse faire à ses récipiendaires ? Ce sentiment de gratitude ne m'a plus abandonné depuis. Il est accompagné par l'idée que la chambre funéraire de cet homme effleure un ciel très haut.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

15 juillet 2010

Aujourd’hui, Jacques Derrida aurait eu 80 ans.

Même jour, 21 heures

Une coïncidence un peu magique, surtout en ce jour anniversaire.

Après avoir écrit toute la journée, je vais dîner seul à deux pas de chez moi, au restaurant Claude Colliot, rue des Blancs-Manteaux. Avec la maîtresse des lieux, nous parlons brièvement vacances et travail ; évoquant un gros livre à finir, je laisse échapper le nom de Derrida.

Elle réagit instantanément : « Jacques Derrida… Mais je l'ai très bien connu, dans notre ancien restaurant, Le Bamboche, rue de Babylone. C'était un client fidèle. Il lui est même arrivé de réserver une table depuis les États-Unis, juste avant de rentrer à Paris. »

Je croyais Derrida plutôt conservateur dans ses goûts culinaires. Elle m'assure qu'il était au contraire gourmand et assez aventureux. Elle était devenue suffisamment amie avec lui pour qu'il lui offre ses livres, même si elle ne parvenait pas toujours à les lire.

Et notre conversation s'achève par un éloge de Marguerite.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

TABLE

Autres ouvrages de Benoît Peeters (extraits)
Paris, jeudi 23 août 2007
24 août
26 août
27 août
28 août
29 août
30 août
1er septembre
2 septembre
3 septembre
4 septembre
5 septembre
21 septembre
22 septembre, en rentrant de Barcelone
3 octobre
15 octobre
27 octobre
Vol Paris-São Paulo, 7 novembre
14 novembre
19 novembre
20 novembre
22 novembre
24 novembre
25 novembre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4 décembre
15 décembre
Nice, 30 décembre
Paris, 4 janvier 2008
5 janvier
6 janvier
9 janvier
15 janvier
16 janvier
Abbaye d'Ardenne, 17 janvier
Abbaye d'Ardenne, 18 janvier
19 janvier
20 janvier
21 janvier
Angoulême, 26 janvier
28 janvier
29 janvier
Abbaye d'Ardenne, 31 janvier
Abbaye d'Ardenne, 1er février
4 février
Bruxelles, 5 février
6 février
Abbaye d'Ardenne, 7 février
Abbaye d'Ardenne, 8 février
9 février
11 février
12 février

13 février
Bruxelles, 18 février
20 février
Abbaye d’Ardenne, 23 février
Bruxelles, 25 février
Ardenne, 28 février
6 mars
Bruxelles, 9 mars
15 mars
Vol Abu Dhabi-Paris, 19 mars
Ardenne, 21 mars
26 mars
27 mars
Ardenne, 3 avril
Ardenne, 4 avril
Aix-en-Provence, 5 avril
9 avril
10 avril
11 avril
12 avril
14 avril
Ardenne, 19 avril 2008
21 avril
23 avril
25 avril
Saint-Hippolyte-de-Caton, 26 avril
Saint-Hippolyte-de-Caton, 30 avril

12 mai
14 mai
Ardenne, 16 mai
23 mai
25 mai
26 mai
28 mai
29 mai
30 mai
Vol Paris-Los Angeles, 1er juin
Irvine, après-midi du 1er juin
Irvine, 2 juin
Irvine, 3 juin
Irvine, 4 juin
Irvine, 5 juin
Irvine, 6 juin
Irvine, 7 juin
Irvine, 9 juin
Irvine, 10 juin
Irvine, 11 juin
Vol Los Angeles-Paris, 11 juin
Paris, 13 juin
Toulouse, 14 juin
18 juin
Ardenne, 20 juin
21 juin
24 juin

26 juin
27 juin
28 juin
29 juin
3 juillet
Vol Abu Dhabi-Bangkok, 7 juillet
Koh Chang, 9 juillet
Koh Chang, 10 juillet
Koh Chang, 11 juillet
Sihanoukville, 16 juillet
Siem Reap, 27 juillet
28 juillet
29 juillet
2 août
7 août, train vers Caen
Ardenne, 8 août
Deauville, 9 août
11 août
12 août
Train vers Valence, 14 août
23 août
28 août
29 août
1er septembre
6 septembre
Bruxelles, 11 septembre
Train Bruxelles-Paris, 12 septembre

15 septembre
19 septembre
20 septembre
22 septembre
Ardenne, 23 septembre
Train Paris-Bruxelles, 25 septembre
Fontainebleau, 28 septembre
29 septembre
30 septembre
3 octobre
6 octobre
14 octobre
Ardenne, 16 octobre
Nice, 19 octobre
20 octobre
21 octobre
Ardenne, 23 octobre
25 octobre
28 octobre
30 octobre
31 octobre
5 novembre
La Havane, 14 novembre
22 novembre
24 novembre
27 novembre
29 novembre

1er décembre
3 décembre
Ardenne, 4 décembre
Train Caen-Paris, 5 décembre
6 décembre
7 décembre
8 décembre
9 décembre
Ardenne, 11 décembre
Ardenne, 12 décembre
14 décembre
18 décembre
20 décembre
Vienne, 25 décembre
28 décembre
29 décembre
Vol Paris-São Paulo, 7 janvier 2009
São Paulo, 11 janvier
13 janvier
Ardenne, 16 janvier
18 janvier
19 janvier
20 janvier
21 janvier
22 janvier
23 janvier
24 janvier

25 janvier
27 janvier
30 janvier
2 février
3 février
Aéroport de Toulouse, 5 février
6 février
8 février
11 février
Ardenne, 12 février
Ardenne, 13 février
15 février
Île de la Digue, 18 février
Île de la Digue, 19 février
Île de la Digue, 21 février
Île de la Digue, 22 février
Vol Mahé-Paris, 24 février
27 février
2 mars
3 mars
9 mars
10 mars
11 mars
13 mars
17 mars
Ardenne, 20 mars
23 mars

27 mars

29 mars

30 mars

1er avril

2 avril

4 avril

7 avril

Ardenne, 10 avril

11 avril

12 avril

16 avril

17 avril

Saint-Hippolyte-de-Caton, 21 avril

Ardenne, 22 avril

23 avril

Salvador de Bahia, 25 avril

Salvador de Bahia, 26 avril

São Paulo, 29 avril

Rio de Janeiro, 30 avril

São Paulo, 1er mai

Paris, 4 mai

6 mai

Londres, 8 mai

Londres, 9 mai

Ardenne, 12 mai

Ardenne, 13 mai

Ardenne, 13 mai

20 mai
21 mai
Ardenne, 27 mai
28 mai
31 mai
1er juin
4 juin
7 juin
10 juin
11 juin
16 juin
18 juin
20 juin
23 juin
24 juin
25 juin
26 juin
27 juin
1er juillet
3 juillet
6 juillet
9 juillet
11 juillet
12 juillet
13 juillet
Bruxelles, 14 juillet
Baltimore, 18 juillet

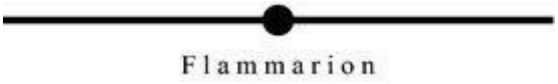
Philadelphie, 19 juillet
Vol Philadelphie-Bangor, 20 juillet
Deer Isle (Maine), 22 juillet
Boston, 23 juillet
Chicago, 26 juillet
Bruxelles, 29 juillet
Saint-Hippolyte-de-Caton, 3 août
Saint-Hippolyte-de-Caton, 6 août
Collioure, 10 août
Paris, 13 août
16 août
17 août
19 août
23 août
24 août
29 août
1er septembre
7 septembre
8 septembre
Ardenne, 10 septembre
Ardenne, 11 septembre
21 septembre
23 septembre
25 septembre
Vol Saint-Pétersbourg-Paris, 27 septembre
29 septembre
30 septembre

1er octobre
2 octobre
3 octobre
6 octobre
Naples, 7 octobre
Naples, 9 octobre
Naples, 10 octobre
12 octobre
15 octobre
17 octobre
22 octobre
Vol Paris-Beyrouth, 24 octobre
28 octobre
30 octobre
5 novembre
7 novembre
9 novembre
11 novembre
14 novembre
16 novembre
Liège, 18 novembre
23 novembre
24 novembre
26 novembre
27 novembre
29 novembre
30 novembre

1er décembre
3 décembre
6 décembre
14 décembre
Juan-les-Pins, 26 décembre
28 décembre
31 décembre
3 janvier 2010
5 janvier
8 janvier
11 janvier
14 janvier
Train Paris-Avignon, 15 janvier
22 janvier
Bruxelles, 3 février
6 février
9 février
12 février
16 février
18 février
19 février
20 février
Île de Praslin, 24 février
Île de Praslin, 26 février
Île de Praslin, 27 février
Avion Mahé-Paris, 4 mars
12 mars

13 mars
15 mars
22 mars
24 mars
6 avril
8 avril
13 avril
14 avril
22 avril
27 avril
3 mai
7 mai
8 mai
13 mai
14 mai
17 mai
21 mai
23 mai
27 mai
2 juin
3 juin
12 juin
17 juin
24 juin
27 juin
30 juin
10 juillet

13 juillet
15 juillet 2010
Même jour, 21 heures



Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert